



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa





BIBLIOTHÈQUE SLAVE ELZÉVIRIENNE

VI

UN NONCE DU PAPE

EN MOSCOVIE

.

LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS

H Rus

F 6196 no

UN

NONCE DU PAPE

EN MOSCOVIE

PRÉLIMINAIRES DE LA TRÊVE DE 1582

PAR

LE P. PIERLING, S. J.



524733

11.7.51

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1884

1875
1876
1877



PRÉFACE

A trêve du 15 janvier 1582, conclue pour dix ans entre Etienne Bathory, roi de Pologne, et Ivan IV le Terrible, tsar de Moscou, est restée célèbre dans l'histoire. Ce n'est pas qu'une suspension temporaire d'hostilités entre deux peuples rivaux soit en elle-même un phénomène digne d'une attention spéciale; mais la trêve de Iam Zapolski est plus particulièrement remarquable par la manière dont elle a été amenée, par les personnages qui s'y sont trouvés en présence, enfin par le principe même qui a

été invoqué. Un tsar orthodoxe demande l'arbitrage d'un pape pour terminer une guerre désastreuse. Grégoire XIII délègue un jésuite pour ces hautes fonctions, et Possevino, surmontant maints obstacles, parvient à pacifier les deux plus puissants princes du Nord de l'Europe.

Dans cette page d'histoire déjà connue, il y a une importante lacune à combler. On a ignoré jusqu'à présent le rôle joué par Bathory dans les préliminaires de la trêve en question et sa manière de voir au sujet de l'intervention pontificale. Les documents qui eussent jeté quelque lumière sur ce point étaient réputés à jamais perdus. Heureusement pour l'histoire, il n'en est rien. Des volumes jaunis par le temps et soigneusement conservés aux archives secrètes du Vatican, nous révèlent les phases diverses et jusqu'aux moindres détails de cet incident diplomatique. Celui qui écrit ces lignes a eu le premier la bonne fortune de dépouiller ces documents, et le but du présent travail est d'en donner le commentaire.

Pour compléter le tableau, il a fallu remonter un peu plus haut. Les premières origines de la trêve se rattachent à l'envoi de Chévriguine à Rome par le tsar Ivan. Nous avons exposé cette mission d'après les sources russes et surtout d'après les documents de Venise qui donnent d'intéressants détails sur le séjour de Chévriguine dans cette ville.

Possevino ayant été désigné par le pape pour parfaire l'œuvre de la réconciliation en Pologne et en Moscovie, la saillante physionomie de ce jésuite a dû être rapidement esquissée. Son voyage avec Chévriguine à travers l'Italie, ses négociations avec Venise sont en rapport direct avec la conclusion de la trêve et méritent l'attention à plus d'un titre. Les documents qui nous ont fourni la matière du récit sont pour la plupart inédits.

Le plus puissant intérêt se concentre autour des pourparlers de Possevino avec Etienne Bathory et avec le terrible Ivan. Fatigués de la guerre, les deux rivaux désiraient la paix, mais ni l'un ni l'autre

ne voulait l'avouer franchement, dans la crainte de compromettre les intérêts en jeu. Possevino dut mettre en œuvre une rare habileté, rien que pour amener l'ouverture des négociations à Iam Zapolski, où la trêve fut définitivement conclue au prix d'incroyables efforts. Nous parlerons ailleurs de cette espèce de congrès diplomatique; pour le moment, les préliminaires seuls de la trêve nous occuperont.

La politique traditionnelle de Rome vis-à-vis de la Russie se dégage ici avec une parfaite évidence : l'alliance de Moscou avec les princes chrétiens contre les Turcs et l'union religieuse sur les bases du Concile de Florence sont invariablement le double point de mire du Saint-Siège.—

Paris, 2 février 1884.





UN NONCE DU PAPE EN MOSCOVIE

CHAPITRE PREMIER

MISSION DE CHÉVRIGUINE A ROME

Situation critique de Moscou en 1580. — Ivan IV s'adresse au pape et à l'empereur. — Chévriguine est envoyé à Prague et à Rome. — Popler et Pallavicino l'accompagnent. — Négociations de Chévriguine à Prague. — Arrivée à Venise. — Discours au conseil des Dix. — Indiscrétions des Moscovites. — Fausse lettre présentée au doge. — Entrée solennelle à Rome. — Audience de Grégoire XIII. — Discours du pape au consistoire. — Résumé de la lettre d'Ivan IV. — Appréciation du cardinal de Côme. — Décision prise. — Possevino destiné pour Moscou. — Ses qualités, ses défauts, ses anté-

cédents, ses deux missions en Suède. — Préparatifs de voyage. — Instructions du 27 mars 1581, différentes de la première décision. — Détails sur Chévriguine. — Départ.



LE 25 août 1580, Ivan le Terrible réunissait son conseil dans le sombre palais d'Alexandrovskaja Sloboda, sa résidence habituelle depuis qu'il était devenu le bourreau de ses peuples après avoir été la terreur de l'ennemi. Tout autour, l'horizon était sombre : des désastres militaires, avant-coureurs, selon toute apparence, d'une catastrophe, obligeaient le tsar de recourir aux lumières de son fils Ivan et de quelques boïars de son choix. La seconde campagne de Bathory s'annonçait sous des auspices non moins brillants que la première : la forteresse de Vieliki Louki était menacée du même sort que Polotsk, dont les Polonais s'étaient emparés l'année précédente après un carnage épouvantable et, ce rempart venant à tomber, le cœur même du pays restait à découvert. D'ailleurs le roi de Pologne n'était pas le seul ennemi à craindre ;

naguère repoussés par Ivan, les Suédois reprenaient peu à peu le dessus et s'avancèrent victorieusement vers l'Esthonie; le Danemark épiait l'occasion de dénoncer la trêve onéreuse conclue en 1578; du côté opposé, les Tartares, échelonnés sur les extrémités orientales de la Moscovie, étaient d'autant plus redoutables que jamais ils ne désarmaient : du jour au lendemain, une révolte pouvait compromettre les récentes conquêtes de Kazan et d'As-trakhan, convoitées par le khan de Crimée, derrière lequel on voyait s'élever le drapeau menaçant du Prophète. De graves difficultés intérieures compliquaient encore plus la situation. Ivan IV était dominé par la frénésie du sang, des hécatombes humaines étaient périodiquement immolées, les meilleurs boïars tombaient victimes de vengeances imméritées, tandis que ceux qui entouraient le tsar et possédaient sa confiance n'étaient au fond que ses compagnons de débauche et les exécuteurs de ses hautes-œuvres : en vain eût-on cherché parmi eux un capitaine de valeur.

Dès lors il n'est pas étonnant que les avis pacifiques prévalussent au sein du conseil. Mais comment obtenir des conditions honorables d'un adversaire qui n'entend pas renoncer au prix de ses victoires? Bathory avait juré de ne pas déposer les armes avant d'avoir conquis la Livonie tout entière; Ivan s'obstinait à conserver ne fût-ce qu'un lambeau de cette province qui lui ouvrait le chemin de l'Occident. A bout de ressources et sous le coup de la frayeur, le tsar voulut en dernier lieu essayer d'une politique jusque-là inouïe à Moscou : il allait avec éclat se déclarer l'ennemi juré des Turcs et engager le pape et l'empereur à organiser dans toute l'Europe une croisade anti-ottomane¹. Naturellement ce projet était irréalisable si Bathory et Ivan ne concluaient pas la paix. Cette manière de tourner la difficulté ne manquait pas de finesse : placée en première ligne, la question d'Orient de l'époque dissimulait l'importance de l'affaire polo-

1. *Mon. des rel. dipl.*, x, col. 5 et suiv.

naise ; on s'épargnait ainsi de pénibles aveux et l'on gagnait du même coup les sympathies de l'Autriche et de Rome. En effet, la Turquie possédait alors vingt-cinq sandjakas en Hongrie, tandis que les Habsbourg tendaient visiblement à enclaver dans leur empire tout le royaume de saint Etienne ; entre ces deux puissances il ne pouvait donc y avoir que des trêves et l'Autriche ne demandait pas mieux que de susciter à la Turquie un ennemi de plus. Quant au Saint-Siège, c'était son programme séculaire que le tsar reproduisait fidèlement : les papes n'avaient-ils pas caressé de tout temps l'idée d'une alliance militaire entre les Etats chrétiens pour arrêter l'irruption musulmane en Europe ? N'avaient-ils pas, dans ce but, tourné souvent leurs regards vers la Moscovie ? Quelques années auparavant, en 1575, Grégoire XIII lui-même avait chargé Rodolphe Clenchen de se rendre auprès d'Ivan, mais la jalousie de l'Autriche avait arrêté en chemin l'envoyé pontifical ; une tentative analogue échoua, en 1579, devant l'oppo-

sition mal dissimulée de Bathory ¹. Cette politique étroite de l'Autriche et de la Pologne servit, dans le cas présent, à un dessein providentiel : en 1580, ce n'est plus le pape qui s'adresse à Ivan, c'est le tsar orthodoxe qui envoie spontanément son messenger frapper à la porte du palais pontifical.

Dès le 6 septembre, par suite du conseil tenu au Kremlin, une ambassade moscovite partait pour Prague et pour Rome. En tête du personnel se trouvait Léonty Istoma Chévriguine, vrai type d'employé ou *diak* de l'ancien régime, souple et rude, intéressé et ignorant, pourvu d'une dose suffisante de gros bon sens pour exécuter servilement les ordres du maître et saisir dans les affaires leur côté pratique. Une de ses grandes préoccupations pendant tout le voyage fut de le rendre aussi lucratif que faire se pouvait. En bon Moscovite, ne sachant que le russe, il était doublé de deux interprètes : Guillaume Popler, d'ori-

1. *Rome et Moscou*, ch. iv et v.

gine probablement livonienne, né catholique, puis gagné au luthéranisme, enfin rebaptisé orthodoxe sous le nom de Frédéric, en l'honneur, disent les documents étrangers, du fils du tsar, était chargé de l'allemand; pour l'italien, il y avait Francesco Pallavicino, marchand milanais transformé en diplomate. Entre ces trois personnages, étrangers l'un à l'autre, l'entente n'était guère possible. Popler et Pallavicino détestaient cordialement Chévriguine et ne craignaient pas de faire sur son compte des confidences compromettantes. Les intérêts du tsar n'en souffrirent probablement pas ou n'en souffrirent que fort peu, car Chévriguine, à titre de simple courrier, n'était pas autorisé à traiter les affaires par lui-même; sa mission se bornait à les exposer, à présenter les lettres du tsar aux destinataires et à rapporter leurs réponses à Moscou après avoir recueilli, chemin faisant, le plus de renseignements possible.

Evitant, et pour cause, la Pologne et la Lithuanie, Chévriguine alla s'embarquer

à Pernau, d'où il se rendit, par Copenhague et Leipzig, à Prague ¹. L'empereur Rodolphe II y menait sa vie solitaire et studieuse au milieu d'une cour brillante, n'ayant ni l'énergie du chef de sa race, dont il portait le nom, ni le génie politique de Charles-Quint, avec lequel il rivalisait par son goût pour les sciences et les arts. Etranger aux affaires d'Etat, il en laissait le soin au baron de Rumpf et à quelques autres favoris de la fortune. Les envoyés moscovites n'inspirèrent à l'entourage de l'empereur qu'une médiocre confiance. Aux termes de leurs instructions, ils devaient insister sur l'alliance contre les Turcs et, à en croire les confidences qu'ils firent à Venise, proposer à l'empereur 100,000 chevaux avec promesse que le tsar en lancerait simultanément 200,000 autres contre les Tartares; mais, ce qui leur était surtout recommandé, c'était d'insinuer que l'unique obstacle venait de la part de Bathory, mandataire et allié des Turcs,

1. Appendice, n° I.

couronné roi grâce au sultan, ennemi implacable de Moscou, à cause de l'amitié d'Ivan avec Maximilien II. En donnant ces instructions, le tsar se doutait bien que l'Autriche gardait encore rancune à Bathory pour s'être emparé du trône de Pologne, que les Habsbourg convoitaient depuis longtemps en faveur de l'archiduc Ernest. Mais ici encore la Livonie empêchait l'entente : à Prague, elle passait pour un fief de l'Empire, Ivan la revendiquait à titre d'hoirie. Sur le désir de Chévriguine d'avoir un témoignage de bon accueil, on lui délivra un message impérial marqué au coin de la prudence. Il avait présenté, le 10 janvier 1581, deux lettres du tsar, dont l'une roulait sur la politique dans le sens indiqué plus haut, tandis que l'autre avait trait au commerce. L'empereur, dans sa réponse, ne parle que de la Livonie. Du reste, on convint de revenir encore sur ces questions. Bientôt nous reverrons les Moscovites à Prague; suivons-les pour le moment à Venise, où ils parvinrent le 13 février en passant

par Munich, Inspruck, Trente et Mestre ¹.

A la vue de cette cité flottante avec ses dômes majestueux, ses palais grandioses, ses lagunes sillonnées de gondoles, Chévriguine fut à la fois frappé de stupeur et saisi d'un vif regret. Ravi de ces merveilles, il ne pouvait, disait-il, se consoler d'ignorer les titres officiels du doge. Cette circonstance l'empêchait de se mettre en rapport avec les autorités et paralysait ainsi toutes ses démarches. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque, à peine installé dans la maison bourgeoise de Marietta Galeta, il se vit tout à coup tiré de son obscurité, traité en personnage officiel et invité par les cinq *savii alli ordini* à se transporter dans le somptueux couvent de San Giovanni et Paolo, où il serait désormais l'hôte de la Seigneurie! La seule nouvelle de la présence à Venise d'un envoyé moscovite avait suffi pour provoquer cette gracieuseté. Deux jours après, le 15 février, Chévriguine était reçu en au-

1. Appendice, n° II.

dience par l'excellentissime Collège. Ce fut un singulier spectacle : debout, la tête découverte, il récita pompeusement les titres tsariens, et débita, assisté de ses deux interprètes, sa harangue que Popler traduisait du russe en allemand et Pallavicino de l'allemand en italien. Plus étrange encore que les allures de l'orateur était le contenu du discours : en présentant la lettre du tsar, Chévriguine se confondit en excuses sur l'ignorance des titres du doge. Les formules d'étiquette ont toujours joué un grand rôle au Kremlin ; Ivan IV, qui aspirait à être quelque chose de plus qu'un simple *grand prince*, était, à cet égard, susceptible à l'excès. Dès lors on comprend les scrupules de Chévriguine : une maladresse de sa part pouvait attirer un affront à son maître, terrible justicier si jamais il en fut. Aussi le diplomate moscovite s'empressa-t-il de révéler naïvement les causes de cette ignorance : les langues étrangères étaient proscrites à Moscou, car Ivan ne se serait plus cru en sûreté si ses sujets pouvaient parler sans qu'il comprit

leurs discours; il n'y avait partant d'autres sources à consulter que les traditions de chancellerie; malheureusement on avait fini par oublier les titres d'usage, faute de rapports plus fréquents avec l'Italie; on croyait même à Moscou que Venise faisait partie des Etats pontificaux; aussi est-ce dans la lettre au pape que le tsar s'étend longuement sur la guerre contre les Turcs, objet principal de la mission de Chévriguine. Quant au commerce à établir avec la Seigneurie, c'était là un des plus ardents désirs de son maître: Chévriguine recommandait en termes obscurs la voie de la mer Caspienne et du Volga pour se rendre à Moscou; à deux reprises, on fit interpréter ce passage et l'on finit par se convaincre que les notions géographiques des Moscovites étaient singulièrement confuses. Le doge souhaita ensuite la bienvenue aux nouveaux arrivés, promit de répondre au tsar dans un bref délai et, sur la demande qu'en fit Chévriguine, lui accorda avec empressement une barque pour se rendre par mer à Pesaro. Après l'audience,

nos diplomates purent admirer les magnificences de la salle, unique dans son genre, où se réunit le conseil des Dix, et visiter en détail le formidable arsenal de Venise.

Cependant comme la lettre du tsar était en russe, il fallut songer à la traduire. Chargé de cette besogne, le secrétaire Bartolamio di Franceschi se fit aider par Zuanne Marendella ¹ qui, grâce à sa connaissance de l'allemand, pouvait remplacer Pallavicino, dont on n'était guère satisfait. La traduction fut bientôt achevée. Franceschi profita habilement de l'occasion pour surprendre les secrets du Kremlin, dont le tsar était si jaloux : son rapport du même jour au doge prouve assez qu'il a bien réussi. Chévriguine et surtout Popler, qui semble avoir été le héros de la conversation, n'avaient pas manqué de répéter les lieux communs obligés sur les Turcs et sur Bathory ; mais quelques paroles indiscretes, échappées par hasard dans une

1. Surnom de Giraldo, dont il sera question plus bas.

conversation que Franceschi prolongeait à dessein, révélèrent au sagace secrétaire l'état réel des choses : il comprit que le tsar était entouré d'ennemis et que sa position serait gravement compromise si la Pologne ne consentait pas à désarmer.

Victorieuse sur un point, la diplomatie vénitienne était, sans le savoir, mise en déroute sur un autre. Le lecteur aura remarqué quelques incohérences dans les discours de Chévriguine : porteur d'une lettre pour le doge, il ignorait ses titres et, à Moscou, on ne se doutait pas que Venise fût un Etat indépendant. Ces anomalies s'expliquent : la lettre présentée par Chévriguine était apocryphe. Pour mettre ce fait en lumière, il faut anticiper un moment sur la marche chronologique des événements. En avril 1581, le Père Possevino, chargé par le pape d'accompagner les envoyés russes à Moscou, fut témoin d'une scène assez vive qui se passa entre eux à Venise. Chévriguine accusait de vol Palavicino ; à bout de patience, celui-ci finit par s'écrier : « Voilà donc comment il me

traite après m'avoir loué pour quelques roubles ; mais qu'il me laisse revenir à Moscou et je le dénoncerai au tsar ; on saura qu'il a fabriqué de fausses lettres pour les Vénitiens. » Ces paroles firent sur Possevino l'effet d'un coup de foudre, il voulut en avoir le cœur net et parvint à savoir le fond de l'affaire : pour provoquer les largesses de la Seigneurie, Chévriguine avait, de sa main, écrit une lettre qu'il attribuait effrontément au tsar ; un cachet enlevé à la lettre de l'électeur de Saxe, dont il ne s'était pas servi, rendait l'illusion complète. C'est Possevino lui-même qui fait part de cette découverte au cardinal de Côme, en ajoutant, pour le rassurer, que les lettres du tsar au pape et à l'empereur sont authentiques ¹.

L'accusation est sérieuse : il s'agit d'un faux en écriture publique avec des circonstances aggravantes. Une critique impartiale ne saurait cependant rejeter le témoi-

1. Archives du Vatican, *Germ.*, 93, p. 18. — Archives de Venise, *Rel. Sen.*, B. 25.

gnage de Possevino. En effet, parmi les lettres tsariennes dont il fut pourvu, Chévriguine en avait une pour l'électeur de Saxe, il n'en avait pas pour le doge; et d'ailleurs, comment aurait-il pu l'avoir, puisqu'à Moscou on croyait Venise sujette du pape? Ce qui est encore plus convaincant, c'est que Chévriguine eut soin de ne pas laisser tomber la réponse vénitienne entre les mains du tsar. Voici comment il s'explique sur ce fait dans son rapport final : alarmé par de fâcheuses nouvelles à Lubeck, il avait cru devoir prendre des précautions; après avoir cousu dans ses habits la lettre de l'empereur, il avait envoyé les autres d'avance à Copenhague pour les y reprendre ensuite, mais le messager fut complètement dévalisé en route et la lettre vénitienne perdue sans laisser de traces. Nous sommes ainsi en présence d'un document non enregistré à Moscou, présenté officiellement à Venise, dont la réponse s'égare d'une manière assez suspecte. Or cette réponse aurait révélé à Ivan l'existence d'une lettre adressée au

doge en son nom ; il y avait là un puissant motif de suppression. Le tsar s'est-il douté de cette ruse ? Nous ne saurions l'affirmer, toujours est-il qu'en écrivant plus tard à la Seigneurie, il reproduit la version de Chévriguine et en reste aux regrets pour la lettre perdue¹. Cependant l'envoyé moscovite était pressé de partir pour Rome. Les renseignements qu'il fournira au tsar se réduisent à la découverte que la ville est bâtie sur mer et non sur terre, qu'elle ne dépend ni du pape, ni de l'empereur, qu'en s'y embarquant on peut aller par mer jusqu'à Constantinople et Jérusalem, que les Vénitiens font chaque année des présents aux Turcs, bien qu'ils les aient battus à Lépante avec le concours des Espagnols.

Le 24 février, Chévriguine faisait son entrée dans la capitale des papes. Au xvi^e siècle, l'arrivée d'un ambassadeur était un événement pour toute la ville : le

1. *Mon. des rel. dipl.*, I, col. 799; X, col. 28, 363. — Archives de Venise, *Esp. amb.*, 1582-1584, p. 423.

monde officiel y était directement intéressé ; les bourgeois et le peuple, spectateurs empressés des solennités, y avaient leur part de jouissance. Aussi cette apparition inattendue ne manqua-t-elle pas d'exciter la curiosité générale : la Moscovie était moins connue que la Chine et le Japon ; depuis longues années, aucun Moscovite n'avait franchi le seuil de la cité éternelle. Chévriguine fut reçu avec plus de pompe que n'en méritait un simple courrier : deux députations, dont l'une avec le cardinal Médicis en tête, allèrent à sa rencontre hors de la porte *del Popolo* ; on le fit monter dans un carrosse pontifical et, entouré de son brillant cortège, il vint occuper les appartements préparés pour lui sur la place des XII Apôtres, au palais Colonna. C'était la résidence habituelle de Jacques Boncompagni, duc de Sora, chargé par le pape de faire aux Moscovites les honneurs de Rome. Il s'acquitta parfaitement de cette mission ; à en croire les chroniqueurs de l'époque, le menu des repas était non-seulement somptueux,

mais presque formidable par la quantité de mets et de desserts servis ponctuellement deux fois par jour. En même temps, les maîtres de cérémonies furent mis en demeure de régler l'étiquette de l'audience.

Elle eut lieu le 26 février. Pierre Wolski, évêque de Plock et ministre de Pologne, avait fait des démarches pour qu'il y eût le moins d'appareil possible; soit qu'il y eût réussi, soit pour autre cause, Chévri-guine fut reçu en audience privée. Il apparut en costume national : une double robe de soie écarlate descendant jusqu'aux talons, une bordure de pierres précieuses autour du cou, par dessus une autre robe en drap de la même couleur, plus courte, avec des manches pendantes, des brodequins de maroquin également écarlate aux pieds, un bonnet de zibeline sur la tête. A la porte du cabinet pontifical, le cortège des Moscovites s'arrêta; le duc de Sora assista seul à l'audience. Le triomphe des maîtres de cérémonies fut complet. Chévri-guine baisa la mule du pape et fit son discours à genoux : c'étaient là les deux écueils où,

d'ordinaire, les prétentions romaines venaient se briser contre la résistance des Russes. Dans son rapport au tsar, Chévriguine ne fait guère mention de ces détails ; il se borne à dire qu'il a présenté la lettre au pape avec les présents de zibeline et qu'il a demandé l'envoi d'un messenger pontifical à Moscou. En effet, telle était sa consigne : sans entrer dans les détails, il devait en tout et pour tout s'en référer à la lettre officielle du tsar.

Le lendemain, 27 février, Grégoire XIII annonça en plein consistoire l'arrivée de l'envoyé russe, porteur d'une lettre qu'on était occupé à traduire en italien. Fidèle aux ordres du maître, Chévriguine avait gardé en poche la traduction allemande, il ne devait la produire que sur demande expresse. Bien qu'il ne pût ainsi savoir le fond de l'affaire, le pape n'en manifesta pas moins de satisfaction. Plus que jamais, il désirait un rapprochement avec la Moscovie pour la faire entrer dans la ligue anti-ottomane, car le moment était décisif : la Turquie était engagée dans une

unsemitlich
guerre à outrance avec la Perse ; au début, Amurat III avait eu des succès qui lui valurent la conquête de la Géorgie ; mais lorsque Mustapha-Pacha, trompé dans ses calculs ambitieux, se fut empoisonné, les opérations militaires, entravées par les séditions des janissaires, furent poussées avec mollesse et la victoire parut pencher du côté des Perses. A Rome, on suivait attentivement les phases diverses de cette guerre et l'on n'épargnait rien pour organiser en Occident une croisade contre les Turcs, qui aurait coïncidé avec l'agression en Orient : placé ainsi entre deux feux, l'empire de Mahomet aurait dû nécessairement succomber. Une autre considération devait encore confirmer le pape dans les mêmes idées : un diplomate autrichien, Cobentzl, envoyé, en 1575, par Maximilien II auprès d'Ivan IV, avait, à son retour, adressé un mémoire au cardinal Commendone, où il décrivait la Moscovie et les Moscovites sous les plus séduisantes couleurs. C'était à faire croire que le tsar n'était guère hostile à l'union avec Rome,

qu'il fallait seulement savoir s'y prendre pour mener l'affaire à bonne fin ¹.

Cet ensemble de circonstances donnait à l'affaire moscovite une singulière importance. Une commission cardinalice en fut saisie. Elle comptait, parmi ses membres, les cardinaux de Côme, secrétaire d'Etat; Farnèse, protecteur de Pologne; Madruzzo, protecteur d'Allemagne; Comendone, ancien nonce de Pologne, en renom d'habile diplomate. La lettre d'Ivan remise par Chévriguine à Grégoire XIII devait naturellement servir de base aux travaux de la commission. Rien de plus prolix et de plus hypocrite que cette missive : le tsar ne désire rien tant que les relations avec Rome et l'alliance des princes chrétiens contre les Turcs; il se vante de son amitié avec le défunt Maximilien, avec Rodolphe, l'empereur actuel; de ce côté, on pourrait donc s'entendre. Mais les difficultés viendront d'autre part : Bathory, grâce au sultan, s'est emparé du

1. Appendice, n° III.

trône de Pologne; son amitié pour les Turcs va jusqu'au mépris du sang chrétien, qu'il répand à flots, sans remords, en dépit de ses serments et de la trêve conclue avec le tsar; Bathory est à craindre, dès qu'il s'agit d'écraser le Croissant. En conséquence, le pape est mis en demeure « d'ordonner au roi de Pologne de renoncer à l'alliance turque et de cesser la guerre aux chrétiens ». La lettre se termine par la demande d'un envoyé pontifical à Moscou¹. On ne saurait le nier : à force de finesse, le tsar donnait dans la naïveté. Se faire passer pour le plus ardent champion de la chrétienté et vouloir rendre Bathory suspect au Saint-Siège, c'était là un piège trop grossier ; aussi, malgré les précautions oratoires d'Ivan, comprit-on sans peine qu'il voulait uniquement obtenir à bon marché la paix avec la Pologne. En outre, le silence complet sur la question religieuse fit une impression pénible. Le cardinal de Côme s'exprima ainsi à ce sujet

1. *Mon. des rel. dipl.*, x, col. 5.

dans sa dépêche du 4 mars 1581 au nonce de Pologne Caligari : « Le style de la lettre (*d'Ivan IV*) est assez spécieux, mais ceux qui savent, comme nous le savons tous, que cela ne provient pas de ses bonnes intentions, mais des bonnes défaites (*buone battiture*) infligées par le susmentionné Roi Sérénissime (*Bathory*), qui l'ont excessivement humilié, ceux-là ne sauraient se promettre quelque chose de bon de cette ambassade, d'autant plus que, quant à la religion, *ne verbum quidem* ^{originalement} ». » Cependant ni le pape, ni ses conseillers ne crurent, à cause de cela, devoir reculer ; ils envisageaient la question à un point de vue plus élevé : une arène nouvelle s'ouvrait pour l'apostolat, il y avait là un empire à conquérir pour l'Église ; la politique et les intérêts temporels ne serviraient qu'à aplanir la voie. Les autres

1. Archives du Vatican, *Lettere di Possevino*, II, p. 42. Cette dépêche a été publiée par Ciampi, *Bibl. crit.*, I, p. 237, d'après le ms. 2417 Ottoni de la Bibliothèque vaticane.

détails sur les travaux de la commission nous sont inconnus, les procès-verbaux des séances n'ayant pas été conservés. Quant aux dernières conclusions, nous les tenons de la bouche même du pape : au consistoire du 6 mars, Grégoire XIII annonça aux cardinaux qu'on enverrait un mandataire à Moscou avec mission de traiter tout d'abord avec le tsar la question religieuse ; en cas de refus, le pape, à son tour, déclinerait la question politique. Cette décision pontificale ne laisse pas que de surprendre l'historien. C'est une contre-partie si parfaite de la lettre d'Ivan qu'on se demande si elle n'a pas été prise uniquement pour la forme et en vue des Polonais, qui n'admettaient d'autre rapprochement entre Rome et Moscou que celui de l'unité religieuse. Quoi qu'il en soit, lors même que ce projet eût jamais été sérieusement adopté, il est certain — on le verra tout à l'heure — qu'il a été ensuite abandonné. Pour le moment, il n'y avait plus qu'à nommer le mandataire pontifical : Antoine Possevino réunit

promptement tous les suffrages. Ce choix était indiqué par les circonstances. Simple religieux de la Compagnie de Jésus, Possevino, au point de vue de l'étiquette, était l'égal de Chévriguine et, ce qui est plus important, les qualités requises pour une mission de ce genre ne lui manquaient pas : vaste intelligence, connaissances variées, expérience des affaires, talent diplomatique, caractère fortement trempé. Une santé de fer, qui rarement faiblissait sous le poids de la charge, lui permettait d'être assidu au travail et de laisser libre cours à son activité. Ce n'est pas qu'il n'eût aussi les défauts de ses qualités : à peine un nouveau champ s'ouvrait-il devant lui, qu'il absorbait complètement l'action des autres, donnait aux affaires une impulsion énergique et se croyait appelé à les résoudre à sa manière; aussi les nonces pontificaux, dont il était parfois l'auxiliaire, le trouvaient-ils d'ordinaire assez gênant. Du reste, ses antécédents le recommandaient d'eux-mêmes à la mission moscovite. Juste appréciateur des talents, le car-

dinal Gonzaga, dont il était le secrétaire, lui avait confié naguère l'éducation de ses deux neveux. De fréquentes relations avec les jésuites de Padoue et de Naples développèrent en lui les germes de la vocation et, renonçant au monde, Possevino vint, en 1559, frapper à la porte du noviciat des jésuites de Rome. Bientôt après, il fit ses premières armes en Savoie et y donna la mesure des services qu'on pourrait attendre de lui. C'était au lendemain de la paix de Cateau-Cambrésis. Le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, rentrait en possession de quelques vallées alpines, où la réforme avait fait de grands ravages; tout son duché, par suite des circonstances, était menacé d'une invasion d'hérétiques. Possevino comprit les dangers de la situation, trouva les remèdes, gagna la confiance du duc et mit le premier la main à l'œuvre, non sans quelque succès. Il se rendit ensuite en France, où il passa plus de dix ans, exerçant le ministère apostolique, gouvernant les collèges, paraissant tantôt au conseil royal pour plaider la

cause de sa Compagnie, tantôt au concile provincial de Besançon. Mais ce qui attira surtout l'attention sur lui, ce furent ses deux missions diplomatiques en Suède. Nommé secrétaire de la Compagnie de Jésus en 1573, il avait dû s'établir à Rome. Sans renoncer aux ministères extérieurs, il s'était entièrement consacré aux devoirs de sa charge et aux travaux littéraires, lorsque la confiance de Grégoire XIII lui ouvrit un champ autrement vaste. Il s'agissait de gagner à l'Église une nation entière : la réforme avait envahi la Suède, mais le roi Jean III se montrait accessible à la vérité et docile aux conseils de son épouse, Catherine Jagellon, ardente catholique, qui avait naguère partagé la captivité de son mari et lui avait donné en prison un gage de son amour par la naissance d'un fils, futur roi de Pologne. A l'école du malheur, Jean avait beaucoup appris et, parvenu au trône, il voulut mettre son expérience à profit ; sur le conseil du jésuite Nicolaï, le célèbre Pontus de la Gardie fut expédié à Rome avec

une mission politique et religieuse : il devait soumettre au pape les bases d'un accord entre les deux églises et, en prévision des obstacles qui ne manqueraient pas de surgir, demander l'intervention pontificale auprès des souverains catholiques, surtout auprès de l'empereur et du roi de Pologne, contre les Moscovites, les Danois et Charles de Sudermanie. L'importance de l'affaire n'échappa point à Grégoire XIII ; il résolut d'envoyer à son tour son représentant en Suède et choisit à cet effet Possevino. Nommé nonce par le pape, décoré à Prague par la veuve de Maximilien II du titre d'ambassadeur impérial, le jésuite parut à Stockholm déguisé en gentilhomme, l'épée au côté, le tricorne sous le bras. A le voir, jouant avec aisance son rôle d'emprunt à la cour, personne n'eût dit qu'en rentrant dans sa cellule il se livrait assidûment à la pénitence et aux prières pour gagner la Suède à la vérité. Les débuts de sa mission furent satisfaisants : Jean III abjura l'hérésie et Possevino reprit le chemin de Rome, espérant

parfaire plus tard l'œuvre commencée. Mais, à son retour en Suède, l'état des esprits n'était plus le même ; les tergiversations du roi avaient enhardi les novateurs, dont l'audace ne connaissait plus de bornes, les intérêts politiques primaient les considérations religieuses et, malgré tous ses efforts, Possevino se vit obligé de partir sans avoir atteint son but, mais après avoir fait preuve d'une haute capacité. A l'occasion du voyage de Suède, il avait été aussi en rapport avec Bathory et l'avait entretenu non-seulement de la politique, mais aussi de la situation religieuse en Pologne, pays traditionnel de liberté, qui était devenu un foyer d'hérésies et le refuge des novateurs. Etienne était un soldat couronné ; le langage incisif du jésuite l'impressionna profondément ; dès la première entrevue, ces deux grandes âmes se comprirent et des liens intimes se formèrent entre elles pour toujours. Ajoutons encore que, depuis 1578, Possevino exerçait une espèce de vicariat

dans les pays du nord, y compris la Moscovie¹.

Tel était l'homme que Grégoire XIII destinait pour Moscou. A la première nouvelle de sa mission, Possevino, les larmes aux yeux, conjura le cardinal de Côme de l'épargner, mais celui-ci tint bon; il fallut céder et se préparer au voyage.

La première chose à faire était de se bien renseigner sur la Moscovie et sur tout ce qui touchait de près ou de loin aux questions à traiter. Possevino connaissait parfaitement — ses livres en témoignent — les controverses dogmatiques entre Rome et Byzance, ainsi que l'histoire de la scission de l'Orient: restait à se mettre au courant des rapports spéciaux entre les papes et les tsars. Dans ce but, il se mit à lire Herberstein, Giovio, Levenclaius; Grégoire XIII lui donna, de sa propre main, le commentaire de Campensis (Albert Pighius) à Clément VII; Portico, ancien nonce de Pologne, lui communiqua les

1. Appendice, n° IV.

relations de l'ambassade polonaise de 1570; Commendone, le naïf et long mémoire de Cobentzl; on mit sous ses yeux les brefs de Léon X, Clément VII, Jules III, Pie V aux tsars Vasili III et Ivan IV, enfin la lettre de Grégoire XIII au cardinal Morone. En dernier lieu, le cardinal de Côme montra à Possevino les lettres adressées aux souverains au sujet de sa mission et le munit d'instructions secrètes, datées, sans doute seulement pour la forme, du 27 mars, jour du départ. Cette pièce est remarquable; elle révèle, à n'en pas douter, la vraie pensée du pape et diffère radicalement du projet annoncé au consistoire¹. Le double but immédiat que Possevino est chargé d'atteindre, c'est d'abord d'établir des relations commerciales entre Venise et Moscou, ensuite d'amener la conclusion de la paix entre le tsar et le roi de Pologne, en faisant ressortir la grande part qu'y prenait le Saint-Siège. Tout cela se rattache à un autre

1. *Hist. Russ. mon.*, I, p. 299, n° CCXII.

but plus élevé : la ligue anti-ottomane, dont Ivan pourrait devenir un précieux auxiliaire; le projet de réunion des églises, sans quoi la ligue manquerait de base durable. Pour en arriver là, les motifs les plus variés, capables de frapper l'esprit du tsar, doivent être mis en jeu : la honte d'obéir à un patriarche simoniaque, sujet du Grand-Turc, la gloire de s'unir à l'Europe entière contre le Croissant, la perspective des biens éternels et celle même des faveurs pontificales. Toutefois on se rendait compte à Rome des difficultés que Possevino pourrait rencontrer à Moscou; aussi, loin de lui imposer les affaires religieuses comme préliminaire indispensable avant d'aborder la politique, voulait-on qu'il se contentât du moindre avantage obtenu; lors même que des rapports plus suivis avec Moscou seraient l'unique résultat de la mission, ce serait déjà un point gagné et un espoir pour l'avenir. De front avec les autres, marchaient les affaires de Suède : elles sont trop mollement recommandées pour ne pas trahir la fâcheuse

3
56
by imper s'allaig
e. c. l. p. 102/1022
tremé of

alors
impression produite à Rome par les lenteurs de Jean III. En outre, Possevino était chargé de commissions pour l'archiduc Charles à Gratz et pour l'empereur Rodolphe à Prague, circonstance à remarquer, car elle faillit avoir de funestes conséquences. Enfin le cardinal de Côme recommandait, au nom du pape, de transmettre à Rome les notes qu'il aurait prises en voyage : telle est l'origine des deux commentaires de Possevino sur la Moscovie, qui autrefois ont fait beaucoup de bruit et qui, jusqu'à présent, n'ont rien perdu de leur valeur.

Tous ces préparatifs exigeaient du temps, toutefois des lenteurs préméditées les retardèrent encore. On désirait retenir Chévriguine jusqu'après les fêtes de Pâques, pendant lesquelles les ressources de l'art s'épuisent, à Rome, dans les solennités religieuses. Le consistoire du 18 mars était encore un spectacle à offrir à l'envoyé moscovite : ce jour-là, Gomez de Sylva faisait, au nom de Philippe II, son maître, acte d'hommage au pape pour le

royaume de Portugal, que le sort des armes livrait à la monarchie espagnole¹. Rien ne prouvait mieux le rôle auguste du pontife au xvi^e siècle qu'une cérémonie de ce genre. Chévriguine semble cependant n'avoir ni bien saisi l'importance du consistoire, ni goûté les beautés artistiques des fêtes pascales : dans son rapport au tsar, il ne mentionne même pas l'acte d'hommage de l'ambassadeur espagnol ; quant à la musique et aux chants de la chapelle Sixtine, on peut, sans lui faire tort, supposer que son oreille barbare ne pouvait guère en apprécier les délicieuses harmonies. Ses observations sur Rome se réduisent à une sèche nomenclature d'églises, de reliques, de cérémonies religieuses, de pays et de princes qui professent la foi catholique. Ce qui personnellement l'intéressait le plus, c'étaient les présents que le pape lui ferait au départ : Grégoire XIII se flattait de répondre à son attente en lui donnant un magnifique

1. Theiner, *Annales eccl.*, III, p. 294.

Agnus Dei, une chaîne de 400 écus, une bourse avec 600 écus d'or. L'ambassadeur de Venise, qui ne le perdait jamais de vue, annonça à la Seigneurie que Chévriguine partait de Rome fort satisfait de la générosité pontificale¹; mais Possevino eut lieu de se convaincre dans la suite qu'il était d'une rapacité insatiable. En attendant, le 27 mars 1581, l'ambassade russe, accompagnée de Possevino, reprit le chemin de Moscou, après avoir passé plus de trente jours à Rome.

1. Archives de Venise. *Rubr. di Roma, Sec.*, 1572-1584, p. 266 v.





CHAPITRE II

VOYAGE

DE POSSEVINO AVEC CHÉVRIGUINE

Les voyages au xvi^e siècle. — Lorette. — Popler et Pallavicino vivement impressionnés. — Récit de Malvasia sur l'échec de la mission pontificale en 1578. — Arrivée à Venise. — Etat de la Seigneurie, sa politique. — Inauguration du séminaire de Saint-Marc. — Possevino insinue à Rome l'idée d'un séminaire militaire. — Son discours au conseil des Dix. — Réponse du doge. — Observations de Possevino. — Réponse évasive du doge. — Décision du doge et du conseil des Dix. — Dépêches rédigées. — Elles sont communiquées en partie à Possevino. — Doubles des pièces officielles envoyés à Braunsberg. — Récit de Giraldo sur sa mission à Moscou. — Chévriguine écrit une lettre au tsar sous la dictée de Possevino. — Critique sévère des envoyés moscovites. — Confidences politiques de Popler. — L'ambassadeur de Venise en audience

chez le pape. — Possevino jugé par Grégoire XIII et par les Vénitiens.



LE voyage en Italie d'un envoyé pontifical avec des diplomates russes était une excellente occasion d'avoir de première main des détails sur Moscou et de donner aux Moscovites une haute idée de la puissance, des ressources, des forces militaires du pape. Des mesures furent prises en conséquence par les autorités, et Possevino sut à son heure provoquer habilement de précieuses confidences. Quant aux frais de route, le trésor pontifical s'en chargeait jusqu'aux frontières des Etats de l'Eglise.

A l'époque qui nous occupe, le voyageur en Italie n'était rien moins qu'à l'abri des épreuves. Sixte-Quint, de légendaire mémoire, n'avait pas encore balayé les brigands qui infestaient le pays et l'art de voyager commodément n'était pas inventé : on s'en allait le plus souvent à cheval, sans sécurité sur les routes, sans confort dans les auberges, en butte aux

mille tracasseries des douanes et des passeports. Cependant le pontificat de Grégoire XIII avait marqué un notable progrès : des ponts en pierre de taille paraissent en divers endroits ; à travers les Apennins serpente une route carrossable, qui relie la capitale à Lorette et Ancône ; de loin en loin des plaques de marbre rappellent aux voyageurs qu'ils sont redevables de ce bienfait au pape Boncompagni. Les Moscovites et Possevino suivent cet itinéraire jusqu'à Lorette, où un spectacle émouvant vient frapper leurs regards. Fièrement assise sur une colline aplanie, Lorette domine tout autour de riches et riantes vallées ; plus loin, vers le nord, la montagne d'Ancône semble monter la garde d'honneur devant le plus vénéré sanctuaire d'Italie ; à l'ouest, l'horizon s'élève jusqu'aux sommets couverts de neige des Apennins, pour se confondre au levant avec les flots azurés de l'Adriatique. Au milieu de la ville, s'élève la cathédrale, flanquée d'un clocher, surmontée de son dôme qui, aux rayons du so-

leil, se transforme en globe lumineux; sous les murs crénelés de l'édifice s'abrite la *Santa Casa*, blanche et gracieuse comme une fiancée dans sa robe de marbre brodée d'admirables bas-reliefs. Chaque jour, de pieux pèlerins accourent vers l'antique demeure de la Vierge; à l'arrivée de Possevino, l'octave de Pâques en amène un nombre très considérable : de tous côtés paraissent des processions, bannières en tête; sous le ciel diaphane d'Italie, ces pèlerins aux traits expressifs, au teint bronzé, à la voix vibrante, vêtus de leurs costumes pittoresques, prosternés aux pieds de la Madone, charment les yeux du spectateur et ouvrent son âme aux plus douces émotions. Chévriguine ne s'y montra guère accessible, si ce n'est qu'il se crut obligé de surveiller de plus près ses compagnons, qui furent tous les deux fortement impressionnés. Popler, bien qu'il en fût à sa troisième profession de foi, se ressouvint de son enfance catholique et, sans briser ses propres chaînes, offrit à Possevino de lui confier l'éduca-

tion d'un de ses fils. Quant à Pallavicino, sa transformation fut complète. Roulant les grands chemins pour les intérêts de son commerce, il avait, dans sa vie nomade, négligé les pratiques religieuses, mais conservé la foi au fond du cœur. L'assaut de la grâce fut irrésistible : il avoua sincèrement n'avoir pas fait ses Pâques à Rome et demanda à se mettre en règle. Possevino l'encouragea dans ses bonnes résolutions, le mit entre les mains d'un confesseur et se chargea lui-même de ses affaires de famille. Cette double quoique dissemblable conversion est à noter, car c'est de là probablement que datent les confidences de Popler et de Pallavicino.

De Lorette, nos voyageurs se rendirent à Venise par Bologne, Ferrare et Chioggia. Grâce aux ordres pontificaux, on leur prodigua partout les honneurs et les marques de bienveillance ; les autorités locales venaient les complimenter, les troupes se rangeaient sur leur passage ; dans le siècle des *bravi*, il y en avait toujours de dispo-

nibles et le souvenir de Lépante était trop récent pour qu'on pût impunément mépriser les soldats du pape. Nul doute que Possevino ne mît en relief ces circonstances pour faire de mieux en mieux apprécier les avantages d'une alliance avec Rome. A Césène, il eut à son tour l'occasion d'apprendre quelque chose de nouveau. Le président de la Romagne vint y faire les honneurs de la ville aux Moscovites; dans sa suite se trouvait Malvasia, alors trésorier de la province et autrefois secrétaire du cardinal Morone, lorsque celui-ci, se trouvant en 1578 à la diète de Ratisbonne, fut chargé d'envoyer à Moscou un représentant pontifical. L'affaire échoua et Malvasia découvrit à Possevino le motif de l'échec. Déjà l'assentiment impérial avait été obtenu, le titulaire de la mission nommé, ses instructions rédigées, lorsque, sur l'avis de ses conseillers, l'empereur changea tout à coup d'opinion : l'entourage de Maximilien II craignait qu'en se rapprochant de Moscou, Rome n'acquît trop d'influence ; dès lors, il fal-

lait faire avorter l'entreprise et, dans ce but, on se renferma dans des réponses dilatoires. Morone comprit qu'il serait inutile d'insister et le projet fut abandonné¹.

On parvint ainsi sans encombre à Venise, où commençait la mission diplomatique de Possevino. La Seigneurie était encore à l'apogée de sa gloire, que déjà circulait dans ses veines un germe secret de décadence. Ce n'était plus l'ancienne république, belliqueuse et austère, jalouse de conserver le prestige de ses armes par de nouveaux exploits; vers la fin du xvi^e siècle, les vertus civiques vont s'affaiblissant, le commerce productif avec l'Orient engendre le luxe; désormais la sécurité des jouissances au sein de la paix sera l'unique vœu du pays. D'autre part, les chances heureuses d'une guerre sont moins sûres que jamais : l'Angleterre et les grandes puissances continentales lancent leurs flottes dans l'Océan, Livourne

1. Il s'agit de la mission de Rodolphe Glénke.
Rome et Moscou, ch. iv.

et Ancône menacent de devenir des rivales non moins dangereuses que Gènes, l'empire de la mer échappe à la Seigneurie, aussi prend-elle ses mesures, mais ce n'est plus avec les armes, c'est avec la parole et la plume qu'elle veut se maintenir en position, de là le vaste développement de la diplomatie vénitienne à cette époque. Le problème qu'elle avait à résoudre n'était pas facile : on voulait rester en bons rapports non-seulement avec le pape, mais aussi avec l'Autriche et l'Espagne, tandis qu'une politique complexe et savante rapprochait Venise de l'Angleterre d'Elisabeth, de la France d'Henri III et en Orient de la Turquie — puissances qui se trouvaient alors en lutte plus ou moins ouverte avec les deux branches de la maison des Habsbourg. Aux diplomates incombait le devoir de naviguer au milieu des écueils sans faire sombrer la barque. C'est justice de constater que leur activité ne laissait rien à désirer : on se ménageait des intelligences jusque dans le harem du padischah, où la fille du gouverneur de

Corfou, la belle Baffa, tour à tour prisonnière, esclave et sultane, mettait au service de la patrie son influence et ses amours. Un mystère impénétrable enveloppait toutes ces démarches : au dehors, Venise passait pour le boulevard de la chrétienté et, malgré ses velléités pacifiques, on s'obstinait à croire qu'elle briserait un jour la puissance ottomane. Possevino partageait plus ou moins l'opinion générale. Sa mission était d'autant plus importante, qu'il y avait du froid entre Rome et Venise : au gré du pape, qui voyait les choses de près, la Seigneurie n'était pas assez belliqueuse. D'ailleurs les circonstances semblaient favorables : Niccolò da Ponte portait dignement sur son front dégarni par les ans la couronne ducale ; homme d'Etat et théologien, il avait représenté son pays au Concile de Trente et son dévouement à la bonne cause était connu. Deux autres personnages influents, Barbarigo et Tiepolo, étaient animés des meilleurs sentiments et désiraient vivement une étroite union avec Rome.

A peine arrivé à Venise, Possevino fut témoin d'une splendide cérémonie. Le 7 avril, eut lieu l'inauguration du séminaire fondé à Saint-Marc et décoré du nom de Grégorien en l'honneur du pape qui avait contribué à son établissement par de larges subsides; les Vénitiens rivalisèrent de piété et de pompe, le concours du peuple fut immense, le doge et les sénateurs prirent part à la procession et les jeunes lévites exaltèrent à l'envi la reine des mers et la fiancée de l'Océan, toujours pure et inébranlable au milieu des ruines de l'Italie. Possevino observait tout attentivement, envoyait à Rome jusqu'aux pièces de vers récitées devant lui et profitait de l'occasion pour insinuer au cardinal de Côme un de ses projets favoris. On sait que les séminaires, érigés d'après les prescriptions du Concile de Trente, ont été le moyen le plus efficace de réforme pour le clergé; mais, s'il fallait de bons prêtres pour combattre la réforme, il fallait aussi de bons soldats pour combattre les Turcs. Dans la pensée de Possevino,

des séminaires militaires, copiés sur le modèle des séminaires diocésains, auraient répondu à ce besoin : formés à la même école, nourris des mêmes principes, prêtres et guerriers auraient servi la même cause avec une égale ardeur. C'était là un plan grandiose qui avait besoin d'être mûri. Pour le moment, deux autres questions plus pressantes étaient à l'ordre du jour : les rapports commerciaux à établir entre Moscou et Venise et le terrain à préparer pour la ligue anti-ottomane.

Muni d'un bref pontifical, Possevino parut le 11 avril par devant le doge et le conseil des Dix. Les honneurs de la séance furent pour le jésuite. Son discours porte l'empreinte de l'époque et suppose, au point de vue religieux, un auditoire d'élite : le surnaturel y domine. Dès le début, l'orateur élève la question politique à la hauteur d'une question qui intéresse la gloire de Dieu et la diffusion de la foi. Envoyé du pape, ce sont les désirs et les vues de son maître sur la Moscovie qu'il expose en premier lieu ; fixant ensuite son

regard sur l'Orient, il y découvre les approches d'une ère nouvelle : déjà le Concile de Trente est accepté dans plusieurs provinces, des Orientaux viennent étudier à Rome, le patriarche d'Antioche reconnaît la suprématie du pape et demande la confirmation de sa dignité, Péra voit un évêque dans ses murs, les sacrements sont administrés aux portes mêmes de Stamboul, les jésuites de Raguse s'avancent jusqu'en Macédoine et jusqu'à Belgrade, d'autres ont planté leurs tentes sur les sommets du Liban et parcourent en tous sens la Syrie. Après avoir énuméré la série des succès, Possevino fait une allusion aux moyens à prendre pour les obtenir : il cite avec éloge l'exemple du roi de Pologne, dont les drapeaux victorieux marquent les progrès de la foi : Bathory fonde un collège à Colosvar, en Transylvanie, un autre à Polotsk au lendemain d'un sanglant assaut. La conclusion de ces prémisses est facile à tirer : pour entrer dans les vues de la Providence, la Seigneurie doit aussi seconder le mou-

vement catholique et, sans songer encore à la fondation des collèges, exploiter l'occasion qui se présente : Moscou désire nouer avec Venise des rapports commerciaux ; c'est le moment de demander des franchises pour les marchands vénitiens, de les faire assimiler aux luthériens et aux musulmans, qui jouissent d'une parfaite liberté religieuse ; on pourra ensuite peu à peu enserrer le tsar dans le réseau d'une alliance commune contre les Turcs et frayer ainsi la voie à l'unité religieuse.

En parlant ainsi, Possevino exprimait le fond de sa pensée. Le doge, dans sa réponse, ne fut sincère qu'au sujet de la ligue, les traditions vénitiennes lui imposant sur le reste une extrême réserve. La République avait fait d'amères expériences, à l'époque surtout de Lépante : des rivalités profondes et mesquines avaient entravé l'action commune et compromis ou plutôt annulé les avantages d'une victoire chèrement achetée ; aussi le doge déclara-t-il sans hésiter qu'il n'a aucune confiance dans les ligues, d'ordinaire trop mal or-

ganisées pour atteindre le but qu'elles se proposent, et il ajoute, comme pour éluder la discussion, que l'envoyé du tsar n'a fait que présenter à la République les hommages de son maître. Une autre face de la question est mise en lumière avec plus de soin : en paix avec les Turcs, Venise n'en était pas moins persuadée qu'ils étaient les plus formidables ennemis du nom chrétien ; la ruine de leur puissance lui souriait énormément, pourvu qu'un autre s'en chargeât ; or la mission de Possevino pouvait amener ce dénouement si Bathory et Ivan, réconciliés par le pape, marchaient ensemble contre le Croissant. C'était là, dans l'idée du doge, la meilleure solution de la question orientale : depuis longtemps, disait-il, l'expérience et les voyages lui avaient suggéré cette combinaison et, ignorant sans doute les instructions secrètes du cardinal de Côme, il conseille de se mettre à l'œuvre sans attendre la conversion d'Ivan, de prévenir les événements par des mesures opportunes.

*pour un livre
à la page*

Possevino saisit l'occasion pour affirmer hautement que le pape désirait l'alliance d'Ivan avec Bathory contre les Turcs, et que la question politique serait traitée à Moscou de front avec la question religieuse. Puis, comme le doge avait glissé légèrement sur ce qu'il y avait de plus grave dans l'affaire, il fait ressortir que la mission de Chévriguine à Venise n'est pas seulement une mission d'étiquette, mais qu'il s'agit d'établir des rapports commerciaux et de jeter les bases d'une alliance anti-ottomane.

Le doge se voyait ainsi surpris en flagrant délit de réticence : ce que disait Possevino était consigné en toutes lettres dans les *Relazioni* du sénat; impossible que le doge l'ignorât, encore moins voulait-il l'avouer franchement; il se borna donc à dire que Chévriguine avait, en effet, soulevé la question du commerce et que le conseil en serait saisi.

Le discours de Possevino semble avoir fait quelque impression sur l'auditoire. On lui en demanda une copie pour en

donner lecture au sénat, où, par deux fois, il fut pris en considération. En attendant, sur le conseil de Tiepolo, Possevino soumettait au sénat des mémoires supplémentaires, où l'introduction du catholicisme en Russie était traitée au point de vue du défunt empire d'Orient, dont le tsar est censé avoir hérité les titres et les droits.

Le 17 avril, après avoir conféré la veille une seconde fois avec Possevino, le doge, le conseil des Dix et la *çonta* (membres adjoints) se réunirent pour décider l'affaire moscovite. Trois pièces furent rédigées : une lettre à Grégoire XIII en réponse à son bref, une instruction à l'ambassadeur de Venise à Rome, enfin un mémoire dont lecture serait faite au sénat en présence de Possevino. Ce dernier document résume les deux autres : Grégoire XIII y est comblé d'éloges pour avoir conçu le dessein de réconcilier Ivan avec Bathory, la Seigneurie ne doute pas des heureuses conséquences qui en résulteront ; en même temps, elle se déclare disposée à établir des rapports commerciaux avec Moscou. Un

trait négatif, mais singulièrement caractéristique, est commun aux trois pièces : c'est le plus complet silence à l'endroit de la ligue anti-ottomane. La République de Saint-Marc restait fidèle à sa politique : pas de guerre contre les Turcs, pas d'alliance avec les princes chrétiens ; à d'autres l'honneur, gros de périls, d'humilier le Croissant. Une majorité de 20 voix, sur 28 votants, approuva la rédaction des documents mentionnés plus haut ; la minorité, sans être contraire, se déclara flottante.

Dès le lendemain, 18 avril, Possevino et Chévriguine furent mandés par devant le sénat : on remit à l'envoyé russe une lettre munie d'un sceau d'or à l'adresse d'Ivan ; pour sa part personnelle, il reçut une chaîne d'or avec une médaille à l'effigie de Saint-Marc de la valeur de 500 écus ; Popler dut se contenter d'un présent de 100 écus. Ensuite le doge exprima sa haute satisfaction au sujet de la mission pontificale et le secrétaire Gerardi donna lecture d'une partie des dépêches rédigées

la veille. Encore peu initié aux jalouses précautions de Venise, Possevino en demanda une copie et n'obtint naturellement qu'un refus aussi net que courtois; même réponse quant au double de la lettre adressée à Ivan. Note fut prise de ces fins de non-recevoir; à son heure, la revanche ne devait pas manquer.

Cependant les négociations avec la Seigneurie n'absorbaient pas l'envoyé pontifical au point qu'il n'eût des loisirs pour songer aux préparatifs de sa mission. Son premier soin fut d'envoyer les doubles des pièces officielles au collègue des jésuites de Braunsberg, où on les garderait jusqu'à nouvel ordre. Ainsi, dussent les Polonais l'empêcher de partir pour Moscou, au moins les correspondances seraient-elles expédiées aux destinataires. Zuanne Geraldini Marinella, autrement dit Giraldo Marendella, vint très à propos lui prouver que la précaution n'était pas superflue, en lui contant son histoire. Vénitien d'origine, il avait été envoyé, au nom de Pie IV, par le cardinal Amulio auprès du tsar

Ivan, mais le roi de Pologne, Sigismond-Auguste, ne voulut pas l'autoriser à passer en Moscovie. Fertile en expédients, Giraldo essaya de se frayer un chemin à travers la Livonie; de nouveaux obstacles l'obligèrent de revenir à Rome sans avoir accompli sa mission. Possevino n'ignorait pas que d'autres émissaires pontificaux avaient subi le même sort et il se promettait de ne pas en être réduit à cette extrémité.

A l'égard de Moscou, il fallait songer à se prémunir contre Chévriguine. Possevino imagina de lui faire écrire, sous sa dictée, une lettre à Ivan et d'en garder un double à son usage. Le contenu de cette missive en trahit la source : le pape y est comblé d'éloges, de même que la Compagnie de Jésus, à cause de son zèle pour la plus grande gloire de Dieu. On y annonce que le message du tsar aux Vénitiens leur a été remis : c'était ce fameux message apocryphe, dont il a été question plus haut. Chévriguine livrait ainsi à Possevino une pièce accusatrice contre lui-

même; aussi, obsédé d'inquiétudes, fit-il à Vienne de vaines instances pour la remplacer par une autre. Elle semble, cependant, n'avoir pas été présentée au tsar; toujours est-il qu'elle ne donna lieu à aucun incident. Les procédés de ce genre n'étaient pas inutiles vis-à-vis des Moscovites, leur caractère et leurs mœurs ne les justifiaient que trop; Chévriguine et Popler surtout ne se montraient guère sous un jour favorable. Absorbés par l'amour du lucre, ils payaient les bienfaits par des outrages et se livraient sans cesse à des préoccupations mercantiles du plus mauvais goût; les chaînes d'or, reçues à Rome et à Venise, furent soigneusement pesées et devinrent entre leurs mains un article de commerce. Possevino fut révolté de tous ces procédés; l'ingratitude des Moscovites envers le pape lui parut barbare et la bassesse de leur âme tout à fait singulière.

Dès qu'il s'agissait de trafic, Popler s'associait volontiers à Chévriguine, mais non sans le contrôler scrupuleusement. Dans

la crainte d'être volé par son chef, il voulut même confier ses marchandises à Possevino, ce que celui-ci refusa rondement. Il n'en sut pas moins arracher à Popler d'importants aveux : triste était l'état de la Moscovie, au dire du diplomate indiscret. En 1570, Devlet-Ghireï avait lancé ses Tartares dans le pays; montés sur leurs rapides coursiers, ils portèrent au loin la plus cruelle dévastation et de sanglantes étapes marquèrent leur route; peu s'en fallut que la capitale elle-même ne tombât entre leurs mains. Du haut du Kremlin, on put voir l'incendie et l'horrible pillage des faubourgs; Moscou ne fut sauvée qu'au prix d'une paix humiliante. A partir de cette époque, le spectre des Tartares hantait le tsar Ivan; la crainte d'une nouvelle invasion l'empêchait de réunir ses forces contre la Pologne; abandonné de ses boïars, trahi par la fortune, effrayé des succès de Bathory, il s'abaissait jusqu'à envoyer des ambassadeurs à son rival, jusqu'à demander, chose inouïe ! l'intervention du pape pour obtenir la paix : Popler

y voyait un jugement de Dieu et un châ-timent du fol orgueil d'Ivan.

Ces révélations étaient précieuses pour qui devait négocier la paix entre Moscou et la Pologne ; cependant, vu le caractère de ses compagnons, Possevino n'eut pas trop de peine à s'en séparer. On se quitta à Villach, en Styrie. Gratz attendait le jésuite, tandis que les Moscovites se rendirent à Vienne, où l'on convint de se rencontrer. Chévriguine demanda une lettre pour l'archiduc Ernest ; mais Possevino, redoutant que le procédé d'étiquette ne servît à des fins intéressées, préféra lui donner de bonnes paroles avec une recommandation pour le recteur du collège des jésuites de Vienne.

Pendant que nos voyageurs s'avançaient ainsi vers le but de leur destination après avoir quitté Venise le 19 avril, l'ambassadeur de la Seigneurie à Rome, Giovanni Corraro, recevait la dépêche du 18 avril dont il a été question plus haut. L'audience qu'il avait eu ordre de solliciter lui fut accordée le 28 avril. A peine

fut-il entré dans le cabinet pontifical que Grégoire XIII, déjà au fait du bon accueil des Moscovites à Venise, le prévint de ses remerciements. Une conversation des plus franches s'engage : après avoir dépeint Possevino comme « un homme actif et de grand jugement pour traiter les affaires », le pape déclare sans détour qu'il y a peu d'espoir de convertir d'emblée la Russie, qu'on ferait cependant des efforts dans ce sens, et qu'on songerait avant tout à rétablir la paix entre Ivan et Bathory pour préparer ainsi les voies à des entreprises d'un intérêt plus général. Après une déclaration si précise et si nette, le doute n'est plus possible : évidemment, la décision prise au consistoire du 6 mars est rapportée, Possevino abordera la politique avant les questions religieuses. L'ambassadeur de Venise ne pouvait que s'en féliciter ; son empressement à faire l'éloge du pape, de son zèle, de ses entreprises, n'en fut que plus sincère et plus vif. Il le confirma dans la bonne opinion qu'il s'était formée de

expl. n. 104

Possevino : le sénat, dans sa dépêche, disait que c'était un homme dont la haute vertu égalait l'éloquence. Ce jugement avait sa valeur : les sénateurs de Venise étaient réputés les plus profonds et les plus habiles politiques de l'Europe, ils avaient vu Possevino à l'œuvre, sa parole avait retenti plus d'une fois au conseil des Dix, son désintéressement avait paru au grand jour lorsqu'il refusa les présents du doge. Nous verrons dans la suite que cette réputation n'était pas usurpée ¹.

1. Appendice, n° V.





CHAPITRE III

BATHORY ET POSSEVINO

Possevino à Gratz. — Il apprend à Vienne l'accident de Pallavicino. — Il rejoint les Moscovites à Prague. — Départ de Chévriguine par la voie de Lubeck. — Relations de l'Autriche avec Moscou. — Départ de Possevino pour Vilna. — Politique de Bathory. — Ses entretiens avec le nonce sur Chévriguine. — Demande de passeports pour les Moscovites et pour Possevino. — Bathory les accorde. — Bientôt il en est aux regrets. — Dépêche alarmante du nonce. — Arrivée de Possevino. — Audience du roi. — Satisfaction mutuelle. — Départ pour Disna avec Zamoyski. — Nouvelle audience de Bathory. — Détails sur Moscou au point de vue de l'Orient. — Récit de Tedaldi. — Mémoire de Possevino sur l'église de Lithuanie.



PRÈS avoir pris congé des Moscovites à Villach, Possevino arriva le 26 avril à Gratz, capitale de la Styrie. Les affaires qu'il y eut à traiter

avec l'archiduc Charles, réputé à Rome trop conciliant envers les novateurs, sont étrangères à notre sujet. Disons plutôt qu'il obtint de l'archiduc une lettre pour Ivan¹ et qu'il se mit en rapport avec ce même Cobentzl, dont nous avons mentionné ailleurs la mission diplomatique en Russie. Quelle ne fut pas la déception de Possevino, lorsque son interlocuteur le renvoya au mémoire sur la Moscovie, adressé naguère à Commendone, en y ajoutant quelques nouveaux détails sur la cruauté d'Ivan !

Le 4 mai, notre voyageur était à Vienne. Deux jours auparavant, Chévriguine avait traversé en toute hâte la capitale de l'Autriche, sans même se présenter à l'archiduc Ernest, qui remplaçait l'empereur, en résidence à Prague. Cet empressement avait sa raison d'être dans une fort triste histoire. La voici, d'après la version de Popler, conforme, sauf quelques détails, à celle que produisit Chévriguine à Moscou en présence

1. *Mon. des rel. dipl.*, X, col. 87.

d'Ivan. A peine délivrés de l'incommode surveillance de Possevino, les Moscovites se mirent à mener joyeuse vie. Par hasard, dit la chronique, une femme voyageait avec eux dans la même voiture ; bientôt les fumées de l'amour, se mêlant à celles du vin, il y eut, à son sujet, une vive altercation. L'épée à la main, Pallavicino s'élança sur Chévriguine ; Popler prend sa défense et blesse grièvement l'agresseur. On se remet en route, mais, après un jour et demi de voyage, l'état de Pallavicino devint si alarmant qu'on le confia aux soins d'un curé de campagne à 26 lieues de Vienne. Ce récit ne parut guère convaincant à Possevino ; il soupçonnait un mauvais tour pour étouffer l'affaire des lettres apocryphes que Pallavicino aurait pu révéler dans un élan de franchise.

Vienne ne pouvait retenir longtemps l'envoyé pontifical. L'archiduc Ernest fit écrire, sous la dictée de Possevino, une lettre de recommandation à Ivan¹ et lui

1. *Ibidem*, x, col. 86.

conseilla de se rendre au plus tôt à Prague, où celui-ci arriva le 12 mai. Les envoyés russes l'y attendaient pour se concerter sur l'itinéraire à suivre. Chévriguine opta pour la voie de Lubeck et du Danemark : il échappait ainsi à Bathory et réalisait des économies, n'ayant à payer que la traversée et se déchargeant sur l'empereur des frais de voyage jusqu'à Lubeck. Quant à Possevino, il ne pouvait ni ne voulait prendre d'autre route que celle de la Pologne. En fait de lettres, il y eut un échange de bons procédés ; sur le désir de Chévriguine, des dépêches furent adressées à Ivan, au boïar Nikita Romanovitch, frère de la défunte tsarine Anastasie, et au diak Andreï Iakovlévitch Stchelkalov, employé aux affaires étrangères ; à son tour, l'envoyé russe donna au jésuite un sauf-conduit avec une lettre pour le tsar, en l'autorisant, quoique en vain, à déchirer celle qui avait été écrite à Venise. En général, il se montra aimable et prévenant à Prague, peut-être pour faire oublier le fâcheux accident de Pallavicino. Toutefois, certains

détails de la vie romaine furent, de sa part, l'objet d'une vive critique, ce qui faisait prévoir qu'il tiendrait les mêmes discours à Moscou et ailleurs.

Fidèle à son système de s'entourer de lumières, Possevino s'aperçut sans peine, en étudiant un peu la question, qu'à Prague on n'était guère content des Russes qui insistaient obstinément sur l'alliance anti-ottomane et sur le titre d'empereur oriental pour le tsar ; l'Autriche avait d'autres préoccupations et la réponse fut renvoyée jusqu'après la solution de l'incident livonien. Les affaires en restaient donc au même point que lors de la première apparition de Chéyryguine à Prague. L'hommage qu'on lui fit d'une chaîne de cent florins ne dut lui être qu'une médiocre consolation. Pour ce qui est de l'audience de l'empereur, but principal du voyage de Prague, Possevino ne semble pas l'avoir obtenue, bien qu'il ait été invité à prêcher devant Sa Majesté : absorbé par la contemplation des astres, Rodolphe ne recherchait pas la société des hommes.

Bientôt il fallut songer au départ. Le 18 mai, Chévriguine se dirigea sur Lubeck; le 19 ou le 20, Possevino partit à son tour, accompagné des PP. Campan et Drenocki, des frères coadjuteurs Modestini et Morieno. A Breslau, il reçut les passeports envoyés par Bathory; le 28 mai, il était déjà en route pour Vilna.

C'est ici le moment de jeter un regard en arrière pour examiner la conduite du roi Etienne dans cette circonstance. La Pologne, on ne saurait le nier, ne voyait pas de bon œil les rapports de Moscou avec Rome; jamais Sigismond-Auguste n'avait permis à un envoyé pontifical de traverser la République pour se rendre auprès du tsar; pas plus tard que l'année précédente, Bathory en avait agi de même. D'où vient qu'il ait tout à coup changé de politique et d'avis?

Assurément personne en Europe ne suivait Chévriguine d'un œil plus attentif que Bathory; ses ambassadeurs le tenaient au courant des moindres détails ¹. C'est le

1. Les dépêches de Wolski, évêque de Plock,

2 février 1581 qu'il en parle au nonce la première fois et qu'il s'offre pour dissiper les calomnies que les Moscovites ne manqueraient pas, disait-il, de répandre sur son compte. Le nonce Caligari, évêque de Bertinoro, en informe aussitôt sa cour dans une dépêche assez étrange : l'avenir le préoccupe encore plus que le présent, il prévoit que l'ambassade russe provoquera une ambassade pontificale, que Possevino en sera le titulaire et il ajoute : « Pourvu que nous soyons une bonne fois en rapport, nous ferons si bien que la porte s'ouvrira à la vérité dans cette vaste région¹. » A partir de cette époque, le même sujet revient souvent sur le tapis. Au fond, Bathory n'était rien moins que mécontent de la démarche d'Ivan : c'était, de la part de son adversaire, un signe de faiblesse et, selon toute apparence, un avant-coureur de la paix. Au plus fort des difficultés,

envoyé de Bathory à Rome, se trouvent dans le *Dnevnik*, imprimé par Kojalovitch.

1. *Hist. Russ. mon.*, I, p. 298, n° CCX.

pareille perspective n'était pas faite pour déplaire ; toutefois , les préparatifs de guerre n'en souffraient pas. « Je ne recule pas d'un cheveu, » disait Bathory, en parcourant le champ des futures hypothèses ¹.

Sur ces entrefaites, l'affaire de Chévri-guine ayant été réglée à Rome, le cardinal de Côme en informa Caligari par une longue dépêche datée du 4 mars. L'objectif, pour le moment, était d'obtenir des passeports polonais. On mettait en avant le désir d'épargner aux envoyés russes et pontificaux la traversée par mer ; au fond, il s'agissait de gagner Bathory à une politique nouvelle et de lui imposer indirectement l'arbitrage du pape. Il n'est donc pas étonnant si la crainte mal dissimulée d'un refus domine dans toute la pièce. Ce n'est pas en vain qu'on invoque les plus puissants motifs : Grégoire XIII, dit le cardinal, veut pacifier la Pologne avec Moscou, en vue du triomphe de la foi. La condition, supprimée plus tard, d'un

1. Archives du Vatican, *Polonia*, 18, p. 111.

commun accord, est ici mentionnée en toutes lettres : le pape renonce à l'arbitrage si la question religieuse est écartée par le tsar. Des promesses rassurantes sont données à Bathory : sa marche victorieuse ne sera pas arrêtée ; en cas de négociations, les sympathies romaines lui sont acquises ; on essaie même de l'éblouir par le mirage d'une conquête : la Valachie lui est offerte ¹.

Le nonce Caligari se voyait par cette dépêche chargé d'une mission assez délicate. Ses talents ne lui offraient que de minces ressources : d'un esprit médiocre, d'un caractère sans initiative, peu soucieux d'élargir ses vues, il n'avait pas su se créer une position parmi les fiers magnats polonais ; au plus mal avec le tout-puissant Zamoyski, il se croyait parfois en disgrâce, même auprès de Bathory. L'envoi de Possevino à Moscou le contrariait visiblement, sa position officielle semblait le destiner lui-même à cette mission, qu'il

1. Ciampi, *Bibliogr. critica*. I, p. 237.

jugeait aussi brillante que facile. Cependant, et cela fait honneur à son caractère, il prit l'affaire fort à cœur et ne sacrifia jamais les intérêts publics à de mesquins calculs personnels. Au début, les circonstances le favorisèrent. Dès le 29 avril, après avoir exposé par écrit sa demande au roi, il alla le rejoindre à Vilna et reçut en route la réponse et les passeports tant désirés : sans se faire d'illusions sur Ivan, Bathory voulait donner au pape cette marque de déférence. C'était de bonne politique : car, pendant que Chévriguine provoquait à Rome l'intervention du pape, d'autres envoyés russes offraient à Bathory la Livonie tout entière, moins Narva, se désistaient presque de cette dernière forteresse et parlaient d'une entrevue personnelle des deux souverains. Un dilemme très simple s'imposait ainsi à Bathory : ou la paix se ferait moyennant la cession de la Livonie, et alors la mission de Possevino deviendrait d'elle-même inutile ; ou il y aurait de nouvelles complications, et dans ce cas un arbitrage pacifique, pro-

voqué par l'adversaire, ne serait pas à dédaigner, car au fond Bathory désirait la paix; ses succès lui avaient coûté cher, l'armée se recrutait difficilement, la diète n'accordait pas de subsides.

Cependant, qui l'aurait prévu? le roi de Pologne ne tarda pas à se repentir d'avoir si promptement délivré les passeports. On lui représenta sous un faux jour la participation du protecteur d'Allemagne, cardinal Madruzzo, dans l'affaire de Chévriguine, ainsi que les étapes de Possevino à Venise, à Gratz, à Vienne et à Prague; c'était plus qu'il n'en fallait pour lui faire croire que l'empereur Rodolphe II lui tendait un piège. Ses soupçons furent singulièrement confirmés lorsqu'il apprit que Chévriguine, au lieu de traverser la Pologne, se dirigeait prudemment sur Lubeck; en vain des ordres sévères furent-ils lancés pour l'arrêter; rompu au métier, le Moscovite avait pris des mesures qui rendaient la poursuite inutile. Après cela, quoi d'étonnant si la première audience du nonce à Vilna, le

(1)

(2)

F. 3
M

19 mai, fut quelque peu orageuse? Etienne était un soldat, ses procédés ne manquaient pas de rudesse; il aimait parfois à s'épancher dans d'énergiques discours; ainsi en fut-il à cette occasion. Après avoir mis le nonce au courant de l'affaire, il se répand en plaintes contre ses ennemis, dont il se flatte d'avoir découvert les intrigues; il avoue être aux regrets d'avoir accordé les passeports à Possevino et se promet de prendre des précautions. Une question personnelle se mêlait à cette affaire : en 1579, Caligari avait été nommé évêque de Bertinoro et il s'agissait maintenant pour lui de permuter la brillante nonciature de Pologne avec un diocèse des moins attrayants de la Romagne. Le roi se montra très irrité de ce changement et déclara vouloir s'y opposer : ce n'est pas qu'il tînt beaucoup à Caligari, car bientôt il consentit sans peine à son départ, mais un déplacement pouvait, à ce moment, amener une complication fâcheuse.

L'émotion du nonce après l'audience se

traduisit dans la dépêche qu'il envoya le lendemain à sa cour ¹. A partir de ce moment, il revient sans cesse sur la nécessité de ménager Bathory, ce grand et pieux souverain, qu'il craint de voir un jour devenir hostile à Rome, et sur la conduite de Possevino qu'il critique assez vivement. Il aurait dû se hâter d'arriver, au lieu de se prodiguer dans les cours étrangères et de donner prise aux soupçons; une intervention efficace entre les belligérants semble désormais impossible, l'envoyé pontifical n'aura tout au plus qu'un rôle secondaire à jouer. Possevino, en particulier, est devenu l'objet d'une extrême méfiance : pour le surveiller de plus près, le roi veut le flanquer d'un espion en guise d'interprète. De nouveaux griefs se produisirent à l'arrivée du jésuite : le nonce se croyait appelé à le diriger et se flattait de pouvoir l'appuyer de tout son crédit. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque,

1. Theiner, *Annales eccles.*, III, p. 704, n° XLVII.

loin de recourir à lui, Possevino se mit à faire ses affaires tout seul ! Les succès du nouveau négociateur accrurent le désappointement de Caligari ; il en écrivait à Rome non sans quelque dépit, se croyant tantôt en butte à la méfiance de Possevino, tantôt l'accusant de faiblesse. En réalité, comment les choses se sont-elles passées ?

Bathory était en ce moment en proie à une vive et profonde douleur : son frère Christophe, prince de Transylvanie, le confident de ses secrets et son plus fidèle allié, venait de mourir. Des obsèques solennelles, auxquelles le roi intervint assidûment, furent célébrées en l'honneur du défunt. Cette circonstance retarda jusqu'au 17 juin l'audience, où Possevino donna ses premières preuves d'habileté. Prévenu par le nonce des rumeurs défavorables qui avaient couru sur son compte, il s'en prévalut non-seulement pour se disculper, mais encore pour préparer les voies à la ligue anti-ottomane : un récit véridique suffisait pour atteindre ce double but. Après avoir expli-

qué la conduite du pape dans l'affaire moscovite et justifié l'itinéraire de Chévriguine par le retard des passeports, Possevino s'attache à établir qu'il n'y a ni à Rome, ni à Venise, ni à Vienne des intentions hostiles contre la Pologne; au contraire, si jamais Bathory tournait ses armes contre les Turcs, l'appui des princes chrétiens ne lui ferait pas défaut. Quant à la Moscovie, Possevino se place immédiatement au point de vue surnaturel : il s'agit surtout d'assurer le triomphe de la foi en Livonie et de préparer les voies pour un accord religieux avec Moscou; Bathory doit être un nouveau Charlemagne et consacrer à Dieu les provinces conquises sur l'ennemi; en cas de négociations, le pape sera toujours plus favorable au roi catholique de la Pologne qu'à un souverain hétérodoxe d'une bonne foi encore douteuse, d'une réputation fortement compromise dans toute l'Europe; à son tour, Bathory pourra augmenter le prestige du Saint-Siège, s'il défère à son autorité, s'il attribue à son intervention les concessions à faire. Enfin, pour dissiper

jusqu'à l'ombre d'un soupçon, Possevino accepte spontanément les compagnons et les interprètes que le roi voudra bien lui donner.

Ce discours fit bonne impression. Dans sa réponse, d'une franchise toute militaire, le roi déclare qu'il a pour le pape une confiance illimitée, mais qu'il se méfie de l'empereur, jaloux, lui semble-t-il, de ses succès. Ensuite, sans s'arrêter à la ligue anti-ottomane, il aborde la question moscovite pour expliquer le fond de ses querelles avec le tsar. En montant sur le trône, il avait juré de recouvrer la Livonie tout entière ; deux ambassades furent successivement envoyées auprès d'Ivan pour obtenir une trêve de deux ans, pendant laquelle on aurait essayé de se concerter. Des ambassadeurs russes vinrent alors à Cracovie ; ils exigèrent avant tout et d'un ton impérieux que Bathory, debout, tête découverte, s'informât de la santé de leur prince. Le maréchal du palais leur répondit fièrement qu'ils n'étaient pas des maîtres de cérémonies et qu'ils n'étaient pas

venus pour enseigner l'étiquette ; que les Polonais n'avaient jamais élevé de pareilles prétentions, et que tout devait rester sur l'ancien pied d'égalité. Ainsi l'on ne parvint à s'entendre ni sur la forme des négociations, ni encore moins sur le fond du traité à conclure. La guerre s'en suivit. Les Polonais marchèrent de victoire en victoire, et voici quel était actuellement l'état des affaires : une ambassade russe traitait avec Bathory de la paix ; un de ses membres, accompagné du Polonais Dzierzek, avait été envoyé à Moscou porter une espèce d'ultimatum. Ces circonstances étant données, le roi était d'avis qu'il ne fallait rien entreprendre avant d'avoir reçu les réponses d'Ivan. En attendant, comme il partait pour Disna, il invita Possevino à se rendre dans la même ville, d'où, le cas échéant, il pourrait se diriger sur Moscou par Vieliki-Louki au lieu de prendre la voie ordinaire de Smolensk. On se sépara avec une satisfaction mutuelle. Le roi laissa tomber encore quelques mots sur la dotation qu'il proje-

tait de faire au collège des jésuites de Polotsk, et l'envoyé pontifical accepta sans tergiverser toutes les dispositions au sujet de Moscou ¹.

Le voyage de Vilna à Disna se fit en compagnie de Zamoyski; des rapports intimes s'établirent entre lui et Possevino; les sujets les plus graves et les plus variés furent abordés tour à tour. L'état de l'église de Pologne préoccupait vivement le chancelier : il s'en explique avec une parfaite sincérité. Deux choses lui paraissent surtout désirables : la visite des diocèses par les nonces et l'érection de séminaires diocésains. Entrant ensuite dans les détails, il parle de l'église qu'il fait bâtir dans ses terres en l'honneur de saint Thomas et manifeste le désir d'avoir une relique de ce grand apôtre ². Ce détail est caractéristique : que nous sommes éloignés des temps où les hommes d'Etat s'intéressaient aux reliques des saints ! Cependant,

1. Appendice, n° VI.

2. Archives du Vatican, *Germ.*, 93. p. 170.

comme Zamoyski était l'ami et le conseil de Bathory, gagner la confiance du chancelier, c'était gagner celle du roi. Possevino ne tarda pas à s'en apercevoir : à partir de cette époque, Bathory devient envers lui de plus en plus communicatif et bienveillant. Leur entretien du 5 juillet en est une preuve frappante.

Ce jour-là, sur des instances réitérées, Bathory consentit à prendre connaissance du bref pontifical adressé à Ivan ; le pape n'avait pas de secrets pour le roi de Pologne, et tous les détails de l'affaire moscovite devaient lui être connus, d'autant plus que Possevino était autorisé à se régler sur ses conseils. C'était un excellent moyen de provoquer des confidences, qui, en effet, ne firent pas défaut. Bathory parla d'abord de Polotsk, où il voulait fonder un collège pour la Compagnie, puis de ses craintes au sujet de l'Allemagne, si un hérétique venait à monter sur le trône de Bohême, enfin et très longuement de Moscou et des affaires orientales au point de vue slave. Le tsar se posait en champion

selon Bathory

de la chrétienté contre les Turcs ; il importait de contrôler l'état de ses forces militaires. En pareille matière, nul n'était plus compétent que Bathory, et Possevino n'eut garde de se priver de ces renseignements. Or le roi de Pologne était d'avis que, dans les circonstances actuelles, Ivan ne pouvait rien entreprendre contre les Turcs : des steppes infranchissables le tenaient à distance ; il était en hostilité permanente avec les Tartares soumis à la Porte ; ses succès à Kazan et à Astrakhan étaient dus à des circonstances particulières. Cependant, si l'on veut en profiter, il y a, du côté de la Turquie, un point vulnérable : c'est la forteresse d'Azov, d'un abord plus facile que les autres et d'une importance stratégique supérieure. Il est curieux de constater ici que Bathory traçait par ces mots le plan de campagne que Galitsyne essaiera, mais en vain, de réaliser sous la régence de Sophie, que Pierre I^{er} reprendra en sous-œuvre avec sa rude énergie, pour devenir, en peu d'années, le fondateur de la puissance russe

dans la Mer Noire. La conversation finit par des détails sur la Perse, la Circassie et les Tartares d'Asie, auxiliaires présumés des chrétiens dans la guerre contre les Turcs¹.

Sur ces entrefaites et pendant qu'on attendait les réponses de Moscou, parut, dans le camp polonais, un marchand florentin, nommé Giovanni Tedaldi, âgé de soixante-dix-huit ans. Expatrié depuis longtemps, il avait passé trois ans à Moscou, visité la Perse et la Tauride et s'était enfin établi à Dantzig pour y continuer son commerce. Un homme de ce genre devait être riche d'expérience; c'est dire que Possevino sut en tirer parti et Tedaldi s'y prêta de bonne grâce, se complaisant peut-être lui-même dans ses anciens souvenirs. Un aphorisme du palatin de Smolensk avait dissipé la terreur soudaine dont il fut surpris au moment de partir pour Moscou, lorsqu'on lui parla de la cruauté d'Ivan : le diable, dit bonnement le pa-

1. Appendice, n^o VII.

latin, n'est jamais aussi terrible qu'on le dépeint. L'événement justifia le proverbe, l'accueil du tsar fut des plus gracieux, aussi Tedaldi est-il à peu près le seul contemporain qui fasse l'éloge d'Ivan. Il y avait cependant des ombres au tableau. Interrogé par le tsar sur l'opinion qu'on avait de lui, Tedaldi répondit qu'il passait pour un grand souverain ; pressé de plus près, il avoua qu'on lui reprochait la cruauté : « Je suis cruel, dit le tsar, envers les méchants, mais non pas envers les bons. » Telle était, en effet, sa réponse habituelle à cette accusation. Même subtilité au sujet des étrangers qu'il gardait à Moscou comme des prisonniers : « Si je les laisse sortir, dit le tsar, mon cher frère Sigismond ne les laissera plus rentrer. » Peu à peu, dans sa confiance envers Tedaldi, Ivan en arriva jusqu'à lui montrer les lettres de Clément VII au grand-duc Vāsili, en ajoutant qu'il eût mis plus d'empressement que son père à recevoir les envoyés pontificaux. Il y avait du vrai dans ces paroles : mieux que personne,

Ivan comprenait les avantages de rapports avec l'Occident ; il voulait en profiter, mais sans se laisser envahir.

La récente apparition, en 1581, du livre de Guagnini, Véronais, au service de Bathory et commandant de Vitebsk, porta naturellement la conversation sur ce sujet. Tedaldi le trouve inexact dans les faits, exagéré dans les appréciations. Ces deux défauts reparaissent constamment, selon lui, dans les récits sur Moscou ; ainsi tout le bruit qui se fait autour de la persécution des Juifs se réduit à une simple défense de faire du commerce, encore cette mesure a-t-elle été provoquée par le marchand polonais Adrien. Pour se débarrasser de la concurrence sémitique, Adrien avait imaginé d'introduire une momie dans les ballots de certains Juifs et de prévenir les autorités qu'on faisait de la contrebande. Grande fut la stupeur générale à la découverte de ce cadavre vivant ; le tsar lui-même se trouva embarrassé. A point nommé, Adrien vint révéler qu'avec ces monstres on ensorcèle le

monde; aussitôt fureur d'Ivan, qui veut faire pendre tous les Juifs. Adrien lui persuade qu'il suffit de confisquer leurs marchandises et de leur interdire le commerce, et il se félicite d'avoir, par cette ruse, compromis à jamais ses rivaux.

Quant à l'ambassade polonaise de 1570, qui avait rempli toute l'Europe de plaintes sur Ivan, Tedaldi la rendait en partie responsable de ses propres malheurs : les diplomates s'étaient montrés trop arrogants et Rokita, ministre d'une secte récente qui les accompagnait, avait indigné le tsar par la hardiesse de ses opinions. Un trait chevaleresque d'Ivan mérite d'être mentionné ici : un Polonais lui avait offert un cheval dans l'espoir d'être dédommagé par des présents plus précieux ; lorsqu'on lui envoya en retour de simples fourrures, il en fut si désappointé qu'il les foula aux pieds. L'ayant appris, le tsar fait amener le cheval, ordonne de le tuer sous ses yeux et de rembourser ensuite le Polonais.

En homme avisé, Possevino s'informa

de la couleur et de la coupe qu'il fallait adopter pour le costume à Moscou. Tedaldi le rassura au sujet de la couleur noire, personne ne s'en scandaliserait, mais il insista sur la robe longue à l'orientale : un habit court, comme le portent encore les monsignori italiens, avec de beaux mollets resserrés dans des bas de soie, eût été du plus mauvais effet à la cour du pudibond Ivan ^{1. *вasily шкoлк*}.

A la même époque que l'entretien avec Tedaldi se rapporte aussi le mémoire rédigé pour l'évêque de Vilna. A peine âgé de vingt-six ans, Georges Radziwill venait d'être nommé à ce poste important ; Possevino prêcha à la cour le jour où il prêta serment entre les mains du roi, et dès lors une étroite amitié s'établit entre le nouveau titulaire et le jésuite. Mis en demeure de se prononcer sur la manière de gouverner l'Eglise de Lithuanie, celui-ci conseilla immédiatement, avec une rare sûreté de coup-d'œil, d'a-

1. Appendice, n° VIII.

adopter la langue du pays pour l'enseignement religieux et la prédication : c'était faire une juste part au sentiment national.

Insistant sur cette idée, Possevino en vient à conclure que la conquête de la Lithuanie amènerait peu à peu celle de Moscou¹.

Mais revenons à la politique pour reprendre le fil de l'histoire. Un moment d'arrêt dans les affaires justifie cette digression.

1. Archives du Vatican, *Germ.*, 93, p. 373.





CHAPITRE IV

NÉGOCIATIONS AVEC LES MOSCOVITES

Les Moscovites renouvellent les hostilités. — Retour de Dzierzek. — Entretien avec le P. Campan. — Lettre d'Ivan à Bathory. — Le tsar ne consent à céder qu'une partie de la Livonie. — Il refuse la contribution de guerre et la destruction des forteresses. — La mission de Possevino en devient plus importante. — Première entrevue avec les Moscovites. — Deuxième entrevue avec les Moscovites. — L'une et l'autre sans succès. — Bathory réclame toute la Livonie. — Propositions de Possevino. — Réponses du roi. — Les Moscovites devant les sénateurs. — Les propositions du tsar sont repoussées. — Les instances de ses ambassadeurs également. — Troisième entrevue de Possevino avec les Moscovites. — Conversation intime avec Bathory. — Le voyage de Moscou est fixé. — Réponse de Bathory au message d'Ivan.



LA trêve d'un mois conclue entre les belligérants venait d'expirer dans les premiers jours de juillet. Ivan n'avait pas encore envoyé de réponse à l'ultimatum de Bathory; ni Dzierzek, ni le courrier moscovite n'étaient revenus; cependant les incursions hostiles des Russes recommencèrent : des villages furent incendiés dans les environs; on apprit que le fils aîné du tsar marchait lui-même sur Smolensk et qu'il envoyait des troupes à Orcha. Toutes ces mesures avaient l'apparence d'une poussée générale en avant, qui s'alliait mal avec les projets d'une paix prochaine.

Bientôt le retour de Dzierzek révéla le mot de l'énigme. Lorsqu'il apparut à Polotsk, le 15 juillet, Bathory était en conférence avec Possevino; un des compagnons de celui-ci, le P. Campan, se trouvait dans une tente voisine avec les gens de la suite du roi. Il crut devoir s'engager avec Dzierzek dans une longue conver-

sation pour ne pas interrompre l'audience de Possevino et pour avoir en même temps des nouvelles de Moscou. Dzierzek y avait passé douze jours, constamment entouré d'une garde de soixante hommes qui l'empêchaient de sortir, de voir du monde, de faire ses provisions à son gré ; douze jours de prison en Pologne, disait-il, lui auraient paru plus supportables que ces douze jours de liberté moscovite. Quelques rumeurs étaient cependant parvenues jusqu'à lui : ainsi il avait appris que le tsar allait à l'église trois fois par jour et qu'il se faisait appeler *lumière* de la Russie, sans renoncer pour cela à un dévergondage inouï. Dès que Dzierzek fut en sa présence, le tsar fit un grand signe de croix, puis un second pour renchérir sur son interlocuteur, qui en avait fait un aussi. Le dialogue ne fut guère aimable, le courrier polonais se vantait même d'avoir reproché à Ivan sa cruauté. Le P. Campan conclut ses notes par la remarque judicieuse que Moscovites et Polonais se rendent la pareille en fait de

méchancetés; à les entendre, il n'y aurait, de part et d'autre, que des monstres¹. Ce qui est hors de doute, c'est que Dzierzek avait à remettre à Bathory un message d'Ivan contenu en vingt-trois longues feuilles, dont le résumé fut communiqué à Possevino dès le lendemain.

Rien de plus piquant que ce produit littéraire daté du 29 juin 1581 : c'est un alliage bizarre de textes sacrés, de sophismes, d'outrages, encadrés dans un style tantôt biblique, tantôt burlesque. Ivan ne doute jamais de rien et répond à tout avec une assurance merveilleuse. L'ultimatum envoyé à Moscou se réduisait à trois points : cession complète de la Livonie, contribution de guerre, destruction de quelques forteresses limitrophes. Là-dessus Ivan fait observer que la Livonie n'a jamais été partie intégrante de la Lithuanie, que par conséquent la Pologne n'a aucun droit sur cette province, tandis que Moscou en a de très anciens; il ajoute

1. Archives du Vatican, *Germ.*, 93, p. 206.

que les archevêques de Riga sont nommés par le pape et non par le roi, comme pour répondre d'avance à l'objection qu'un tsar orthodoxe ne saurait être suzerain d'un vassal catholique. Une fois en si bon chemin, il ne s'arrête plus et il rappelle à Bathory que la foi romaine et la foi grecque ont été déclarées identiques au concile de Florence, où siégeaient le patriarche de Constantinople, Joseph, et Isidore, métropolitain de Kiev; que les catholiques jouissent de la plus complète liberté en Russie. Mais ce qui est tout à fait plaisant, ce sont les raisonnements à propos des frais de guerre : le tsar joue à l'étonnement avec un air de bonne foi à s'y méprendre : « Quant à l'argent, dit-il, que tu demandes pour les frais de guerre, c'est là un usage musulman; de telles prétentions ne sont élevées que par les Tartares; entre souverains chrétiens, il ne s'est jamais vu qu'on se paie tribut mutuellement; les musulmans eux-mêmes ne l'imposent pas à leurs coreligionnaires, mais seulement aux chrétiens; et toi, tu t'appel-

les roi chrétien, et tu exiges le tribut d'un chrétien, d'après l'usage musulman. Et pourquoi devrions-nous t'indemniser? Tu nous as fait la guerre, tu as dévasté nos provinces et ce serait à nous de subir les frais. Qui t'a forcé de nous faire la guerre? Nous ne t'avons pas prié de nous faire la grâce d'une invasion militaire. Adresse-toi à celui qui t'a lancé contre nous. Nous n'avons pas à te payer; si tu nous indemnises pour avoir inutilement dévasté nos provinces, si tu nous renvoyais tous nos prisonniers, ce serait bien plus convenable. » On avouera que ces arguments sont plus spécieux que solides. Il en faut dire autant des autres : ainsi le tsar se refuse absolument à comprendre dans quel but il se laisserait désarmer, et pourquoi son rival victorieux demande la destruction des forteresses élevées exprès pour la défense du pays. Enfin, après avoir paraphrasé à sa manière force textes de l'Écriture, traité Bathory d'Amalec, de Senachérib, avide de carnage et de sang, Ivan déclare qu'il donne de nouvelles in-

structions à ses ambassadeurs et que, si cette fois les affaires ne s'arrangent pas, il n'enverra plus personne pendant trente, quarante, voire cinquante ans et ne recevra plus d'ambassade polonaise¹.

S'il restait encore quelques illusions, elles se dissipèrent complètement lorsque les envoyés moscovites eurent communiqué, le 18 juillet, les dernières conditions de paix aux sénateurs et au roi. Loin de se montrer plus conciliant, le tsar réduisait de beaucoup les avantages offerts antérieurement. Il refusait, nous l'avons vu, la contribution de guerre et la destruction des forteresses limitrophes et abandonnait à Bathory les conquêtes de celui-ci en Livonie, ainsi que Vielikilouki avec vingt-quatre petites forteresses ; ce n'était donc pas la Livonie tout entière, mais une partie seulement, dont il consentait à se dessaisir ; autant valait déclarer de nouveau

1. Le texte russe de la lettre d'Ivan se trouve dans la *Kniga Posolskoï Metriki V. K. Litovskago*, II, n° 68.

la guerre. Désormais la politique d'Ivan apparaissait au grand jour : il n'avait cherché qu'à gagner du temps; maintenant qu'il savait Bathory aux prises avec de sérieuses difficultés, qu'il s'attendait peut-être à l'intervention pontificale, il reprenait les armes pour obtenir de meilleures conditions.

La tournure que prenait cette affaire ne laissait pas de désappointer Bathory et surtout une partie de son entourage. Encore un hiver en pays ennemi au milieu des glaces et des neiges, — c'était là un avenir affreux que Bathory se croyait obligé d'affronter, mais qui épouvantait par moment les plus courageux. La mission de Possevino devint tout à coup, par suite de ce revirement, d'une extrême importance. Trop fier pour insister lui-même sur la conclusion de la paix, Bathory ne demandait pas mieux que de laisser faire Possevino et désirait ardemment qu'il réussît; quant à Ivan qui avait provoqué l'intervention pontificale, on se flattait qu'il n'aurait pas le front de la refuser : à

lesir
Bathory
en
trouble

Possevino revenait ainsi le rôle d'intermédiaire, c'était à lui d'équilibrer les conditions de la paix que l'on désirait des deux côtés sans parvenir à s'entendre.

Aussi, dès le soir du même jour, 18 juillet, Zamoyski vint il engager Possevino à s'aboucher avec les Moscovites. Il les avait prévenus que l'envoyé pontifical, mandé par le tsar lui-même, se trouvait au camp polonais ; à quoi ils avaient placidement répondu : Dieu veuille que l'affaire soit menée à bonne fin ! Pour gagner leurs sympathies, Possevino était autorisé à leur annoncer que deux prisonniers russes de distinction seraient mis en liberté. L'entrevue eut lieu immédiatement ; les compliments d'usage et quelques équivoques au sujet des anciennes ambassades en firent tous les frais.

Après Zamoyski, le roi lui-même revint à la charge pour une nouvelle entrevue de Possevino avec les Moscovites. On lui — laissait le choix d'aller les trouver chez eux, ou de les recevoir sous une tente d'honneur qu'on dresserait exprès. Le

premier parti fut adopté; Possevino exigea seulement des instructions précises et un mandataire du roi comme témoin.

Le lendemain, 19 juillet, accompagné de Jasinski, secrétaire à la chancellerie de Lithuanie, et du P. Campan, il se rendit auprès des Moscovites et déploya toute son habileté pour obtenir ne fût-ce que de nouvelles explications; — peine perdue, les ambassadeurs répétèrent servilement ce qu'ils avaient dit la veille, en ajoutant qu'ils ne pouvaient donner autre chose que le contenu de leur sac. Sur la demande, pourquoi les conditions avaient été modifiées, ils répondirent que le nouveau testament abolit l'ancien. Bathory avait rejeté les premières conditions, le tsar en avait posé de nouvelles, maintenant il ne céderait plus, pas un brin, dit un des ambassadeurs, en serrant dans ses doigts un petit fêtu de paille. On parla encore de Chévriguine et de Popler et surtout de la guerre contre les Turcs; au dire des ambassadeurs, Ivan ne songeait qu'à cette croisade; ils s'étonnaient eux-mêmes

qu'elle n'eût point déjà été entreprise. Malgré les marques de bienveillance et les invitations pressantes de venir à Moscou, Possevino comprit que, dans les circonstances données, il n'y avait plus rien à faire avec les hommes et il conseilla à ses interlocuteurs de s'adresser à Dieu.

Lorsqu'il rendit compte de ses démarches à Bathory, le roi déclara, en plein sénat, qu'il renoncerait, s'il le fallait, à la démolition des forteresses, à la contribution de guerre; quant à la Livonie, il était inébranlable; il donnerait sa vie pour avoir cette province, il s'emparerait au plus tôt de Pskov ou de Novgorod pour en avoir la clef et jetterait ensuite ses filets au nom de Dieu, espérant de lui la victoire.

Ces paroles ouvraient la voie aux concessions, au moins sur les articles secondaires; elles permettaient d'entamer les négociations et c'était là l'objectif que poursuivait Possevino. Il demanda donc à Bathory l'autorisation de se rendre au plus tôt à Orcha, où il attendrait le sauf-

conduit déjà demandé à Ivan ; car, dès le début des hostilités, Bathory s'était complètement réconcilié avec l'idée d'un prompt voyage en Moscovie et avait même conseillé de prendre le chemin de Smolensk, qui de fait était le plus praticable. On décida qu'il fallait presser encore plus le départ.

Mais, auparavant, Possevino prit ses précautions pour sauvegarder d'avance les intérêts élevés qu'il avait à cœur plus que tout le reste. Il prévoyait que la Livonie passerait au roi de Pologne ; pourquoi ne serait-elle pas une nouvelle conquête pour l'Eglise ? Et comment s'y prendre pour contrebalancer l'influence des protestants de Lithuanie et réserver à Bathory une complète liberté d'action ? A ce sujet, une pensée assez singulière l'avait tourmenté pendant toute la nuit : en cédant la Livonie, le tsar, initié d'avance au complot, ne pourrait-il pas exiger l'interdiction des cultes hérétiques ? Bathory accepterait la condition de bonne grâce, et les Lithuaniens ne lui en voudraient pas de la rem-

plir scrupuleusement. Pour le coup, le projet n'était pas lumineux. Le roi avoua franchement qu'il fallait y renoncer et qu'il valait mieux prendre une voie indirecte : appelant Dieu à témoin de son amour pour la vraie foi, il déclara que la Livonie serait une *tabula rasa*, où l'on introduirait toute sorte de bien ; il rendrait lui-même les églises au culte catholique, fonderait quelques évêchés et trois collèges de la Compagnie de Jésus.

Restait encore une question délicate et purement personnelle, à laquelle Possevino se croyait en droit de toucher et qu'il traita si habilement que Bathory n'eut pas de peine à s'exécuter : le roi promit de s'approcher des sacrements avant d'entrer en campagne, bien que son confesseur ordinaire fût absent.

Lorsque Possevino eut terminé cet entretien, les ambassadeurs moscovites furent appelés devant les sénateurs. Le palatin de Vilna Eustache Wolowicz, chargé de leur répondre, était sous le coup d'une profonde émotion ; durant la nuit, on lui

avait volé le sceau du grand-duché de Lithuanie¹; le roi et Zamoyski durent, de temps en temps, lui souffler les paroles; il parvint toutefois à formuler nettement que les dernières propositions n'étaient pas acceptables: le tsar semblait vouloir plutôt gagner du temps que conclure la paix; les ambassadeurs auraient dû porter la peine de ces procédés perfides; mais, cette fois, la vengeance serait réservée tout entière pour leur maître: désormais, ce n'est plus seulement la Livonie qui est en question, c'est une lutte à outrance qui s'engage et une guerre sans quartier. Dans la bouche d'un ennemi victorieux, pareille menace devait paraître alarmante; mais les instructions du tsar étaient catégoriques; ses mandataires restèrent inflexibles et se retirèrent sans mot dire après avoir stoïquement baisé la main du roi. Lorsque, quelques heures plus tard, ils renouvelèrent leurs instances, on les laissa sans réponse.

1. *Dnevnik* de Bathory, p. 277, n° 53.

Cependant, malgré son fier et belliqueux langage, Bathory eût préféré une paix avantageuse aux chances d'une nouvelle guerre. Plusieurs sénateurs partageant le même avis, Possevino fut invité à se rendre, comme de son propre chef, auprès des Moscovites pour les sonder une dernière fois. Cette nouvelle entrevue du 20 juillet n'eut guère plus de succès que la précédente.

C'est ici que les intentions pacifiques de Bathory apparaissent dans tout leur jour. plus de réserves, plus de tergiversations, Possevino est le confident préféré, le roi lui-même le presse de partir, le fait escorter et prend toutes les autres mesures nécessaires pour le voyage; en même temps, fidèle à ses principes de prudence, il pousse vigoureusement les préparatifs de guerre. Il n'en fait pas mystère au jésuite, avec lequel il passe toute la soirée du 20 juillet en conversation amicale : on touche aux grandes questions du moment, on parle de la ligue contre les Turcs, du nouveau nonce Bolognetti qui succède à Caligari,

de l'ambassade polonaise à Rome; on s'entend sur une correspondance chiffrée, sur les aumôniers hongrois pour les calvinistes et les luthériens; enfin Bathory découvre à Possevino ses projets ultérieurs sur Moscou : il veut marcher droit sur Pskov ou sur Novgorod et passer, s'il le faut, tout l'hiver dans le pays, à moins que le tsar ne consente à vider la querelle dans un combat singulier; un duel en champ clos remplacerait les sanglantes batailles, et la victoire du souverain serait le triomphe de son peuple ¹.

Cette proposition fut faite en effet. Bathory devait répondre au fameux message du 29 juin dont il a été question plus haut. Zamoyski qui se piquait d'éloquence en fut chargé, et il trempa sa plume dans de bonne encre. Dès le début, on constate une étrange perturbation dans les facultés mentales du tsar; mais, comme c'était un fou intelligent, on s'empresse de faire l'historique des relations entre la Po-

1. Appendice, n° IX.

logne et Moscou, de réfuter les accusations lancées contre Bathory, de justifier les conditions de paix proposées en dernier lieu. Inutile d'ajouter que la vigueur du style ne se dément jamais : Ivan est traité de Caïn et de Néron, ses origines romaines sont tournées en ridicule, on lui rappelle que sa mère est une simple princesse Glinski, fille d'un traître ; sa vie privée fournit matière à un vrai réquisitoire ; en fin, pour que rien ne manque au tableau, il est assimilé à Satan : le prince des ténèbres s'est élevé contre Dieu pour régner sur l'univers, Ivan veut aussi s'emparer du monde entier et, au lieu de porter lui-même la sainte croix, comme il le dit dans sa lettre, il en charge ses misérables sujets. Vient ensuite la provocation en combat singulier, qui fut, comme il fallait s'y attendre, considérée à Moscou comme nulle et non avenue ¹.

Mais, avant que le tsar reçût cette lettre, d'autres événements s'étaient passés.

1. La lettre de Bathory à Ivan est datée du 2 août 1581. *Dnevnik*, p. 287, n° 58.





CHAPITRE V

POSSEVINO A STARITSA ET A PSKOV

Bathory se dirige sur Pskov. — Départ de Possevino pour la Moscovie. — Un monde nouveau. — Précautions du tsar pour le voyage. — Malentendu à Smolensk. — Entrée solennelle à Staritsa. — Festin. — Audience du tsar. — Physiologie d'Ivan IV. — Possevino présente les dons du pape. — Conférence avec les boïars. — Discours d'Ivan au festin. — Les affaires à traiter se réduisent à trois chefs : affaires polonaises, suédoises, romaines. — Mode adopté dans les négociations. — Idée dominante de Possevino. — Ses propositions. — Réponses d'Ivan. — Les affaires suédoises sont écartées. — Quelques concessions. — Possevino s'offre pour parlementer avec Bathory. — Sa proposition est acceptée. — Ivan reçoit un message de Bathory. — Départ de Possevino. — Commentaire sur la Moscovie. — Défense héroïque de Pskov. — Message de Possevino à Ivan. — Entretien du 21 octobre avec Bathory. — Deuxième message au tsar. — Bathory inter-

pellé sur les conditions de la paix. — Ouverture des négociations.



LE 21 juillet 1581, une grande agitation régnait dans le camp polonais de Polotsk : Bathory quittait la forteresse récemment conquise sur les Russes et se dirigeait sur Pskov à la tête de sa brillante cavalerie, de ses braves fantassins hongrois, de ses bandes quelque peu cosmopolites. De son côté, Possevino, accompagné de deux pères et de deux frères de son Ordre, escorté par des cosaques polonais, partait pour la Moscovie. Dans la nuit du 2 au 3 août, nos voyageurs, après avoir traversé Orcha et Debrovna, se trouvèrent sur les confins des provinces lithuanienues et moscovites. Là se produisit un fâcheux contre-temps : l'escorte polonaise s'était hâtée de partir sans laisser à l'escorte russe le loisir d'arriver. Les cinq jésuites restèrent tout seuls au milieu des ténèbres, sous la pluie battante, dans une forêt épaisse, où l'on

n'avançait parfois que la hache à la main, où le silence n'était interrompu que par des cris sinistres, pareils à ceux des bêtes fauves. Heureusement l'épreuve ne fut pas de longue durée : à la pointe du jour, Théodore Potemkine, suivi de soixante cavaliers, vint souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants. Désormais Possevino était sur le sol de la sainte Russie ¹.

Nous entrons avec lui dans un monde nouveau : les dernières traces latines et occidentales disparaissent brusquement, il n'y a plus que du slave, doublé de mongol et surtout de byzantin. Dans les rapports internationaux, c'est l'élément grec qui domine. Depuis le mariage d'Ivan III avec l'héritière des Paléologue, l'étiquette fastueuse de Byzance a fait son entrée au Kremlin; le luxe de méfiantes précautions, dont les étrangers étaient naguère entourés sur les rives du Bosphore, se reproduit maintenant à

1. Pour les détails du voyage, voir *Possevini Missio Moscovitica*, Parisiis, Leroux, 1882.

Moscou; les ambassadeurs ne sont plus que d'illustres prisonniers, mieux gardés et mieux observés que les autres. A peine arrivés, ils sont entourés de *pristavs* (adjoints) chargés de les surveiller tout en leur faisant les honneurs de la capitale; les nombreuses sentinelles postées jour et nuit autour de leur demeure ne sont là que pour les tenir dans un complet isolement : le monde officiel doit leur suffire.

En fait d'étiquette, Ivan le Terrible était passé maître et, à l'égard d'une sceptique méfiance envers les étrangers, il ne laissait rien à désirer. Possevino, arrivant dans des circonstances extraordinaires, devait s'en ressentir plus que les autres. Des ordres précis et détaillés furent donnés à tous ceux qui devaient l'approcher de près ou de loin. D'une part, on réglait le chemin à suivre, les honneurs à rendre, les vivres à fournir; d'autre part la plus minutieuse prudence était rigoureusement prescrite ¹. Le *pristav* Zalé-

1. *Mon. des rel. dipl.*, X, col. 39 et suiv.

chénine Volokhov, envoyé exprès de Moscou à la rencontre de Possevino et chargé de l'examiner à fond, avait en portefeuille toute une série de réponses officielles aux questions qui pourraient lui être faites sur la paix et sur la guerre, sur le tsar et sur Bathory, sur la Lithuanie et la Livonie, sur Kazan et Astrakhan. Des formules anodines étaient suggérées pour les cas imprévus ou difficiles; dans l'hypothèse d'une controverse religieuse, Zaléchénine devait répondre tout court qu'il n'avait jamais appris à lire et puis se renfermer dans un silence absolu. L'évêque de Smolensk Sylvestre, premier prélat orthodoxe que Possevino rencontrait sur son passage, reçut aussi des instructions spéciales qui donnèrent lieu à un plaisant malentendu. Trompé par l'analogie phonétique de deux expressions russes, le jésuite se crut convié par l'évêque à *l'obéd* (dîner), tandis qu'il était invité à *l'obédnia* (messe). Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il se vit à l'improviste entouré d'une foule compacte et

conduit aux portes de l'église, où l'évêque, sans lui donner la bénédiction, le presse de lui baiser la main, car tels étaient les ordres du tsar. Possevino comprit qu'on cherchait à extorquer des signes d'approbation et de respect pour la foi orthodoxe, il ne voulut ni baiser la main, ni entrer à l'église; rien ne put vaincre sa résistance, force fut à l'évêque de céder.

De Smolensk, en passant par Viasma, on arriva le 18 août à Staritsa, où le tsar se trouvait en résidence temporaire. L'entrée fut des plus solennelles, une nombreuse escorte attendait Possevino hors de la ville, un superbe cheval noir, richement caparaçonné et trottant à l'amble, lui fut présenté au nom du tsar. Le questionnaire de rigueur fut répété plusieurs fois, il se réduisait toujours aux mêmes informations sur la santé du pape et sur les circonstances du voyage, avec cet inconvénient de plus qu'on y entremêlait souvent le titre démesurément long du souverain. Le jour de l'arrivée il y eut

un grand festin présidé par le stolnik Ivan Belski. Lorsqu'il fut terminé, les pristavs voulurent, selon l'usage, recommencer à boire et à manger en petit comité, mais Possevino leur fit comprendre que des excès de ce genre s'alliaient mal avec son caractère sacerdotal. Cette déclaration les frappa de stupeur tout en méritant leurs suffrages. Le lendemain on procéda à l'examen des présents envoyés par le pape et de ceux offerts par son ambassadeur. Ils furent tous soigneusement catalogués et l'on promit à Possevino que bientôt il verrait les *jeux sereins* du tsar.

En effet, l'audience fut fixée au 20 août. En sa qualité de jésuite, l'envoyé pontifical ne désirait rien tant que de paraître à la cour sans aucune espèce d'apparat, mais sur les instances des Moscovites il fallut, bon gré, mal gré, étaler une certaine pompe. Le jour convenu, de hauts personnages viennent annoncer que le moment solennel approche, les présents sont enfermés dans des sacs de drap d'or et d'argent. Précédé et suivi de brillants

cavaliers, Possevino se met en marche, ayant à ses côtés ses deux compagnons et deux interprètes, derrière lui cheminent les trois porteurs des présents. Le cortège avance lentement entre deux haies de soldats aux uniformes bigarrés, rangés sur son passage jusqu'aux abords du palais. Là, on met pied à terre. Après avoir traversé quelques salles remplies de boïars richement costumés, Possevino se trouve en présence d'Ivan le Terrible. Le contraste est frappant : vêtu simplement de noir, avec le manteau espagnol sur les épaules, le jésuite paraît devant le tsar assis sur un trône étincelant, drapé dans une robe de brocart couverte de pierres précieuses, la couronne sur la tête et le sceptre à la main. Cependant cette profusion de luxe ne voile qu'à grand'peine les mystères ténébreux de l'âme d'Ivan. Encore dans la vigueur de l'âge, il semble déjà fatigué de la vie; son regard est éteint, ses traits portent les traces indélébiles de violentes émotions et toute sa physionomie respire quelque

chose de sinistre : c'est qu'il succombe sous le poids de crimes sauvages et de formidables excès. Poursuivi par le remords, on le voit souvent quitter les orgies pour l'église, endosser le froc, chanter les offices et sonner lui-même les cloches ; toute sa vie n'est plus qu'un bizarre amalgame de pratiques dévotes et de dévergondage. Tel était l'homme qu'il s'agissait de réconcilier avec Bathory, voire de gagner à des idées élevées, à des projets chevaleresques.

Lorsque les boïars eurent annoncé tout haut que Possevino battait la terre du front, — c'était la formule consacrée — Ivan demanda des nouvelles de la santé « du pape Grégoire XIII. » Une revanche parut alors opportune à Possevino : on lui avait fatigué les oreilles avec les titres prétentieux du tsar ; maintenant qu'à l'endroit de son maître on recourait au laconisme, il répondit d'un ton solennel : « Notre très saint père le pape Grégoire XIII, pasteur de l'Eglise universelle, vicaire de Jésus-Christ sur la terre,

successeur de saint Pierre, souverain de nombreuses provinces et régions, serviteur des serviteurs de Dieu, salue Votre Sérénité et lui souhaite toute sorte de bénédictions. » Le tsar, en signe de respect, avait écouté debout ces paroles; s'étant assis, il débita les inévitables questions sur le voyage, donna à baiser sa main encore teinte de sang innocent, fit passer à un secrétaire les lettres apportées par Possevino et se mit ensuite à examiner les dons pontificaux. Le Pape lui envoyait un crucifix en cristal de roche, ciselé d'or et renfermant une parcelle de la vraie croix, un exemplaire grec relié avec luxe du concile de Florence, un rosaire monté en or avec des pierres précieuses, une dizaine de rosaire du même genre, une coupe en cristal avec des bordures en or; d'autres présents étaient destinés au fils aîné du tsar, ainsi qu'à la tsarine Anastasie, morte depuis plusieurs années, car Ivan en était déjà à sa septième femme, si l'on peut encore se servir ici de ce terme. Possevino offrait en son propre nom un

Agnus Dei incrusté en or et orné d'une légende en lettres russes. Tous ces dons, quelque précieux qu'ils fussent, parurent sans doute bien modestes à l'opulent souverain dont le trésor regorgeait de vases d'or et d'argent, qui possédait toute une collection des plus rares bijoux de l'Orient; la haute position du donateur en faisait tout le prix, aussi furent-ils promenés comme en triomphe dans les salles du palais et exposés à tous les regards; la relique de la sainte croix attira surtout l'attention d'Ivan : c'est un présent, dit-il, vraiment digne d'un pontife. Mais on avait hâte d'aborder les affaires. Une conférence préliminaire avec les boïars succéda à l'audience : les murs du Kremlin durent s'étonner de voir un jésuite italien traiter de paix et de guerre au nom du pape avec les mandataires d'un fils de Monomaque. Le jour même il y eut au palais un grand festin d'apparat, la profusion de vaisselle d'or étalée dans le vestibule et dans la salle à manger frappait les regards, une table d'hon-

neur était réservée à Ivan et à son fils, au-dessus pendait une magnifique image de la sainte Vierge. A peine les jésuites furent-ils entrés que le tsar, appelant chacun par son nom, leur indiqua les places à occuper. Leur table était tout près de celle du tsar, mais moins élevée que la sienne. Le repas dura deux heures : Ivan, devenu tout à coup un aimable amphitryon, envoyait à ses hôtes les mets de sa table ; chaque fois qu'il invitait quelqu'un à boire, celui-ci venait se placer au milieu de la salle, s'inclinait profondément, vidait la coupe et la passait à un autre. Possevino remarqua que ces libations se répétèrent jusqu'à soixante fois, les jésuites en furent dispensés. Vers la fin du dîner, Ivan fit un discours approprié aux circonstances et très flatteur pour le pape.

Laissons les boïars cuver leur hydro-mel, boisson préférée de l'époque, et revenons aux affaires qui devaient se traiter à Moscou. Pour plus de clarté, rappelons qu'elles se réduisaient à ces trois chefs :

affaires polonaises, affaires suédoises, affaires romaines. L'objectif de la guerre qui menaçait d'envahir tout le Nord de l'Europe n'était au fond que la Livonie. Cette petite province avec son littoral étendu et sinueux, ses vastes ports, ses issues sur la mer, était de la dernière importance pour des Etats continentaux, tels que la Pologne et Moscou. Aussi Bathory voulait-il la réunir pour toujours et la souder fortement à la République; Ivan l'avait prévenu, s'était annexé une partie de la Livonie et comptait en garder au moins un lambeau. Au plus fort de la lutte entre les deux rivaux, le roi de Suède crut qu'il aurait facilement raison de l'un et de l'autre; il lança ses armées sur les côtes de la Baltique, où elles préludèrent aux victoires que, guidées par un fameux capitaine, elles devaient plus tard remporter sur les Russes, vainqueurs à leur tour et vainqueurs à jamais dans les champs de Poltava. Or il s'agissait en ce moment de pacifier ces trois adversaires, problème difficile qui s'im-

posait sans retard. Mais, aux yeux de Possevino, la paix à rétablir dans le Nord n'était encore qu'un moyen ; le grand but auquel visait le Saint-Siège était l'alliance de tous les princes chrétiens contre les Turcs, une alliance solide, fondée sur l'unité dans la foi, par conséquent sur la réunion des églises russe et romaine. Tous les efforts de Possevino, du cardinal de Côme et du pape lui-même convergaient vers cette fin.

Quant au mode adopté dans les négociations, il se réduisait aux audiences du tsar et aux conférences avec les boïars. Les audiences d'ordinaire étaient courtes. Jaloux à l'excès de sa dignité, Ivan se contentait de tirer les grandes lignes et s'en remettait, pour les détails, aux boïars. A l'issue de l'audience et d'une manière plus ou moins ostensible, il ne manquait jamais de se laver les mains dans un bassin d'or, comme pour se purifier des taches contractées par l'admission d'un étranger. Ce procédé de désinfection parut à Possevino si outrageant et si bar-

bare, qu'il s'en plaignit amèrement à la première occasion. Ce n'était guère que dans les conférences que les affaires étaient traitées à fond avec un luxe de formalités qui trahissait, dès le xvi^e siècle, d'heureuses dispositions pour le système bureaucratique, dont Pierre I^{er} devait un jour doter la Russie. Il y avait d'abord des interprètes des deux côtés, Possevino ne parlant pas le russe et les boïars ne sachant aucune langue étrangère; avant de répondre à l'envoyé pontifical, on répétait tous ses discours avec une exactitude qui le remplissait d'étonnement; mais ce qui retardait surtout la marche des négociations, c'était le recours perpétuel au tsar qui s'était réservé tous les pouvoirs. Qu'une phase nouvelle s'annonce dans la discussion, qu'un nouvel incident se produise, aussitôt les boïars s'en vont trouver leur maître; après une longue absence, ils reviennent avec de longues bandes de papier, dont, séance tenante, lecture est faite à tour de rôle. Chaque lecteur débute par l'invocation

de la très sainte Trinité, décline imperturbablement les titres du tsar, et à travers les redites, les questions, les répliques et les contre-répliques, arrive à formuler une conclusion d'ordinaire évasive ou dilatoire. Pour un Occidental, et surtout pour un homme de la trempe de Possevino, dévoré d'activité, avec du sang méridional dans les veines, c'était plus qu'une épreuve, c'était un supplice. Les secrets desseins du tsar ne hâtaient pas non plus le dénouement : il voulait obtenir beaucoup, céder le moins possible et même garder sa liberté d'action dans le cas d'un échec de Bathory devant Pskov.

✓ — Voilà donc sous quels auspices et dans quelles circonstances Possevino eut à comparaître jusqu'à six fois devant le tsar et à traiter longuement et fastidieusement avec les boïars pendant les vingt-huit jours passés à Staritsa. Les sources russes nous ont conservé la série des pièces échangées entre les deux parties¹ ; la

1. *Mon. des rel. dipl.*, X, col. 90 et suiv.

Moscovia de Possevino y ajoute quelques détails importants, de sorte que l'on peut se rendre compte des négociations.

L'idée dominante du négociateur est la paix à conclure dans des conditions acceptables pour les belligérants, voire une paix qui serait le principe d'une alliance. Pour avoir la vérité de son côté, il expose fidèlement ce qui s'est passé entre lui et Bathory et d'un mot incisif dépeint l'état actuel des choses : d'une part, il y a le roi de Pologne qui prétend ne plus vouloir se contenter de la Livonie, d'autre part il y a le tsar de Moscou qui menace de ne plus traiter de paix pendant cinquante ans; d'après Possevino, l'un et l'autre devaient faire des concessions. Bathory a laissé entrevoir qu'il se désisterait de l'indemnité et de la destruction des forteresses; à son tour, Ivan devrait céder quelque chose. La paix se ferait aussitôt, l'horizon s'élargirait et la Russie n'aurait qu'à profiter des heureux résultats de cet événement : ainsi le commerce avec Venise s'établirait sans obstacle, car les Vé-

nitiens ne peuvent pénétrer à Moscou ni par la mer Noire, ni par la Baltique; la Lithuanie est la seule voie accessible, elle sera fermée tant qu'il y aura la guerre avec la Pologne; les affaires suédoises s'arrangeraient à la même occasion, car Bathory désire que la Suède soit comprise dans le nouveau traité; enfin, on profiterait des circonstances favorables en Orient, ou les Perses font aux Turcs une guerre acharnée, une ligue anti-ottomane se formerait en Europe, Ivan aurait une entrevue personnelle avec Bathory, sur les ruines du Califat s'élèverait un nouvel empire chrétien, à sa tête on placerait un prince couronné par le pape. L'alliance contre les Turcs attirait naturellement l'attention sur les conditions dans lesquelles elle pourrait se faire; or, dans les idées de l'époque et surtout dans l'opinion de Possevino, pour être solide l'alliance devait être basée sur l'unité de la foi et l'union de l'église russe avec l'église romaine. Le jésuite ne cache pas sa pensée au tsar, il la développe longue-

ment et s'arrête surtout au concile de Florence et à l'autorité du pape. Ce dernier point est exploité habilement : Ivan IV avait provoqué l'intervention de Grégoire XIII, Bathory l'avait acceptée et se montrait conciliant ; Possevino ne manque pas de relever cette circonstance pour insinuer la conduite à tenir ; en général, il s'efforce de tout ramener à l'intervention pontificale ; c'est de là qu'avec l'espoir d'un arrangement, jaillissent les nouvelles combinaisons.

Les réponses d'Ivan sont marquées au coin de ce genre spécial de finesse, qui distingue le barbare. Il comprend mieux que personne quels sont ses intérêts et croit pertinemment que son jeu, quoique mis en évidence, est caché à l'adversaire ; il veut bien faire quelques avances qu'il reniera un jour sans scrupule, mais il ne tient pas à se lier les mains inutilement. D'abord les affaires suédoises sont complètement écartées : impossible de les traiter sans avoir des propositions précises et officielles ; or Possevino ne pouvait

pas les produire. A l'endroit des affaires romaines, les précautions oratoires se multiplient visiblement : Ivan fait parade de ses ardeurs belliqueuses contre les Turcs ; mais, trop persuadé qu'elles resteront stériles, il ne prend pas d'engagement formel et déterminé. Quant aux questions purement religieuses, elles sont d'ordinaire passées sous silence ; à peine le tsar consent-il à entrer en lice à ce sujet lorsque la paix sera bien et dûment conclue. Cependant on ne pouvait tout refuser, quelques concessions étaient nécessaires : sur les instances de Possevino, il accorde aux envoyés du pape l'entrée en Russie et le passage en Perse, les marchands vénitiens sont autorisés à amener des prêtres catholiques, à condition toutefois que les Moscovites jouiraient de privilèges analogues à Rome et à Venise. En général, il faut le constater, le tsar ne dissimula pas son attachement à la foi de ses pères et se montra inébranlable en matière ecclésiastique ; il ne se souciait plus de ce qu'il avait écrit la veille encore sur le

concile de Florence, ou peut-être se flattait-il que des concessions d'une autre nature seraient suffisantes pour donner aux affaires polonaises une nouvelle tournure.

C'était là sa grande, son unique préoccupation. Pour obtenir soit la paix, soit une trêve de sept à douze ans, il consentait à modifier le fameux ultimatum, auquel ses ambassadeurs avaient dit à Polotsk qu'il ne serait jamais rien changé. Ivan céda encore quelques forteresses livoniennes, tout en gardant pour lui les principales et surtout Dorpat et Narva.

Après l'échange mutuel des idées, il s'agissait de trouver un procédé quelconque pour arriver à un résultat pratique. Possevino s'offrit d'aller trouver Bathory et de parlementer avec lui. La proposition fut acceptée avec joie, d'autant plus que la lettre de Bathory du 29 juin arriva sur ces entrefaites. Ivan s'émut, il ne se souciait pas de se battre en duel avec Bathory ; le style acéré du message révélait un adversaire indomptable, une nou-

velle victoire pouvait tout compromettre. Il n'y avait donc plus à tergiverser.

Le 12 septembre eut lieu l'audience de congé, où le tsar se montra plus bienveillant que jamais. Deux jours après, Possevino partait pour Pskov, emportant dans son portefeuille une copie de la lettre d'Ivan à Bathory, dont celui-ci ne lui avait communiqué qu'un résumé. Sur le désir du tsar lui-même, le P. Campan, chargé de missives et de présents pour le pape, était expédié à Rome, où cependant des obstacles survenus plus tard l'empêchèrent de se rendre, tandis que le P. Drenocki restait avec un frère en Moscovie et recevait des instructions détaillées sur la manière dont il devait s'y conduire¹.

Dans son voyage de Staritsa à Pskov, où se trouvait Bathory, Possevino dut s'arrêter deux jours à Bor, petit village voisin de Novgorod, pour y attendre l'escorte polonaise. Ces loisirs nous ont valu

1. *Hist. Russ. mon., Suppl.*, p. 9, n° IX.

le premier commentaire sur la Moscovie¹. Le jésuite se conformait, en l'écrivant, aux ordres de Grégoire XIII et justifiait avec éclat son renom d'esprit observateur et d'habile diplomate. Il est vrai que personne avant lui n'avait été plus favorisé par les circonstances : les documents qu'on avait mis sous ses yeux, les longs et intimes entretiens avec les boïars, voire quelques confidences d'Ivan, étaient des sources de première main, où la pensée dominante du tsarisme se laissait surprendre aisément ; aussi ne fut-elle jamais mieux comprise et appréciée. Bien que l'autocratie n'en fût qu'à ses premiers essais, déjà le gouvernement du tsar est signalé comme personnel à l'excès, despotique, confisquant non-seulement les biens matériels, mais encore les intelligences, au point que personne ne peut et

1. Ce commentaire est connu sous le nom d'*Alter Commentarius*, bien qu'il soit antérieur au *Commentarius* publié d'ordinaire en premier lieu.

ne doit être plus savant que le souverain. Le patriarche, dans tout son prestige, siégeait encore à Moscou et gouvernait un nombreux clergé, d'opulents monastères; ces apparences n'en imposent pas à Possevino, il voit l'Eglise complètement absorbée par l'Etat. Mais rien n'est plus frappant que sa remarque sur la religion du peuple et des grands, qui, d'après lui, consiste surtout dans des pratiques extérieures; le facile triomphe des idées philosophiques, radicales et nihilistes donnera tour à tour à ces paroles une lugubre mais irrécusable confirmation. Aucune illusion sur la nature des rapports avec les papes: les tsars n'y cherchent que leurs propres avantages; cependant rien n'empêche de s'engager dans cette voie pour atteindre un but plus élevé. Possevino concevait cette mission avec une grande largeur de vue. Laissons-lui un moment la parole. Après quelques allusions au Concile de Florence et aux procédés qu'il aurait fallu adopter vis-à-vis des Grecs, il s'exprime ainsi :

soluce, Cuest
et les autres

« En vérité, si l'on eût suivi la même méthode pour convertir les Ruthènes, une moisson féconde aurait été récoltée par l'Eglise, qui, pour ainsi dire, ne peut se consoler de cette perte. Et même en dehors d'Eugène IV, si Innocent III, Grégoire X, Alexandre VI, Léon X et Clément VII eussent pris cette affaire à cœur; si, non contents de convoquer des synodes, d'envoyer un homme ou un message, ils eussent vivement et souvent pressé la cause et mis en œuvre les procédés employés de tout temps par les délégués et les apôtres du Christ; s'ils eussent, d'autre part, songé à répandre la religion catholique dans la Russie, soumise au royaume de Pologne (ce qui aurait pu se faire facilement, si les rois de Pologne avaient accordé des privilèges aux évêques grecs à condition qu'ils acceptassent le concile de Florence), cette province nous aurait déjà servi de puissant levier pour abattre le schisme moscovite. Mais on a négligé cette partie de la Russie, bien qu'elle fût plus voisine: on s'est engagé inconsidérément

dans l'affaire beaucoup plus incertaine de Moscou, et Dieu, qui dispose tout avec ordre, qui a catéchisé ses apôtres et ses disciples pendant trois ans avant d'aborder la conversion du monde, n'a accordé jusqu'à présent, et c'est toute justice, ni la réussite finale, ni même le développement de ces deux entreprises; et cela, parce qu'on n'a pas tout exécuté selon le modèle qui nous a été montré dans le Christ ¹. »

Telles étaient les impressions et les idées de Possevino après son premier voyage en Moscovie. A son arrivée au camp de Pskov, le 5 octobre, il y fut reçu avec enthousiasme. La position des assiégeants devenait, en effet, des plus critiques. Pskov était si bien fortifié que les plus gros canons ne parvenaient pas à abattre ses murs, ni à entamer sa triple enceinte et ses formidables terrassements. La garnison d'environ 30.000 hommes était

1. *Moscovia Antonii Possevini*, Antverpiae, 1587, p. 120.

commandée par une pléiade de héros avec le boïar prince Choujski à leur tête, ils avaient tous juré de mourir plutôt que de se rendre. A la première nouvelle de l'approche des Polonais, on porta en procession autour de la ville les images miraculeuses et les reliques des saints. Le 18 août, à la sinistre lueur des faubourgs incendiés, le tocsin sonna à toutes volées et, sur tous les points de l'horizon, parurent les masses compactes de l'ennemi. Le premier engagement fut très chaud, mais le succès resta incertain. Les Polonais ne tardèrent pas à se convaincre que des travaux préliminaires étaient indispensables pour s'emparer d'une ville défendue par de gros murs en pierre, par une position avantageuse au milieu des marais et surtout par une garnison héroïque. On fit cependant des tranchées, on creusa des fossés, on éleva des tours et, le 8 septembre, un assaut général fut livré à la ville. Ce jour restera à jamais glorieux dans les annales russes : sous une grêle de balles et de bombes, les Po-

lonais parviennent jusqu'aux murs, ils y font une large brèche, s'emparent d'une tour et déjà la bannière royale flotte sur les remparts de Pskov; les Russes faiblissent et commencent à céder; dans ce moment décisif, le prince Choujski, couvert de poussière et de sang, descend de cheval, arrête les fuyards, ranime le courage des combattants, montre de loin le clergé qui s'avance en procession;.... tout à coup un bruit épouvantable se fait entendre, une épaisse fumée monte vers le ciel, les fossés se remplissent de décombres et de cadavres : c'est la tour minée à temps par les Russes, dont les Polonais se sont emparés, qui vient de sauter; alors un suprême effort est tenté, la mêlée dure jusqu'à la nuit, Pskov reste au pouvoir des Russes. Mais Bathory était trop habitué à vaincre pour reculer après un premier échec, il fait reprendre les travaux, organise un bombardement en règle et déclare vouloir, à tout prix, s'emparer de la forteresse. Cependant on avait à lutter avec de graves difficultés, le manque de muni-

tions se faisait sentir, l'hiver approchait avec ses rigueurs : mal vêtus, mal nourris et mal payés, contraints de se creuser des abris dans le sol, les nombreux volontaires de l'armée polonaise menaçaient de désertier s'ils n'obtenaient pas leur solde. Bathory en était déjà réduit aux expédients ; il espérait toutefois que la diète, trop souvent récalcitrante, lui voterait de nouveaux subsides, à défaut desquels il promettait en attendant de livrer ses biens personnels à la soldatesque.

Dans ces circonstances, on eût pu supposer que la mission de Possevino serait, jusqu'à un certain point, assez facile, puisque, des deux côtés, la paix était non-seulement désirable, mais encore désirée, malgré l'acharnement qu'on mettait à se battre. Il n'en fut rien, grâce aux prétentions exagérées des deux parties et à l'ardeur qu'elles mirent à les soutenir.

Possevino eut à Pskov de longues conférences avec le roi et Zamoyski. Les propositions d'Ivan furent examinées en plein sénat et rejetées. Bathory insistait sur la

cession de la Livonie tout entière ; il consentait cependant à envoyer de nouveaux négociateurs, non pas à Moscou, comme le désirait Ivan, mais dans une ville frontière. C'était déjà un succès. Possevino en augure bien pour l'avenir ; il écrit au cardinal de Côme que le roi désire la paix, que l'armée partage ce désir, et, en même temps, il essaie d'engager le roi à reconnaître une espèce de suzeraineté pontificale en Livonie ¹. Ce qu'il y avait de plus pressé à faire, c'était de renseigner Ivan : un courrier est dépêché en toute hâte, porteur d'une lettre très habilement rédigée, où Possevino expose l'issue de ses pourparlers avec Bathory ².

Un mois s'écoula avant qu'on reçût les réponses moscovites. Pour Possevino, le temps ne fut pas perdu. Ni son apostolat auprès des soldats, dont une bonne partie était hétérodoxe, ni sa correspondance avec le nonce de Varsovie à propos d'une

1. Archives du Vatican, *Germ.*, 93, p. 252.

2. *Relacye nunc.*, I, p. 349.

nouvelle promotion d'évêques, ni les soins prodigués aux séminaires nationaux que Grégoire XIII érigeait de tous côtés, ne l'empêchaient de poursuivre avec sa vigueur accoutumée la grande affaire de la réconciliation. Du consentement de Bathory, il informe le roi de Suède que les négociations vont probablement s'ouvrir et que c'est une bonne occasion de faire valoir ses droits, au lieu de s'emparer des forteresses livoniennes convoitées par les Polonais. Mais c'était surtout auprès de Bathory lui-même qu'il fallait agir. Habile capitaine, constamment heureux sur les champs de bataille, il s'obstinait à livrer des assauts à l'imprenable Pskov et s'exposait ainsi à de sérieux dangers; il risquait de laisser son armée se fondre sous ses yeux, de compromettre le succès des négociations, pour s'engager dans une guerre dont le pays était déjà fatigué et dont l'issue favorable n'était rien moins que certaine. Les plus graves sénateurs ne se faisaient guère d'illusions. Sur leurs instances, réitérées jusqu'à trois fois, avec

l'assentiment de Zamoyski lui-même, qui passait pour le chef du parti belliqueux, Possevino entretient Bathory, le 21 octobre, au sujet d'un nouvel assaut de Pskov qui devait se faire prochainement. S'appuyant sur les motifs les plus divers, tirés de la foi et de la politique, des exemples des grands capitaines et des théories militaires, il propose de remplacer l'assaut par un investissement. Au fond, Bathory ne voulait frapper un grand coup que pour mettre un terme aux tergiversations d'Ivan qui commençaient à lui devenir suspectes ; la réponse royale fut donc que les avis des sénateurs étaient partagés, qu'avec un ennemi de bonne foi le blocus eût été préférable, mais que tel n'était point le cas. Cependant Possevino fut autorisé à écrire de nouveau au tsar pour le presser de donner une réponse ¹.

Cette lettre, datée du 22 octobre ², était inutile. Déjà les envoyés du tsar s'étaient

1. Appendice, n^o X.

2. *Relacye nunc.*, I, p. 353.

mis en route, et le bruit ne tarda pas à s'en répandre dans le camp polonais. Le moment décisif approchait. On comprend l'ardent désir de Possevino d'être exactement renseigné, de savoir au juste quel était l'ultimatum qui devait mettre fin à la guerre. Quelle ne fut donc pas sa surprise lorsque, à la veille pour ainsi dire de son départ, Zamoyski lui apprend l'existence d'un décret irrévocable de la diète, qui n'admet d'autre base pour traiter avec Moscou que la cession de la Livonie tout entière, sans qu'une seule forteresse, sans qu'un pouce de territoire pût lui être cédé. Ainsi s'évanouissait tout espoir de conciliation, car Ivan, lui aussi, avait ses décrets irrévocables, au moins les donnait-il pour tels; et, de fait, malgré les conquêtes de Kazan et d'Astrakhan, malgré l'annexion de la Sibérie, il tenait à la Livonie, comme au plus beau joyau de sa couronne; au moins voulait-il à tout prix y garder un pied pour ne pas s'isoler complètement de l'Europe. A cette nouvelle inattendue, Possevino crut pouvoir de

nouveau interpellé le roi, et, fort de sa sincérité, de ses droites intentions, il demanda, le 9 novembre, en termes aussi mesurés qu'énergiques, que le délégué du pape, chargé de l'arbitrage, sût au moins quels étaient les sacrifices auxquels on se résignerait à la dernière extrémité. Mais la politique polonaise ne trouvait pas son compte à livrer ainsi ses secrets; on craignait que Possevino ne fit pencher trop facilement la balance en faveur du tsar, et, pour le prémunir contre toute partialité, on exagérait les prétentions autant que possible: Il dut se contenter de réponses plus ou moins vagues et évasives, dont le dernier mot était toujours la cession de la Livonie ¹.

Sur ces entrefaites, les dernières formalités pour l'échange des sauf-conduits ayant été remplies, Possevino se mit en route le 29 novembre; les commissaires royaux le suivirent de près, et, dès le lendemain, Bathory lui-même se dirigea sur

1. Appendice, n° XI.

Vilna, laissant Zamoyski avec le gros de l'armée sous les murs de Pskov.

Les négociations s'ouvrirent à Jam Zapolski. Elles aboutirent à la trêve du 15 janvier 1582 et seront l'objet d'un travail spécial.





APPENDICE



APPENDICE

I

Chévriguine a exactement décrit lui-même son itinéraire, *Mon. des rel. dipl.*, X, col. 30. D'après les sources russes, *ibidem*, I, col. 813, 817, il se serait embarqué à Pernau avec l'interprète Indrik Grim, nom qui n'est plus cité ailleurs. Quant à Popler, on le nomme dans les documents russes, *ibidem*, X, col. 29, Fedko, diminutif de Fedor ; à l'étranger, on aura confondu Fedor avec Frédéric. En effet, le second fils du tsar, dont Popler portait le nom, s'appelait Fedor, tandis que Frédéric était un appellatif inconnu à Moscou. Les autres détails sont disséminés dans

les *Monuments des relations diplomatiques* ainsi que dans les lettres de Possevino, qui seront citées au cours du travail, voir surtout celle du 28 avril 1581, adressée au cardinal de Côme, Archives du Vatican, *Germania*, 93, p. 51.

II

Les pièces relatives aux négociations avec l'Autriche se trouvent dans les *Mon. des rel. dipl.*, 1, col. 785, 795, 800, 835. Quant à la première apparition de Chévriguine à Venise, les archives d'Etat de cette ville, qui fournissent ici les éléments du récit, contiennent sur ce sujet les documents suivants :

15 febraro 1580 (1581). L'Ambassator del Moscovito essorta a nome di quel gran Duca la republica a mover guerra alli Turchi et Tartari loro confederati, et poi propone il traffico di mercantie per quella provincia. *Esp. Princ.*, 1580-1583, p. 22; 16 febraro 1580 (1581). Il circumspetto Secretario Bartolamio di Franceschi da conto di alcuni ragionamenti passati mentre si traduceva la lettera del Gran Duca di Moscovia et presenta la traduttione di essa. *Esp. Princ.*, 1580-1583, p. 24, v.; lettera del Gran Duca di Moscovia, 8 agosto 1580 (original et traduction),

Lettere Princ., n° 12; 27 febraro 1580 (1581) *Ceremoniali*, II, 1556-1558, p. 68, v. Notons ici, une fois pour toutes, qu'à Venise les mois de janvier et de février portaient anciennement le millésime de l'année précédente.

III

Les détails sur l'arrivée et la réception de Chévriguine à Rome sont mentionnés dans le journal du maître des cérémonies Mucantius, *Hist. Russ. mon.*, I, p. 388, n° ccli; Theiner, *Annales eccles.*, III, p. 284; dans le rapport de Chévriguine à Ivan IV, *Mon. des rel. dipl.*, X, col. 17 et suiv.; dans le *Dnevnik posledniago pokhoda Stefana Batorija na Rossiu*, publié par Kojalovitch, p. 7 et suiv.

Quant au mémoire de Cobentzl, nous avons déjà dit ailleurs, *Rome et Moscou*, p. 149, note ix, qu'il est souvent attribué par erreur à Pernstein. Au même endroit, nous avons motivé notre opinion. Ce mémoire a été imprimé dès l'année 1611 dans le *Thesaurus politicus* de Cologne, donné ensuite pour inédit par Wichmann, *Sammlung bisher noch ungedruckter kleiner Schriften*, p. 1. et reproduit par Tourguénev, *Hist. Russ. mon.*, I, p. 255, n° CLXXIX.

IV

La vie du P. Possevino a été écrite par le P. Dorigny. Le P. Ghezzi l'a traduite en italien : *Vita del P. Antonio Possevino. Venezia, 1759*, en y ajoutant quelques nouveaux documents. Ni l'un ni l'autre de ces deux essais n'épuise la matière. Theiner a exposé en détail les deux missions de Possevino en Suède dans *Schweden und seine Stellung zum Heiligen Stuhl*, où l'on trouvera aussi le bref pontifical du 1^{er} décembre 1578 avec des pouvoirs spéciaux pour les pays du Nord, II, p. 361. Quant à la mission de Moscovie, Possevino l'a racontée lui-même dans ses deux commentaires sur la Moscovie, dont le premier, connu sous le titre d'*Alter Commentarius de rebus Moscoviticis*, est daté du 29 septembre 1581, tandis que le second n'a été envoyé à Rome que le 11 février 1584. Nous avons relevé cette date, ignorée jusqu'ici, dans une lettre inédite de Possevino au cardinal de Côme, Archives du Vatican, *Svetia*, 95, p. 42. Les sources historiques, dont l'auteur s'est servi, sont indiquées dans son *Memoriale de fontibus, e quibus Possevinus suum Commentarium hausit. Hist. Russ. mon., Suppl.*, p. 20, n° x. Tourguénev a publié, en ou-

tre, un certain nombre de documents sur le même sujet ; d'autres sont encore inédits.

V

Sur le séjour de Possevino avec Chévriguine à Venise, en avril 1581, il y a aux archives d'Etat de cette ville les documents suivants : Inauguration du séminaire de Saint-Marc, 7 avril 1581, *Ceremoniali*, II; délibération du sénat, 17 avril 1581, *Seg. di Roma*, p. 75, v. ; lettre du doge à Grégoire XIII, 17 avril 1581, *ibid.*, p. 76, v. ; instructions à l'ambassadeur de Venise à Rome, 17 avril 1581, *ibid.*, p. 77; dépêche de l'ambassadeur de Venise à Rome au conseil des Dix, 29 avril 1581, *Rel. Sen. Secr.*, III, B. 25. Le discours de Chévriguine à Venise du 15 février 1581 (m. v. 1580), auquel Possevino fait allusion pour prouver que les Moscovites songent à la guerre contre les Turcs, est intitulé : *L'Ambassador del Moscovito essorta a nome di quel Gran Duca la republica a mover guerra alli Turchi et Tartari loro confederati et poi propone il traffico di mercantie per quella provincia. Esp. Princ.*, 1580-1583, p. 22.

Aux archives du Vatican, on trouvera : *Ragionamento fatto a nome di S. B^{no} dal P. Possevino*

doppo havere presentato il Breve in sua credenza, 11 avril 1581, *Germ.*, 93, p. 18; lettre de Chévriguine à Ivan IV, 12 avril 1581, *ibid.*, p. 23; Possevino au cardinal de Côme, 14 avril 1581, *ibid.*, p. 29; le même au même, 18 avril 1581, *ibid.*, p. 37; *quel ch'è seguito nel negotio di Moscovia doppo il primo ragionamento che si fece colla Signoria*, 18 avril 1581, *ibid.*, p. 40; *cose osservate da ragionamenti havuti col Moscovito infino a Villacco, dove il P. Possevino lo lasciò per andarsene a Gratz*, 28 avril 1581, *ibid.*, p. 51.

VI

La conversation de Bathory avec Possevino a été résumée d'après le rapport que celui-ci en a envoyé de Vilna au cardinal de Côme, le 23 juin 1581, Archives du Vatican, *Germ.*, 93, p. 156. En voici le texte original :

Quae a P. Possevino Pontificis Maximi nomine acta sunt cum serenissimo Poloniae Rege de pace cum Mosco, deque religione catholica in Moscoviam insinuanda.

Cum decima tertia Junii hujus anni 1581 Vilnam venissemus, eademque die cum Rmo D. Nuncio, deinde postridie ejus diei cum Magnifico

D. Cancellario, quantum satis esse videretur, egissem ut cognito rerum statu aditum peterem ad serenissimum Poloniae Regem, ab ejus Majestate tertia die post adventum meum evocatus; reddidi ei litteras Summi Pontificis eoque salutato, cum senatus ex parte convenisset, significavit, ut cum ejus Majestate possem fusius colloqui, gratum sibi futurum, si absoluto Illmi ejus fratris Voyevodae Transylvaniae funere ad eum adirem, quod funus in diem insequentem incidebat.

Vocatus itaque rursus die XVII sic cum Rege locutus sum. Quae causae Pontificem Maximum ante biennium adduxerunt, ut ab ejus Sanctitate ad Vestram Majestatem mitterer, eadem illum novissime permoverunt, ut ad ipsam remitterer. Nam cum de restituenda religione catholica in Svecia ageretur, Vestra Majestas visa est, magnum ei rei momentum allatura, si litteris suis ad Sveciae Regem scriptis, negotium tam sanctum (ut fecit) promoveretur. Quae litterae a me Sveciae Regi allatae magnopere toti causae tractandae commodarunt. Rex enim ille non solum ob affinitatem, quae inter Vestras Majestates intercedit, atque ab non adeo ingens ab hoc Regno intervallum, verum etiam propter auctoritatem Vestrae Majestatis solidasque illas, et fidas rationes, quas illi Majestas Vestra divinitus afflata scribebat haud parum est ad pietatem inflammatus. Quamobrem factum est, ut si minus omnia simus hactenus

consecuti, unius tamen integri anni spacium obtinuerimus, quo multos ex plaga illa septentrionali, Deo miserante, vel eduximus vel emisimus in Seminariis Pontificiis instituendos : catholicos autem libros tum pene omnibus ejus Regni primariis distribueremus, tum alios eodem in Regno ea item lingua edi procurarem, Monasterium autem Sanctae Birgittae, quod unicum in universo illo tractu tamquam Arca Noë in mediis fluctibus asservatum fuerat, sic in iis quae ad professionem Sanctimonialium, et earum numerum augendum, atque ad cultum Divinum spectabant instauraretur, ut ipse quoque Sveciae Rex magnam ei redituum partem restitui mandaret. Praeterea Principes ipsi, Regis filii, qui Sacrosanctae Eucharistae Sacramento muniti nunquam antea Patris ob metum fuerant, haud semel secreto illam sumpserint, aliquibus vero catholicis sacerdotibus in eodem Regno relictis, ita a Rege illo ad summum Pontificem remitterer, ut beneficio temporis interea uti possemus, negotioque Divino promovendo non minima facultas concederetur. His de rebus cum ad Urbem redierim, deliberatum est, ut cum aliis Pontificiis litteris vel in Sveciam, quo tempore expediret, navigarem, vel iis ad Regem transmissis in Prussia subsisterem, ubi expectarem quid eae fructus parerent : atque dum haec agerentur, reliqua quae ad pietatis propagationem in ora illa maritima Septentrionali spectarent, sic curarentur, quem-

admodum ejus Sanctitas cum per alios, tum per Societatem nostram attentissime facit.

Supervenit, Serenissime Rex, Moschi Ducis internuncius Thomas Severigen ipso fere in discessu, cui accingebar : cum a Summo Pontifice deliberatum est, ut de utroque Sveci Regis et Moschi Ducis negotio ad Vestram Majestatem proficisceretur. Nempe ut cum in Svedico (sicut dixi) auctoritas Vestrae Majestatis permultum habuit momenti, sic in re illa, quantum fieri queat, ad exitum perducenda alteras Regi Sveciae litteras scribere vellet, quas ego confestim per certum nostris hominem in Sveciam, Deo adspirante, missurus sum. Quae quidem litterae pro prudenti Vestrae Majestatis pietate ejusdem erunt tenoris, cujus priores illae alterae fuerunt. Veruntamen quando Sveciae Regi quaedam petenti Summus Pontifex ita respondit, ut priusquam illi liquidius de tota re perscribat, significet, eo de negotio se cum Serenissimis quibusdam Principibus agere statuisse, videtur e re futurum, si Vestra Majestas illud suis litteris addat, se Pontifici Maximo quid sentiat fusius scripturam. Atque huc pertinent, quae altero duorum Brevium ejus Sanctitatis quae Vestrae Majestati reddidi, per me significari ac peti Pontifex jussit.

Jam vero, quod ad Moschum attinet, de quo Sanctitas ejus Vestrae Majestati alterum Breve misit, videntur altius quaedam repetenda, quibus rem ipsam universam aperte perspiciat. Sic enim

vel pacis cum Moscho transigendae vel catholicae religionis in Moscoviam insinuandae rationes, de quibus duobus capitibus mittor ad Vestram Majestatem liquidissime cognoscet; atque inde intelliget quibus argumentis ex eorum animis, qui publicas res sub Vestrae Majestatis nutu administrant, scrupulos aliquos eximat, quos audio eis iniectos, quod Romae apud ejus Sanctitatem interpretis munere functus sit cum Moscho aulicus Madrutii Cardinalis vel quod hic cardinalis congregationi aliorum Cardinalium ea de re habitae, cum sit Germanus, interfuerit, quodque Pragae ac Venetiis Internuncius ille Moschi nonnulla egerit, quae forsitan aliquid afferre incommodi Reipublicae Vestraeque Majestatis Regno potuissent, atque ideo per hoc Regnum, uti constituerat, transire noluerit.

Ac primum cum ex quatuor Cardinalibus tres ipsi Majestati Vestrae ita sint noti, ut nulla prorsus aut ob munus, quo funguntur, aut ob sinceram erga hoc Regnum propensionem, suspicio de iis haberi debeat, quartus ipse Cardinalis Madrucius, quoniam Germanus est, et Germaniae protector nullam hac in re dubitationem movere jure poterat. In rebus enim ad religionem spectantibus, praesertim quae ad septentrionem attinent, ille (sicut et in Svedico negotio haud semel contigit) solitus est semper interesse. Cujus quidem spectatissima virtus est, atque doctrina, integritas vero tanta, quanta vel a Vestra Majestate in

suis. Regnique hujus rebus desiderari posset, prorsus ut sancte jurarem (si opus esset) eum, qui satis intelligit, quantopere ad religionem promovendam initia ista, et virtus Majestatis Vestrae faciant, nihil dare affectui, vel nationi, aut ipsi, de quo dixi, protectionis officio. Nam et ipsa quoque ejus Germaniae protectionis ratio inde maxime ab eo pendere intelligitur, si cum tot ac tantos Principes a recta fide alienos Germania in suis visceribus alit, atque adeo ipsimet Cardinali Madrucio non leve negocium facessunt, sic tantus Rex ac Regnum, quantus Dei gratia Vestra Majestas quantumque hoc regnum est, omnibus officiis foveantur, ac (si opus sit) etiam ab ipsis Germanis plusquam verbis adjuventur.

At vero cum nemo sit, quin oculis intueri possit, quorsum Summi Pontificis studium tendat, intelligere quoque omnes possunt, ejus Sanctitatem non solum haud curaturam, sed ne permisuram quidem fuisse, ut Vestrae Majestati aut bono istius Regni, in quo satis adhuc certi praesidii catholica tenet Ecclesia, incertum quidquam et plusquam satis alienum qualis habetur Moscovia, anteferretur. Videt vero omnis natio, quae sub coelo est, quam sedulo et quanta liberalitate Pontifex Maximus in omnes provincias lucem inferre conetur^o Evangelii : ut si quid aliud, quam id quod praecipue Christi Vicarium (et quidem hujus ingenii ac pietatis Vicarium) decet, ageretur, aut tentaretur, tam praeclare inchoatum aedi-

ficium aut concideret, aut saltem rimas non dormiente satana, ageret. Ego vero (ingenue fatebor) si fieri posset ut ab ejus Sanctitate aut a quanto-libet Rege aliquid mihi juberetur, quod rectae conscientiae sentirem adversari, audeo dicere, me nulla ratione procuraturum. Veruntamen et Vestrae Majestatis oculis est pene subjecta ipsa Svetia, in cujus bono curando, si quid suspicati fuissent aliqui, dum ego ad Vestram Majestatem et ad alios Principes mittebar, vel dum ipse Madrucius Cardinalis ne homo Germanus congregationibus ea de re habitis Romae interfuisset, Vestra Majestas habet satis unde illos convincat. Ego autem, Serenissime Rex, non possum reticere, quod mihi, cum ista audirem, veniebat in mentem. Scilicet ex hoc uno negotio intelligi posse, ejus Sanctitatem in rebus ad christianam rempublicam spectantibus Divino duci numine solere : quippe qui cum debeat esse omnium Pater, nec alicui quemquam antepone, omnium vero Principum studium ad Dei gloriam quaerere intelligit, si, ubi Moschi internuncius Romam venit, Madrucium a congregatione reliquorum Cardinalium secrevisset, fore ut Caesari suspicionem afferret, se una cum Vestra Majestate adversus Imperii bonum, velle aliquid moliri. Itaque cum cardinalem hujus Regni protectorem Farnesium, Comensem vero tamquam ipsiusmet Pontificis Maximi dexteram, et oculum, ac denique Commendonum, qui non minus de hoc regno bene meritus est,

quam se de eo bene merendi occasionem habere sentit, eidem congregationi interfuerint, plane intelligit Majestas Vestra quam ab omni suspitione debet esse alienum quicquid de Madrucio, ejusve aulico qui Moschi interpretis Germanice loquentis interpretatus est, nonnulli dictitarunt (*sic*).

De Venetis autem, cum ego novissime Venetiis fuerim, nihil apud eam rempublicam ab inter-nuncio Moschi dictum, aut factum fuisse, quod Vestrae Majestati incommodaret, potui cognoscere. Obtulerat ille Ser.^{mo} illi Duci salutationem, ac litteras nomine Principis sui, ac demum aliquid innuerat, quo testaretur, suum, ut ille vocabat, Caesarem, cupere, ut Veneti in Moscoviam navigarent, cumque ea provincia, uti cum reliquis aliis faciunt, commercium inirent. Quod cum ad Pontificem Maximum etiam a Moscho pervenisset, existimavit quidem ejus Sanctitas, sicut et postea Venetis videbatur, hoc esse perdifficile. Verum Pontifex ne officio deesset, atque ut ex hac re aliquid melius eliceretur, mandavit ut ad eam Rempublicam venirem, cui ostenderem fieri posse, ut Moschus Templum catholicis sacerdotibus attribueret, si in spem veniret, fore, ut ad oram Moscoviae mercatores aliqui Venetiis nonnunquam appellerent. Responsum igitur accepi Reipublicae illius erga pietatem propensissimae dignum. Itaque si Moschum reperero catholicorum commercia serio cupientem, habeo mecum sacerdotes, quos ibi in nomine Domini relin-

quam : quemadmodum et in Turcarum ditione jam fit, atque in extremis Indicis Emporiis aliquando cum fructu a Societate nostra est factum. Quod si ille recusaverit, intelligemus eum qui Tartaris Moscheas, luteranis loca ad suos errores praedicandos promiserit (a quibus tamen se alienissimum esse ostendit) aut voluisse Christianos Principes decipere, aut eo tantum spectasse, ut aliqua ratione (legatorum nempe, et aliorum externorum ad se adventu) cadentem et imminutam ex istis Majestatis Vestrae victoriis auctoritatem erigeret. At vero, ut ad ipsam Venetorum Rempublicam redeam, tantum abest, ut quidquam alienum ab hujus Regni commodis tentatum sit, ut egregiam, et praeclarissimam de Vestra Majestate testificationem Senatores illi fecerint, me vero ad pacem hanc cum Moscho tractandam animarint, quandoquidem si Vestrae Majestatis vires et animus alio convertatur, non parvo sibi eas praesidio fore adversus Turcam intelligant.

Porro Venetiis ego Graecium ad animandum Carolum Archiducem ut quae ad restituendam religionem promulgaverat, in rem conferret profectus sum, cum id mihi a Pontifice jussum fuisset; inde Viennam, et Pragam veni, ut et Moschi internuncium qui alio itinere praeverat assequerer, ac praeter alia cognoscerem, legitima nec ne litterae illae essent, quas ille ad Pontificem attulerat : sicuti veras fuisse non unis coniecturis cognovi.

Pragae igitur cum essem nihil rescire potui ab eo Internuncio, seu ab altero ejus comite actum adversus Vestram Majestatem aut hoc regnum fuisse, sed tantummodo procuratum antiqua ut illa a Maximiliano atque a Rodulpho promissa legatio ad se mitteretur, ceterum neuter Internuncius in conspectum Caesaris aegroti admissus est, sed ubi hic qui cum veneram, aureum torquem, litterasque ad Lubecenses, atque ad Danum de transitu in Moscoviam a Caesare obtinuit, Lubecam migravit. Neque enim cum Pragam venissemus, pervenerant litterae fidei publicae a Vestra Majestate Vratislaviam, sicuti cum Rmi hujus D. Nuncii litteris retulit nobis Doctor Andreas Ierinus Vratislaviensis Ecclesiae Praepositus, qui tum Vratislavia venerat Pragam. Is enim est, cui Pontificis Maximi mandato litterae illae fuerant a D. Nuncio mittendae. Id quod cum fieri longius metuerit Internuncius Moschi, qui nec plene Polonis fideret (auctor enim ego illi Romae fueram, ut Polonicum iter arriperet) Lubecam profectus est. Quo tempore etiam ipse recta Vratislaviam discessi, acceptis a Caesare litteris animantibus ad fidei catholicae unionem Moschum, nosque commendantibus, ne si quid dolo malo internuncius ille in Moscovia adversus nos tentaret, non tantum nobis, quantum ipsi causae, et negotio de quo mittimur, periculum crearetur. In hanc vero dubitationem praecipue veneram, quod dum ego Graecium, Internuncius Viennam

recta peteret, ubi nos eramus conventuri, Italus quidam mercator, quem ille sibi ex Moscovia tamquam alterum pro Italia interpretem adjunxerat, vulneratus est ad mortem ab altero Interprete, qui item internuncium sequebatur. Quares fecit, ut internuncius Moschi veritus ne quid jure secum ageretur nec cum Archiduce Ernesto aliquid ageret, et vero magnis itineribus Pragam contenderet, relictis Viennae litteris, quibus me rogabat, ut eodem ire pergerem.

Habet Majestas Vestra totius itineris istius causam, initia, progressus curque Moschi internuncius aliud iter quam per Poloniam aggressus sit. Reliquum est, ut ad ea, quae mihi a Summo Pontifice demandata sunt, cum Vestra Majestate agam.

Ac primum ejus Sanctitas pro certo habet, Majestatem Vestram sibi persuasisse, se quicquid de Moscoviae negotio agit, id omne ad unam ipsam Dei gloriam propagandam referre; scire tamen interea sibi rem esse cum principe illo cujus ingenium perdifficile sit, ac cujus animus ab ea pietate valde fortassis abhorreat, quam verbis prae se fert, sed et eius mores litteris ac libris et denique rumoribus omnium satis percrebuerunt. At cum eo in loco Pontifex Maximus sit constitutus, in quo Christi Domini vices agit, sentit sibi incumbere onus seminandi continenter semen bonum, sive illud cadat secus viam, et conculcetur ab hominibus, volucresque coeli

comedant illud, sive super petram, et statim arescat, sive inter spinas et suffocetur, sive in terram bonam, et ferat fructum centuplum, scit autem eius Sanctitas medico non opus esse bene valentibus, sed male habentibus : ac propterea facit, quod saepe Sancta Sedes Apostolica fecit, quae duodecies Unionem Graecorum secum experta, quanto magis illa se in schismata praecipitabat, tanto eam ardentius ad sanitatem revocavit, ac revocat.

Quod certe Divinae misericordiae evidentissimum est argumentum. Sicut autem sub Nerone, Domitiano, et aliis crudelissimis Tyrannis non destitere tot alii ex aliis Pontifices datis fortiter cervicibus rem Divinam promovere, ut nobis viam ad coelestem felicitatem sternerent, ita eius Sanctitas illam Moschi feritatem, quanta quanta sit, non exhorret, nec diffidit aliquando fore, ut haec missio, ceterique labores, qui ob eam suscipientur, si minus huic aetati, aut seculo, saltem posteris in aliquam messem ad Dei gloriam crescant. Interea vero filiis illius praebebitur occasio, ut Pontificia potestate, rebusque melioribus, quam sint eorum schismata, personare incipiant illorum aures. Et ut ista res esset, certe explorabitur terra illa, in quam denique Josue aliquis, qualis forsitan erit Majestas Vestra quod armis nunc facit, mox catholica religione et pietatis exemplo pervadat.

Sed quod ad sancendam a Vestra Majestate cum

eo pacem attinet, cum eo in loco res sit, ut Moschus eam crebro poposcerit, nec aliud iam effugium habere videatur, quam ut Livoniam Vestrae Majestati tradat; Majestas autem Vestra ad Dei gloriam, ad praesentem Christiani orbis rerum statum atque ad suas rationes spectare intelligat, si pax honorifice, et aequis conditionibus conficiatur, vix mihi apud pietatem ac prudentiam Majestatis Vestrae relinquitur locus, ut eam ad hoc cohorter eius Sanctitatis nomine. Quae tamen exoptat, ut quemadmodum Carolus Magnus faciebat, qui devictas provincias Christo subjiciebat, sic Majestas Vestra religionis in Livonia restitutione, catholicaeque fidei, quae una vera religio est, in Moscoviam insinuatione, victorias istas cumulet, ac quasi obsignet. Quod certe perpetuum Vestrae Majestati afferet decus, ceteris autem Regibus qui bella gerent, illustre erit exemplum, quo praelia Domini praeliantes, arma adversus communem hostem inferant, potius quam inter sese digladiantur.

Sed et alia Vestrae Majestati adjicientur, sicut Divina bonitas aptioribus instrumentis uti solet ad rem suam promovendam. Nec ulli rei Pontifex maximus parcat, quae ad istam Vestrae Majestatis dignitatem amplificandam pertineat, quotiescumque id faciendi legitimam occasionem nanciscatur. Restat igitur ut et Vestra Majestas hujus in Moscoviam missionis occasione sancto illi seni animarum salutem sitiendi id solatii afferat, ut

quod jam illi in itinere meo acceptis a Vestra Majestate litteris patentibus scripsi, nullam fieri moram intelligat, quominus iter hoc meum in Moscoviam persequar.

Ad haec omnia Rex pauca praefatus, ac perhonorifice commendato Summi Pontificis studio, qui pacem inter Christianos Principes, catholicam autem religionem passim invchere procuraret, ita respondit.

Primum cognoscat Vestra Reverentia causas hujus a me suscepti ante biennium belli necesse est, quae ita habuerunt. Ego cum, inter alia, tum cum hoc regno inaugurarer, jurassem me Livoniae recuperandae operam daturum, indicavi Moscho, biennii (si vellet) inducias faceremus, quo tempore de perpetua pace per nostros Legatos invicem ageremus; interea me contentum fore, si quas ille arces Livonibus fraude ademisset, eas ut restitueret, quas vero in bello coepisset, tantisper retineret, dum tractatio istius negotii absolveretur. Ille autem, quod Gedanensibus tumultibus nos implicari audisset, solita elatione impulsus non solum non restituere quidquam, sed Livoniam quoque integram, Ducatum item Curlandiae, cum Riga civitate, ceteraque ad fines usque Prussiae se velle respondit. Secunda porro legatione tres circiter arces petebam, ratus nondum appetuisse tempus, quo pro regni statu, vel majoribus copiis instructus spem totius Livoniae potiundae possem concipere. At ipse legatos eos

ad me Cracoviam misit, qui satis temere cum se nihil exposituros suae legationis dixissent, nisi prius ego stans, apertoque capite, de illis quaererem, quomodo eorum Princeps valeret, iis Marssalcus noster jussu nostro mandasset, missa ut ista facerent, quippe qui non venirent ad nos tanquam magistri ceremoniarum, cum neque nostri Legati hoc ab eorum Principe requiri consuescerent. Sic igitur infecta re proficiscentibus, bellum exortum est quod deinde quasi filo Dei ductum est, ut saepe supplices de pace ad nos venerint, novissimeque Livoniam excepta Nervia, partemque aliquorum sumptuum, quos in bellum gerendum expendimus, nobis obtulerint, si Moscho a nobis Velicolucum, duaeque aliae arces quas anno superiore coepimus, restituantur. Hac de re Moschi legati apud nos sunt, quorum unus cum altero e nostris internuncius (quoniam sine certo homine non solemus invicem litteras mittere) profecti sunt in Moscoviam; quorum reditum post quindecim dies plus minus expectamus. Eo igitur tempore, quando superioris temporis tractatio quae ante aliquas paucas hebdomadas secuta est, innotescere vobis non poterat, cui quidem vos adhibuissemus, si hic fuissetis, expectandum esse videtur, ut tractationi vel confectioni pacis cum interfueritis, majore cum dignitate ac pondere vestra in Moscoviam profectio instituantur. Nec vero propterea ullum vobis tempus peribit : Nos enim post

triduum versus Gislam quinquaginta abhinc Germanicis milliaribus castra moturi sumus illudque iter quum iam nos Velicolucensem viam complanari, et ampliozem reddi curaverimus, vobis erit facilius, quam si Smolecense aggredere mini, qua vix equo, non item curru, periculo autem maximo progredi possetis. Quod si pax transigaretur, et Moschus nobiscum colloqui voluerit, ita de religione quoque agam, ut Summus Pontifex intelligat, me illius Sanctitati veram in omnibus rebus obedientiam praestiturum. Accedit autem, quod internuncius ille Moschi, qui a vobis Pragae Lubecam discessit vix ante Reverentiae Vestrae adventum ad ipsius Principem perveniet. Ille enim non tam cito in Daniam, atque inde per satis longum pelagi tractum, cujus incertus solet esse cursus atque navigatio, Pernoviam appellet, quae item procul Moscovia distat : praeterquam quod eum sic jussimus observari, ut non facile vel ex Sveciae Regis classe vel ex manu nostrorum speculatorum sit elapsurus.

Jam quod ad Caesarem, et ad reliqua pertinet, pro certo Vestra Reverentia habeat, ne minimam quidem suspicionem neque de Pontificis maximi, nec de vestra voluntate nos concepisse. Verum neque inficias imus, veritos nos fuisse telam illam mittendi ad ejus Sanctitatem Internuncii Moschi, si minus a Caesare certe ab ejus Consiliariis fuisse contextam, ita enim videntur nostra-

rum rerum vel invidentes, vel timentes ut haec cogitatio animum cujusque merito subire potuerit. Novimus porro Germanorum ingenia, et Rex ipse Daniae, cum se prohibitorum nobis pollicitus fuisset, ne quis iret ad Moschum, hujus alteri internuncio a Caesare redeunti naves quibus in Moscoviam trajicere posset, tradidit : quod et Lubecenses fecere. Qui internuncius si paullo plus navigationem distulisset, facile in Sveticam classim incidisset, quae novissime plures Moschos, navesque interceptit, quibus adductis, illi praecisis manibus dimissi sunt. Haec cum Rex locutus fuisset, ac de Thoma Severigen nonnulla eiusmodi adiecisset, videretur autem cogitasse, si Moschus cognovisset a Pontifice istud negocium de pace transigenda procurari, maioris apud eum momenti nostram profectionem fuisse, sic me iterum loquentem benigne audivit.

Ut Moschus Pontificis Maximi de ista pace studium cognosceret, tribus rationibus sic anteversum est, ut eidem Moscho pro certo habeam hoc innotuisse. Nam et in itinere saepe ipse internuncio dicebam, eius Sanctitatem de tota re D. Rmo Caligario scripsisse quarto nonas Martii, ut cum Vestra Majestate ageret, sicuti et diligenter fecit. Deinde quam primum Venetiis fui, dedi operam ut litterae ab eodem internuncio ad eius principem de hoc studio Pontificis scriberentur : quas ego litteras statim Augustam ad

Fuggeros, ut inde Lubecam mitterentur, perferri magnis itineribus curavi. Erat enim Lubecae, qui diligenter eas esset vel laturus, vel missurus in Moscoviam. sed et earundem litterarum alterum ego accepi ab internuncio exemplum, quod Moscho ipsemet redderem, ut hoc quasi vinculo ille devinctus, nihil praeter veritatem comminisceretur. Praegae autem ubi cognovit Internuncius D. Rm Caligarium Varsavia constituisse ad Vestram Majestatem de rebus ad ejus Principem spectantibus proficisci, ipse quidem Lubecam petiit, sed et mihi alteras ad Moschum litteras, ac tertias ad finium Moscoviae praefectos dedit, ac de me ad Moschum et Moscoviae Cancellarium quaesivit, quibus Moscho adventum meum significaret, indicaret autem quid Romae, Venetiis, in Polonia, Pontifice Maximo jubente, procuratum fuerat. Ceterum cum necdum pax confecta sit, ista vero Vestrae Majestatis Regiae mens tam ingenuae Divinae causam respiciat, videt quot rationes ei affuturæ sint, quibus legati Moschi intelligant (me nomine Pontificis Maximi praesente, ac confectionem istam procurante), eius Sanctitatem apud Majestatem Vestram ea esse, qua decet, existimatione : ut si quid et Moscho ex aequitate concedendum sit, cognoscere ille possit, id a Vestra Majestate in Pontificis gratiam fuisse concessum : quod certe ad majorem quoque dignitatem Vestrae Majestatis spectabit, ut interim omittam, quantopere Deo ipsi exercituum hoc futurum sit

gratum, cui ea quae de manibus ipsius Vestra Majestas accepit, ea item reddit atque ad ipsius honorem propagandum convertit. Quod autem ad meum adventum pertinet, quem spero Vestra Majestate mandante, cognitum iri legatis Moschi, qui sunt apud eam, equidem (quicquid humanitus in aliorum animis solet incidere, unde aliud sentiant) nullum opportunius tempus esse potuisse coram Deo, qui novit momenta temporum, hoc ipso, quo me Divina Bonitas adduxit, existimo. Si enim antea pervenissem, vix effugere potuissem, quin cum eo, qui ad Moschum rediit internuncius, discessissem, Moschus autem nec rem suam acturus, nec spatium deinde aliquod (si quid ipse aliud habuisset in animo) ad negotium religionis tractandum, mihi fuisset concessurus. Quae quidem res sedatum ab his bellicis tumultibus animum praecipue requirit. Quod si qua dubitatio oriatur, ne ille pace confecta, iam Pontificem aliosve Principes Christianos curet, sperandum est, eum, si quid omnino sapiat, haud statim fore omni cura solutum. Cum enim videat exercitum ingentem Vestrae Majestatis esse sub signis, quae hunc dimissura non sit, donec Livoniam integram obtineat, praesidioque communiat, sane cum dexteram et constantiam Vestrae Majestatis exhorreat, si suis rationibus conducere, vel ad populos in officio continendos, vel ut aliqua apud Majestatem Vestram in existimatione sit, putaverit (quod ipsum cogitasse tot internun-

ciorum missione ad Pontificem Maximum, ad Caesarem, ad Regem catholicum, atque ad Venetos probabile est) non minus in statuenda, quam in conservanda pace studium eius Sanctitatis sibi esse necessarium credet. Jam vero de meo itinere, etsi non nihil cogitationis animum meum subibat, me si quam primum discederem, fore ut per me narrata Moscho Principum Christianorum et Pontificis Maximi erga Vestram Majestatem propensione, ille magis inclinaret ad pacem, pacisque conditiones qualescunque admittendas, id ipsum tamen, quod Vestrae Majestati venit in mentem, ego antequam ad eam venirem, e re magis futurum arbitratus sum. Quamobrem omnia eius prudentissimae pietati committo, quamque itineris rationem, ductores, Interpretes mihi concesserit, hoc omne libentissime accipiam.

Tum Rex iterum affirmans, sperare se, me altero hoc itinere perventurum citius quam Thomam Severigen ad Moschum, re paullo attentius cogitata dixit : et quidem in conficienda pace rationes haud deerunt, quibus adventus iste vester usui futurus sit, restant enim (inquit) permulta, quae adhuc agantur, si tamen pax conficiatur.

His actis, Regisque Sveciae negotio Summi Pontificis nomine a me commendato, ut inter pacis conditiones illius ne oblivisceretur, ubi benigne annuit, de Livonia ad catholicam fidem revocanda, deque Societatis nostrae operariis, ad

Rigam civitatem juvandam, a R. P. nostro generali eius nomine evocandis, ubi multa egit, literas autem ad Sveciae Regem, quales quaesiveram, mihi pollicitus, imaginemque ad se a Summo Pontifice missam aperto capite diu contemplatus, quam illi attuleram, me clementer dimisit, cum supervenienti Patri Scargae Vilmensis nostri collegii Rectori dixisset, ut se pararet ad iter, Polocense collegium nostrum redditibus et praediis Regiis firmaturus : id enim tamquam praesidium et propugnaculum futurum est, unde in proximam Moscoviam catholica fides inferri poterit.

VII

L'entretien de Possevino avec Bathory, le 5 juillet 1581, est résumé d'après le rapport de Possevino du même jour, Archives du Vatican, *Germ.*, 93, p. 149, en double, p. 383, et sa lettre du 7 juillet au cardinal de Côme, *ibid.*, p. 181. Le rapport est intitulé : *Risposte havute dal Serenissimo Re di Polonia mentre ragionandosi della lega contro il Turco, si dimandò ciò che potesse sperarsi delle forze del Moscovito, in caso ch' egli volesse fare da vero si come nella sua lettera accennò a S. Santità*; et plus bas : *Altre risposte del Serenissimo Re di Polonia sopra il viaggio di Persia in*

caso del negocio della Lega. Ce rapport a été déjà reproduit dans la *Moscovia*, Antverpiae, 1587, p. 59, où les mêmes discours, avec quelques variantes, sont attribués à un personnage désigné par la lettre N. L'anonyme n'est donc autre que Bathory lui-même.

VIII

La relation de Tedaldi étant inédite, nous la reproduisons ici d'après l'original écrit de la main même de Possevino, Archives du Vatican, *Germ.*, 93, p. 187 :

Rilazione del Tedaldi fiorentino mercatante fatta al P. Possevino il di XI, XII et XIII di luglio in Dzisna della Russia circa le cose di Moscovia, dove egli stette tre anni, et onde anco andò in Persia à Tauris, et horá dimora in Dantzic, città della Prussia, quanto alla ferma stanza.

M. Giovanni Tedaldi mercante fiorentino di anni 78, sendo di Dantzic venuto à questo Rè il di X di luglio 1581 mi ragionò i giorni seguenti le cose sotto scritte :

Che già 30 anni fu in Moscovia dove per tre anni dal gran Duca ch'era giovine, ciò è dal presente Signor per tre anni fu spesato, favorito et

aiutato, vedendo sempre grande giustizia di quel Principe contro delinquenti.

Che co' l mezo del suo favore navigando nel fiume di Moscovia per 20 leghe, et entrando nel fiume Volga andò per esso in 15 giorni a Astracano porto al mare Caspio, il quale porto è del detto Gran Duca, dove è gran concorso et celebre emporio. Dapoi entrò nel paëse de' Circassi, che sono buona gente, et christiani giacobiti, i quali per sette giorni lo condussero sopra cavalli da basti a confini della Persia. Et da detti confini insino a Tauris spese 15 giornate per paëse sempre sicuro, et in quelle città parlò al Rè di Persia, trovò varii di varie nationi dell' Europa, come francesi, Italiani et altri. Et quivi havendo venduto le sue pannine, che di Dantzic haveva procurato, se ne ritornò.

Per tutto dice di havere trovato case di legno, buona gente, ma massime i Circassi, et Tartari più intimi dell' Asia, nei quali non sarebbe difficile a suo parere il fare qualche bene in gloria di Dio.

Ritornò altra volta in Moscovia, et n' uscì liberamente pero coi soliti salvicondutti come mercante, fece la prima volta la strada di Polozco, Vielchilucki, Turopesia per entrare in Moscovia, altra volta pe' l mar Livonico andando alla Nervia. Dice che quando la Dvina fiume di Moscovia non è gelato, può in Bielschi, terra di Moscovia sopra Smolensco et lontana di qui da 90 leghe,

venirsi in nave insino a Riga di Livonia, se dal Moscovito et dal Re di Polonia si havessero salvocondutti. Quanto alle navi se ne trova in abbondanza. Non è pero la medesima ragione, o facilità di andare da queste parti in la, percio che si va contra acqua. Si può anco di Moscovia venir a Plescovia, et con non grande giro vedere Novoguardia, et tirare verso Pernovo ch'è al mare Livonico, et indi a Riga sono 40 leghe, et da Riga 40 a Vilna, benche più breve camino à chi dee andare in Prussia sarebbe il non andare a Vilna, se le cose di Livonia saranno sicure.

Mostra il detto Tedaldi, che non ha trovato vere molte cose, le quali in Polonia et in Lituania si sogliono dire contra il Moscovito. Et quanto a Polozco, della quale città essendo presa da quel Principe si dice ch'egli annegò i frati di S. Francesco detti Bernardini, egli lo niega precisamente. Parimente quanto a Giudei che dicono essere stati all' hora sommersi, dice che due o tre soli dal gran Duca furono per forza fatti battezzare, et annegati dicendo che non voleva che morissero christiani (*sic*), gli altri furono mandati. Dice anco il Tedaldi che un gran mercante nominato Adriano, Pollacco, fù causa ch' il Moscovito prohibisse il commercio de Giudei in Moscovia, che prima liberamente vi andavano. Et la cagione fù, che i Giudei toglievano molto guadagno ad Adriano, si che egli si imaginò una inventione, per la quale i Moscoviti gli scaccierebbono. Così fatto spiccare un

uomo appiccato, et conditolo in modo di mumia, et per mumia vendutolo in una botte a Giudei che di Constantinopoli venivano in Moscovia, et portavano specierie, le quali non sogliono pagare gabella in Moscovia, avisò per un suo i gabellieri, che quando verrebbero i Giudei, non si fidassero i gabellieri di loro, quando dicessero che havevano sole specierie, ma che guardassero dentro et troverebbero contrabando. I gabellieri fatto havendo questo, et havendo apunto dato alle mani in quella botte dove era l' huomo spiccato et condito, et maravigliandosi di questo, i Giudei che aperta non havevano la botte dissero ch' era mumia, etc. Pero la causa pervenuta a gli orecchi del Moscovito, et ritornato di la à poco tempo Adriano in Moscovia che haveva familiarità con quel Principe, dimandato cosa era quel che i Giudei havevano portato, rispuose che i Giudei portavano tali cose pe'l mondo per attosticare i christiani : la onde il Principe assai credulo disse, io gli farò morir tutti, ma allhora Adriano rispuose : Non, Signore. basterà, che nei confini del tuo Imperio tu faccia abbrucchiare tutte le mercantie de' Giudei, et loro tu proibisca l' entrata nel tuo regnò, si come fu fatto. Laonde Adriano a suo agio et guadagno vendeva quanto voleva le sue specierie, concio sia cosa che di Constantinopoli onde venivano anco i Giudei, soleva trarle. Et cosi conferma il Tedaldi di haverlo udito della bocca dell' istesso Adriano.

Oltre di ciò dice che i scudi di oro non si usano la, ma solamente oltre le minute monete di argento che fa quel Principe, i talleri, et gli ungheri o ducati polonicali, come costoro chiamano, et se alcuno non avesse altro che scudi, converrebbe o commutargli con quei mercanti che la praticano, ovvero vendergli agli orefici per fundergli et trarne l'oro.

Circa i Pollacchi poi, i quali al tempo del Re Sigismondo andarono in Moscovia per Ambasciatori, dice che il Moscovito non si portò così male con loro, come il rumore si sparse, ma che i Pollacchi per la strada in Moscovia, et alla corte di quel Principe usarono di tali modi, schernendo i Moscoviti, che diedero molta occasione di alterare quel Principe, et fra l'altre cose, condotto havendo con seco un predicatore luterano, il quale anco fu introdotto a predicare al gran Duca, egli havendolo alquanto udito rispuose : Per hora non posso piu udirti per haver qualche negozio, nondimeno poni in iscritto ciò che volevi predicare, et portalo a me. Il che fatto, quel Principe facendolo non molto dappoi richiamare, gli proibì la predica come heretica, gli fece restituire un dono, che da lui aveva ricevuto di una tazza di argento con cento ungheri d'oro et gli disse, che se non era ch'egli dipendeva dall'Ambasciatore Pollacco l'havrebbe piu gravemente castigato : di modo ch'io pensando dappoi, onde era avvenuto, ch' il Canobio, et altri non erano stati permessi di passare

in Moscovia, sono entrato in assai probabile congettura che questo sia per l' heresia che già ha occupato in maniera la Lituania, che di trenta Senatori, dei quali consta questo senato, soli V sono cattolici.

Mi disse poi il medesimo Tedaldi che un fatto, il quale va molto per le bocche di Pollacchi circa un cavallo che per ordine del Moscovito fu fatto uccidere ad un Pollacco, il quale colla sopradetta Ambascieria era andato, non fu del modo che si dice. Ma che havendo quel Pollacco fatto dono di quel cavallo al Moscovito per haverne non come di dono, ma come di vendito giusta ricompensa, quando da quel Principe gli fù mandato a donare alcune pelli, egli per isdegno non stimandole per equivalente prezzo del dono gli diede de' piedi dentro, il che congiunto coll' altre maniere tenute da Pollacchi, fece che quel Principe fatto condurre quel cavallo inanti al suo palagio, et quivi uccidere, subito fece sborsare quanto il Pollacco stimava quel cavallo, usandogli pero alcuno trattamento di risentimento contra.

Mi aggiunse ch' il Re Sigismondo ultimo havendo al detto Tedaldi detto tanto male del Moscovito, ch' esso essendo in Polozco stava in pensiero di ritornarsene adietro, il Palatino di Polozco predecessore di questo vedendolo melancolico et intesane la cagione, gli disse: Non è tanto brutto il Diavolo quanto si dipinge. Et pure mi conferma

il Tedaldi, che quel Palatino era catolico et persona di conto.

Disse di più, che l'istesso gran Duca dimandando al Tedaldi che cosa si dicesse di lui fra Christiani, et egli rispondendo, che era stimato de' maggiori Principi dell' Europa, per istendersi il suo Dominio dal mare glaciale insino al mare Caspio, disse il gran Duca non dimando questo, ma dimando, che cosa si dice di me stesso. All' hora il Tedaldi disse, Vostra Maēsta mi perdoni, vi hanno per un poco crudele. Egli allhora rispuose : E vero, ma io lo sono a malfattori, non a buoni.

Soggiunse il Tedaldi che alle cose scritte dal Guagnino Veronese che anchor vive, contra il Moscovito non ha inteso tale cose in Moscovia, si come anco al detto scrittore l'istesso Tedaldi ha opposto.

Dimandando poi il Tedaldi una volta al gran Duca, per che non lasciava, quando massimamente haveva Italiani, ch' egli chiama Frasin, et tiene per ingegnosi, uscir di Moscovia (percio che egli dice che tanto gli ama, che una volta alcuni fratelli Ferraresi havendo ucciso il suo Vicecancelliere facilmente loro perdonò) rispuose che lo faceva perche poi non ritornerebbono piu, et che il Rè Sigismondo suo fratello (che cosi il chiamava) loro impedirebbe il ritorno. Il qual Rè pero, quando di questo, et massimamente del lasciare andare le persone di Sua Santita in Moscovia

gli si dimandava licenza, rispondeva, per me son contento, ma conviene vedere, se i Senatori di Lituania acconsentano. Pero poiche la Nervia è del Moscovito, egli si rende piu facile a lasciare uscire gli Italiani, et forastieri.

Dice il Tedaldi che al suo tempo, cio è già sedici anni (percio che per quattordici altri anni inanti fu da dieci o dodici volte in Moscovia) nella città di Moscovia era una come piccola città chiamata Nalifca, dove stavano i catolici, ma senza chiesa, ch' in quelle contrade passavano, et quivi havevano facolta di vendere vino, cervosa, et altre cose, le quali non sono permesse a Moscoviti medesimi, conciosiacosa che a costoro che sono inclinati grandemente all' ebrietà, quel Principe che n' è molto alieno non permette che si faccia generalmente cervosa, ne da tutti si venda, eccetto otto giorni inanti et dapoi natale che per la festa è conceduto che si beva, essendo la bevanda in generale l' acqua sbattuta colla farina di avene, che poi si coce, la quale avena lieva la malitia dell' acqua, et rende gli huomini grassi; dice pero che sempre ci è vino, et assai abundantemente massimamente del Reno, et che hora ne sono arrivate due mila botte in Moscovia.

Dimandando io, se si trovavano persone, che sapessero la lingua italiana o latina, mi disse che si troverebbono diversi, massimamente Polacchi che stanno a servigi di quel Principe, et anco alcuni Bergamaschi vi erano gia che sapevano la

lingua, oltre che su l'armata de' Turchi, quando fu rotta, essendo schiavi alquanti Moscoviti, furono all' hora colla christiana vittoria liberati, et questi su le galere da altri schiavi Italiani avevano imparata la lingua Italiana assai bene.

Di più dimandando io, se quel Principe aveva mai al detto Tedaldi detto alcuna cosa della chiesa Romana o di Sua Santità, mi rispuose ch' il Moscovito gli mostrò, già 20 anni, l' istesse lettere, che Papa Clemente aveva scritto a suo Padre, per le quali dimandava che fosse lecito a mercanti per la Moscovia portare nella Persia drappi di seta : Ma mio Padre (soggiunse) pei sospetti che soglion nascere a Principi no' l volle permettere. Il che però io farei. Mostrò poi il Tedaldi che quel Principe aveva in istima la Sede Apostolica : se bene forse quell' essersi dimandato da un Papa commercio di mercantie solamente poteva porre qualche sospetto di avaritia.

Dimandando se da que' Preti del rito Greco pensasse, che si farebbe dispiacere a noi altri, disse che credeva di non, et ch' egli aveva una volta mangiato co' l loro patriarca, il quale se bene vive assai privatamente nondimeno quando va per la strada, va hor a cavallo, hor in cocchio, et sopra lui portano un' ombrella, et un bastone in modo di croce inanti.

Mi disse, che all' hora non era alcuno predicante heretico in Moscovia, ne nella Nervia.

Circa la rasura della barba de Preti, di che io l'interrogai non mostrò, che si facesse molta difficoltà, essendo anchora alcuni di quei Preti che si radevano.

Circa il panno nigro, il quale m'era stato detto che non si trovava, mi affermò che si troverà, percioche anco i Moscoviti, quando si vestono di duolo, l'usano.

Circa la lingua latina se il Principe, come da altri mi era stato detto, la sapeva, mi disse che non la sapeva, et mostrò dubbio ch' il figliuolo del Principe la sapesse.

Circa la sorte de vestimenti, mi disse che hora i Pollacchi vanno vestiti, come fanno i Moscoviti, se non che costoro portano alcune maniche lunghe per tenere le mani cuoperte, et che si poteva andare in ogni habito, pure che al modo che i Spagnuoli et Italiani fanno non mostrassero la braghetta, il che essi stimano indecente.

Circa uno che dal padre di questo Signore fu chiamato da Constantinopoli dal Patriarca di quella città, non mi sa il Tedaldi dire cosa alcuna. Pero oltre quel ch' il Barone di Herberstein afferma nel suo libro delle cose di Moscovia, il Jasinski catolico lituano et segretario di questo Ser.^{mo} Re di Polonia mi dice, che fu vero che per 30 anni cioè insino alla morte fu tenuto prigionie, si perche egli confidato nella religione o rito greco, et per essere stato chiamato dal Principe era entrato la senza salvocondotto, si

anco (la quale sola causa tocca il Barone di Herberstain) perche havendo scuoperti molti errori nelle cose de Moscoviti, le quali appartenevano al loro rito, non fu forse piu permesso che ritornasse al suo Patriarca.

Circa i doni ch' io porto al Moscovito, volendo io havere il giudizio del Tedaldi per non offendere in luogo di conciliare l'animo del Moscovito, mi rispuose che per ogni modo a tutte l'imagini, et crocifisso conveniva porre alcune lettere in Ruteno, percioche stimano per idoli l' imagini che non hanno qualche scrittura. Così hora si procurerà in quanto si potrà di farlo.

Del freddo di Moscovia disse che senza dubbio era grande, ma che le stufte, le pelli, l'abondanza delle legna erano buoni ripari, et ch' esso non mai pe' l viaggio hebbe freddo. ma piu tosto caldo, per la qualità, et quantità delle pelli, li quali egli portava.

L'andare poi di Moscovia verso Cazan, Astracano et Persia dice che sarebbe facile pigliandosi alcuno Tartaro di quegli di Polonia, che sanno assai di quelle lingue. Et che in Moscovia si trovano chi sanno la lingua circassa, la quale e lingua particolare.

Il detto Tedaldi quando andò a Tauris, di la parti verso una parte dell' Armenia, et co' mercanti passando per la Natolia venne in tre settimane ad imbarcarsi al mare Mediterraneo pe' l quale venne a Venetia.

IX

Les négociations de Possevino avec les Moscovites ont été racontées d'après son rapport au cardinal de Côme, Archives du Vatican, *Germ.*, 93, p. 210, dont voici le texte :

Quel che segui il giorno XVIII, XIX et XX di luglio 1581 sotto Polozco fra' l Ser.^{mo} Re di Polonia i legati del Moscovito, e' l P. Possevino.

La mattina del XVIII di luglio comparve il corriere del Moscovito, et in uno Padiglione piantato non lungi da quei del Re offerse la lettera del suo Principe scritta a Senatori, i quali, apertala, andarono a Sua Maësta et come era in conformità della scritta a Sua Maësta furono chiamati gli Ambasciatori del Moscovito, i quali erano oltre il fiume che distingue questo campo da quell'altra parte. Questi et al Re et poi a Senatori dissero, che altro non havevano in commissione, salvo che il loro Principe si contentava che restasse a Sua Maësta tutto quel che haveva preso, non eccettuando anchor Vielchiluchi, il che prima facevano, quando pero promettevano di rendere Derpato et il restante della Livonia, senza la Nerva, perciò che all' hora dimandavano che il Re restituise Vielchiluchi, et alcune altre for-

tezze. Offerirono poi un numero assai grande di fortezze di non molto momento, insino a ventiquattro. Dapoi fatto questo ritornarono ai loro Padiglioni.

La sera dell' istesso giorno il S. Cancelliere mi venne a trovare nel Padiglione, et datomi conto delle cose seguite, mi disse che haveva, presente il senato, detto agli Ambasciatori del Moscovito, che io era qui per ordine di Sua Santita, chiamato dal loro Principe, da cui a Sua Beatitudine era stata mandata una persona con lettere a questo effetto, Rispuosero gli Ambasciatori gratamente aggiungendo queste parole, Dio voglia, che segua di questo qualche buono essito. Dapoi il S. Cancelliere mi disse, che mi concedeva due nobili Moscoviti, i quali governavano la fortezza di Velissio espugnata l'anno passato, accioche se io volessi condurgli meco, tanto migliore mezo havessi di conciliar l' animo del Moscovito et di tentare l' aiuto nell' anima di uno di loro, i quali la sera conduttimi mostrarono che sono 30 anni che a Sua Santita fu mandato Ambasciator del loro principe (penso a tempo di Giulio III) et aggiunsero che credevano in Moscovia, che all' hora portasse di Roma la confirmatione del loro Metropolita.

Fatto questo il Re mi significò che sarebbe bene ch' io facessi venire a me gli Ambasciatori del Moscovito, benche non nella fortezza di Polozco, dove ordinariamente soglio con quei della com-

pagnia nostra dimorare, overo deliberassi come dovessi abboccarmi con loro, aggiungendo che s' io volevo farebbono piantare un padiglione honorevole nel campo. Rispuosi che con maggior libertà si tratterebbe coi Moscoviti, andando io a ritrovargli, al che fare pero dissi che desiderassi havere una persona o due assegnatemi da Sua Maësta dalla quale parimente desiderassi havere istruzioni et luce come havevo a governarmi. Piacque a Sua Maësta la risposta, et di nuovo mi mandò a dire, ch' io potessi mandare alcuno de nostri compagni a sapere da Moscoviti l' hora la quale il di seguente loro dovesse essere piu opportuna. Essi dunque havendo questo inteso, et ricevuto con molta humanità questo ufficio per mezo del P. Giovanni Paolo Campano, il quale io di Germania condussi meco et mostrando di volere essi venire a me, si resto in questo, ch' io andrei a loro, come feci il giorno seguente.

Il di dunque XIX andai coi nostri et co' l Segretario Jazinschi che nella Segretaria Lituanica è principale et grand amico alla compagnia nostra et salutatigli, et dimandato del buon essere del loro Principe, si come prima a me fatto havevano secondo il loro costume, della mia sanita, offersi loro in nome di Sua Santita ogni ufficio pertinente alla pace, et alla maggiore gloria di Dio, il che essi cosi ricevertero, che dissero, conviene a Sua Santita come a Padre interpersi in cosi fatte cose, et pero mi pregarono ch' io mi interponessi.

All hora havendo io loro detto, che se bene io fatto l' havebbe, non dimeno non havendo io potuto sapere o udire altre ragioni, che quelle le quali assai efficaci mi adduceva il Re per sua parte, disiderava sapere da loro alcuni fondamenti sopra i quali fabricassi questa negociatione in gloria di Dio, mi rispuosero che non potevano dire altro, salvo quel che in senato, et al Re il giorno precedente havevano proposto. Et io rispondendo, perche dunque havevano offerto prima al Re alcune altri maggiori conditioni, dalle quali hora si ritiravano, mostrando io che queste cose erano allegate da coloro, che le sapevano, et non da me, per non rendermi diffidente al Moscovito, dissero il nuovo Testamento togliere il vecchio, inferendo che questa ultima dispositione del Principe loro toglieva la precedente. Et io mostrando, che questi Lituani mi havevano detto che bisognava fabricare sopra i fundamenti prudenti, se si voleva fare qualche buono progresso, essi mi aggiunsero: Noi proponemmo quelle cose allhora al Re di Polonia, percio che cosi il Principe nostro commandato l' haveva, per essere disidiroso, che si desista dall' effusione del sangue christiano, ma non havendo il Re voluto accettare quelle conditioni, il Principe nostro le ha mutato nelle presenti, nelle quali da anche del suo per non volere spargimento di sangue, et gli lascia quanto ha preso in guerra per non volere rompere il giuramento, fatto già tre anni sono. A queste parole

mostrando io, che per essere il Re huom militare et risoluto, non vedevo che per adesso io dovessi fare cosa piu che di raccomandare il negozio strettamente a Dio, si come Sua Beatitudine faceva fare nel Christianismo, et che nondimeno per l' amore paterno col quale Sua Santita proseguiva il loro Principe et questo Re io non potevo mancare di fare anchora tutti quegli uffici christiani con Sua Maësta che mi sarebbero possibili, si spese il ragionamento in diverse altre cose, le quali si riducono alle seguenti, affermamenti da loro :

Che il loro Principe ci vedrebbe volentieri, et ci rimunerebbe pei buoni trattamenti fatti a Tommaso Severigen, il quale dissero che conoscevano, et che era stato mandatò a Sua Santita si come Epifanio Rizan all' Imperatore, ma questo Epifanio era gia ritornato in Moscovia, l' altro non, allegando l' incertitudine del mare. Riconobbero anco, et mi aiedero contrasegni dell' Interprete di Severigen, dicendo che lo conoscevano nominandolo Guglielmo Poplero ;

Che il loro Principe, il quale nominavano Imperatore non desiderava altro che di voltare l' armi contra il Turco, ma che non sapevano per quale caso fin qui non poteva seguire questo. Et tutto cio rispondevano, quando io mostravo loro, che Sua Santita nissuna cosa più disidirava, che pacificati i Principi Christiani a questo si attendesse per propagatione principalmente della gloria di Dio ;

Che il Principe loro non spunterebbe più inanti di quel che detto havevano nel negotio della pace, soggiungendo a me il quale gli ripregavo di dirmi confidentamente, cio che potevano, perche potessi trattare piu strettamente questo negotio, che nessuno poteva dare se non quel che haveva nel sacco, volendo inferire, che non conveniva loro eccedere punto da quel che dal Principe loro era stato prescritto, il che era solamente il soprascritto. Et uno di loro il piu vecchio pigliata di terra una paglia, et rompendone una piccola parte, disse, ne questo di più dara il nostro Principe al Re, se di questo non si contenta.

Passate adunque le cose di questo modo, il Re la medesima mattina nel ritorno mio dagli Ambasciatori del Moscovito mi fece chiamare dove insieme co' l senato era ne' suoi Padiglioni. Et fatta ch' io hebbi a Sua Maësta la relatione a parte, mostrò che quanto alla fortezza di Sepesio et alcune altre, delle quali dimandato haveva dal Moscovito la demolitione, si contenterebbe di rimettersi del suo proposito, si come anco dei denari spesi nella guerra, i quai due punti concederebbe in gratia di Sua Santita, ma che il terzo del volere la Livonia non lo lascierebbe, et (disse) in nomine Dei jactabo rete.

Et perch' io dissi a Sua Maësta che havevo inteso ch' il Moscovito haveva scritto al Re (si come era vero, che se Sua Maësta continuasse la guerra, non potrebbe pigliare in un anno tre o quattro

di quelle fortezze, delle quali in un tempo n' aveva proposto molte per restituirle, rispuose che lascierebbe per adesso quelle molte, ma che con pigliarne una sola, ciò è Plescovia o Novoguardia l' haverebbe tutte insieme colla Livonia, et che anderebbe tanto continuando la guerra, che piu tosto ci lascierebbe la vita, che il non conseguire la Livonia, mostrando di sperare la vittoria da Dio. Soggiunse poi, ch' esso rimanderebbe con questa resolutione gli Ambasciatori del Moscovito.

Io dissi all' hora ch' era grandemente desiderabile che Sua Maësta potesse terminare questa impresa quanto prima, et massimamente per via di pace, anco havendo Sua Santita l' occhio insieme con alcuni altri Principi Christiani al valore che Dio concedeva a Sua Maësta accioche potesse impiegarsi in maggiori cose et forse di minore carico, et di maggiore piacer et utile a questo regno et bene a tutta la Christianità. Pero quando Sua Maësta fusse totalmente risolta, che gli Ambasciatori del Moscovito partissero nel modo sopradetto, si degnasse di considerare, se poiche essa doveva muovere l' essercito verso Zavoloscia, et pigliare forse il camino verso di Plescovia, io dovessi ritirarmi a Orssa verso Smolenzco, al quale luogo doveva giungere il salvocondutto, ch' io havevo mandato a dimandare al Gran Duca di Moscovia. Fra questo mezo, dissi, ch' io non potevo restare di supplicare di due

cosa Sua Maësta, l'una delle quali era, che poiche il Moscovito havevo scritto che il Re non aspettasse piu altri Ambasciatori nel fatto della pace, quanto piu presto anderei, et Sua Maësta con sua dignità, e'l Moscovito con non restare per conto della scrittura alcuna trattatione di pace havrebbero potuto per mezo mio farlo, gia ch'io andava anco per altro sotto nome di Sua Santita. Inde Sua Maësta potrebbe assicurarsi (pure ch'io fussi instrutto) di me come di fidelissimo servitore il quale in questo non ha mira ad altro che al Divino Servizio et affinche con la maggiore grandezza del Re si habbia mezzo di aggrandire i termini della religione christiana. Aggiunsi che la precedente notte mi era venuto un pensiero, ch'io per ogni modo havevo proposto di presentare a Sua Maësta per vedere se con suo consiglio segretissimamente doverei trattarlo (come da me) co'l Moscovito, quando io vedessi offerirmisi occasione. Cio è che fra l'altre conditioni, le quali dimandasse il Moscovito, aggiungesse questa che havendosi a rendere o tutto o la maggiore parte della Livonia, niuno essercitio di qualsivoglia heresia si permettesse in quel paese et fortezze che si restituirebbono. Et quando da Sua Santita et da alcuni Principi, et anco dagli Ecc. Elettori dell' Imperio si sapesse questo essere proceduto da Sua Maësta per potere stringere questo nodo contra l'insidie et impedimenti, i quali ha dagli heretici della Lituania, ac-

quisterebbe tanto inanti a Dio, et al Mondo, che forse più non potrebbe disidirare. Et che vedeva, che Dio forse non voleva che così presto conseguisse la Livonia, perciò che se bene Sua Maēsta ha ottima intentione nondimeno era quasi poi violentata a porre diversi governatori et ministri heretici in queste contrade: il che tutto si precidrebbe co' l detto modo.

L'altra cosa, della quale io supplicavo il Re, era, che dovendo esporsi a nuova guerra volesse munirsi del San.^{mo} Sacramento, il che anco servirebbe di grand essemplio a tutto l' essercito.

A questi tre punti del mio andare in Moscovia, delle conditioni a trattare sopra la Livonia, et dell' Eucaristia, mi rispuose approvando l' andata ad Orsa per trovarmi quanto prima co' l Moscovito. Circa quel di Livonia, disse che Dio Signor nostro sapeva quale era l' intentione sua verso le cose della religione catolica, ma perche qui directe procedit invenit obicem, pensava che fosse meglio andare con un poco di indiretta strada, per giungere a questo fine ch' io con Sua Maēsta disiderava. Et ch' essa oltra i tre collegii della Compagnia che haveva disegnato di porci, et oltra l' erettione di qualche vescovato, et restitutione del culto Divino in alcune chiese sperava che la Livonia, come acquistata co' l suo sudore, sarebbe come una tavola rasa per introdurvi qual si voglia bene. Che se le dette conditioni fussero state proposte, o si proponessero a questi

Senatori Lituani, i quali non sono catolici et senza i quali non puo trattar le cose della repubblica, dubitava che si havrebbero maggiori difficoltà, anchorche (soggiunse) potremo poi trattare insieme segretamente di questo, se con qualche mezo simile a quel che voi dite, questo potra stabilirsi. Disse anco che quanto a Polozco dove era il Palatino heretico non tanto egli l' aveva fatto, quanto dalle leggi del regno era stato costretto a riporvi quel che prima era stato eletto senza lui; et che conosceva ch' il detto Palatino non solo era heretico, ma anco avaro, et molto gli dispiaceva, ma nella Livonia sarà (disse) altrimenti, percioche io non porrò Palatini. ma solo per privati ministri regii procurerò che si governi, gia che conviene assignare de' medisimi naturali di Livonia in quel paëse, in che pero mi sforzéro di fare quanto potro pe' l servitio di Dio.

Quanto alla communion, se bene io vegga qualche difficulta per non esser qui il mio confessore, nondimeno io voglio pensarci per farlo, et inanti ch' io mi parta, io vi parlerò piu a lungo delle cose, delle quali trattiamo insieme.

Così partito io, sopravvennero poco dappoi gli Ambasciatori del Moscovito, et fatti sedere in presenza del senato, così loro parlò il Palatino di Vilna in nome del Re.

Sua Maësta, disse, si è bene avvista, ch' il modo vostro di procedere in questa legatione non era

se non per dare delle lunghe et per sottrarre l'occasione del fare guerra, che si presentano al Re, con tutto cio Sua Maësta per ischivare l'effusione del sangue è andato tolerando, finche havendo ultimamente veduto che trattando voi di pace non è mancato il vostro Signore di usare tale insolenza, che colle scorrerie et incendii si sono fatti molti danni, et date molte morti a molti, conosce che voi sareste degni di grave castigo, il quale pero da Sua Maësta vi si rimette con speranza che major aliquis quam vos luet poenas (che tali furono le parole del Re), et che jam non erat quod ageretur de sola Livonia, sed de summa rerum et Imperii, in che confidava nella potenza et benignità di Dio, che sarebbe vincitore. Pero andatevene.

All' hora gli Ambasciatori senza rispondere pure una parola vennero al Re, et basciatagli la mano partirono. Il che tutto passò prima che si desinasse benche già l' hora era tarda.

Quel giorno stesso mandarono a pregare Sua Maësta che accettasse le condizioni della pace, si contentasse trattare del restante co' l loro Principe con una nuova legatione, al che il Re non volle rispondere.

Il dì seguente, che fu hieri, congregato il senato, il Re trattò, se ai Moscoviti, che qui erano, si dovesse da me, come da me stesso, ritornare accioche vedessi quale cosa volessero, atteso che si era inteso, ch'essi lo desideravano. Fu dunque

determinato ch' io andassi, et il Re a quei senatori mostrò di haver tanta confidenza di me, et principalmente della Sede Apostolica, che certo penso, che a spianare le difficoltà di potere passare in Moscovia, questo giovasse non poco. Il resto di quel tempo si spese dal Re in concludere le cose et assignationi pe' l collegio nostro con tanta vivezza contra il Palatino di Polozco et la nobiltà, che attraversava il negozio, che nissuno Procuratore ben pagato potuto havrebbe farlo più efficacemente et così anco ne scrive a Sua Santità.

Io poi avisato dal Re, andai agli Ambasciatori del Moscovito, trattai per una grossa hora con loro, i quali desideravano menarmi con loro in Moscovia, ne per le cose della pace, mostrando essi non haver piu di quel che proposto havevano, si puote avere attacco per promuovere piu oltre la pratica. Havendogli poi informato di quanto si era fatto in Roma co' l loro huomo per rispetto del loro Principe, et lasciatigli informati pienamente di quanto pareva spediante ch'essi riferissero al loro Principe, accioche se mi precedessero, potessero farne relatione, me ne partii, et poco dappoi io mandai loro i due personaggi Moscoviti nobili prigionii a donare, i quali Sua Maësta in gratia di Sua Santità mi haveva conceduto, perche mi conciliassi piu gli animi loro per conto del negozio della religione. Di che oltre il ringraziamento mi promisero, che al gran Duca loro il riferirebbono, promettendomi molto, etc. Circa l'andare

con loro non parve spediante di accettare il partito, si perch'io dovevo conservarmi senza suspicione alcuna a questi Signori Lituani, i quali co'l tempo mi potrebbero attraversare il commercio in Moscovia, come fin hora agli altri mandati è avvenuto, si anco per che forse Dio mi concederà di esser prima di loro al loro Principe, et almeno molti incontri si fugiranno che in una turba di 200 Moscoviti, che sono con questi Ambasciatori quasi necessariamente sarebbero incorsi. Et così il Re non improbò questo consiglio.

Hieri sera poi andatomene al Re (percioche questa mattina parte a grandissime giornate verso Zavoloscia) mi comando che per ogni modo io sedessi allegando che haveva meco a trattare a lungo. La somma fù del ragionamento che risponderebbe per un suo pienamente in risposta al Moscovito, et che sperava in Dio, si come anco gli scrivesse di ridurlo o ad assedio, o a fuga, o a combattere; et perche quel Principe mostrava tanto horrore dell' effusione del sangue, Sua Maësta gli offeriva duello della sua persona con lui, accioche vietato l'aitrui sangue, in amendue loro Dio si degnasse mostrare et decidere la giustizia. Mi disse poi ch' andrebbe con ogni diligenza a Plescovia o a Novoguardia et che non farebbe come gli altri anni, ma ch' invernerebbe in quel paese stesso dove haveva modo per nodrire il suo essercito in mezo delle fortezze di Zavoloscia, et di Vorones ch' è distante da Plesco-

via (dove puo andarsi pe' l fiume) 18 leghe et disse che quel circuito, ch' era gia suo, era da 50 leghe intatto dal nemico, et fertile, et pieno di vittovaglia. Trattò poi meco con che segni senza cifra dovessimo scriverci, se occorresse, et in questo anco mostrò pienissima confidenza. In che tutto co' l Divino aiuto si procedera con quel rispetto che conviene all' animo paterno di Sua Santita verso amendue questi Principi.

Il resto del ragionamento si spese in lasciarlo con buon gusto del nuovo Nuncio che si era inteso essere pervenuto in Cracovia, et mi disse che la richiesta che a Sua Santita haveva fatto che Mons. Caligari rimanesse in questo regno era stato perche dubitava, che non venisse così tosto il successore, et egli presso di se non avesse, chi potesse disporre nella Livonia le cose della religione catholica ch' esso vuole restituirvi, ma che era pienamente contento, si come penso che ne scriva a Sua Santita alla quale pregai che lo scrivesse. Et così sarà il molto ben venuto Mons. di Massa, si come anco il S. Cancelliere è pienamente edificato di lui, et mi promise di scrivere hoggi a Cracovia perche fusse honoratissimamente trattato et a me poi ha dato una lettera a Sua Signoria Rma scritta.

Hebbi qui occasione di persuader al Re, che continuasse Ambasciatore residente in Roma, benche dissi, non arderei di proporre che si spogliasse della residenza qualcuno vescovo, il che spero si fara,

et havendomi Sua Maësta ragionato molte volte della lega in modo che forse Dio Signor nostra la disporra con minori difficolta et spese, di quel che sia mai stato fatto, mi ricercò instantemente (però havendogliene io prima proposto) che supplicassi in suo nome Sua Santità che volesse quanto prima mandare nel suo essercito uno o due sacerdoti unghari, i quali havessero cura di andare predicando alla sua guardia, et a quella parte di Ungheri et Transilvani, i quali sono nel suo essercito; de' quali più volte (oltre l'honor che sempre ci hanno fatto) habbiamo in questa mia dimora nell' essercito udito che altro non desideravano che haver qualsivoglia predicatore se bene dicevano gli uni essere stati instituiti da Calvinisti, gli altri da Luterani, altri in altre sette perniciosissime; ma l'esempio et l'autorità del re, et l'occasione di questa ricolta loro sono di tanta importanza che questo essercito, al quale anco hieri arrivarono gli Alemanni con mille seicento Scozzesi et Inglesi che si avvicinarono potrebbe essere un seminario per riportare in diverse provincie la religione catolica al suo tempo. Et piacesse a Dio che di ogni natione potesse haversi qui predicatore presso questo re, poich' è probabile che la guerra o da questa parte, o altrove debba a propagatione del nome di Dio continuare molto lungamente. Di gratia Vostra Signoria Illma non rimetta in questo della diligente sua carità perchè si eseguisca questo delli Predica-

tori Ungheri, et il S. Cancelliere anco poi me n' ha strettamente pregato.

Finalmente basciate le mani al Re si concluse che gli Ambasciatori del Moscovito hoggi si partissero, pero forse si condurranno a piccole giornate fuori del regno, accioche il Re prima sia in Moscovia di loro, proponendo esso di essere in 4 giorni a Zavoloscia ch' è lungi di qui 30 leghe germaniche.

A me poi ha dato lettere et patenti duplicate, huomini per condurmi, et scritto per che si sia data scorta dovunque bisognera per la volta di Orsa et Smolensco, et cosi coll' aiuto della Divina bontà dimani ci incaminiamo verso Moscovia, dovendo aspettare in Orsa il salvocondotto del Moscovito se non sara giunto. Piacera a Vostra Signoria Illma supplicare nostro Signore che ci dia la sua santa benedittione et che ci raccomandandi a Dio benedetto, come son certissimo che Vostra Signoria Illma va facendo.

Vostra Signoria Illma mi perdoni se non posso copiare la presente la quale ho finito in questa hora nona del giorno inanti preso il 21 di luglio 1581, essendo gia partito tutto l' essercito, e' l S. Cancelliere, et dando io questo a Mons. Illmo di Vilna che hora parte verso Vilna, con promessa fattami di mandare subito questi plichi per suo espresso a Cracovia, sendomi stati resi quei che pensavo mandare per la via di Posnania Si scrivera anco dal Re a Mons. di Bertinoro

perche possa ritornarsene in Italia, dove si spera che Dio Signor nostro possa servirsi molto et per bene di questo regno et per altro.

X

A tergo : Proposita Ser.^{mo} Poloniae Regi a P. Possevino, urgentibus primariis Senatoribus die XXI octobris et ab eodem Rege responsa :

Rex Serenissime,

Cum irruptioni in hanc Civitatem iterum tentandae, videam bellicum omnem apparatus adhiberi, utriusque autem milites vel ad oppugnationem, vel ad defensionem esse promptissimos, non potui, Serenissime Rex, non horrere animo, diebus his omnibus quotiescumque cogitarem pro mortuis lapidibus, qui tamen restabunt, tantam vivorum lapidum ac Christi sanguine redemptorum stragem futuram ; quae eo acerbior existimanda sit, quod praeter tot Nobiles Polonos, qui (ut verisimillimum est) frustillatim a globis maxima cum Reipublicae iactura discerpentur, reliqui omnes aut schismatici, aut haeretici pene omnes sint, quorum si tam animo imparati, ut qui ejusmodi erroribus imbuti sunt, faciunt, ex

hac vita decedant, temporariam aeterna mors excipiet. Quae cum cogitassem aliae item rationes mentem meam subibant. Veruntamen ne aut nimis sapere viderer, aut ne haec professionis meae vocationem minus decere existimarentur, ac certe ne contra rem serio deliberatam, quasi contra torrentem proficiscerer, continui me, licet a primariis Vestrae Maiestatis Senatoribus ad hoc praestandum officium urgebar. Veruntamen ubi jam tertio ad idem ab iisdem animarer, adii Magnificum D. Cancellarium rem ipsam sic proponens, ut potius aliquanto officio pro conscientiae meae ratione satisfacerem, quam ut ne verbum quidem hac de re cum Vestra Maiestate unquam facerem. Sed cum eidem Magnifico probari vehementer cognovissem, ut Maiestatem Vestram alloquerer, quod ille dicebat ad munus quo fungor conciliandae pacis, atque ad ipsam adeo professionem meam, hoc spectare, fidentius ea quae mihi in mentem veniunt Vestrae Maiestati exponam. Imprimis igitur obsecro per Christi sanguinem Maiestatem Vestram ut illa, quae dixi, perpendat, quandoquidem unius animae salus multo pluris est, ut Divus inquit Augustinus, quam totius mundi possessio. Praeterea cogitet, cum iam Vestra Maiestate approbante, et Senatu consentiente meum de pace deque legatis a Mosco mittendis tabellarium ad eum Principem allegaverim, quantum id tractandae paci incommodum sit allaturum, nempe si ille cogitave-

rit, dum haec geruntur, ansam me isti irruptioni ac sanguinis effusioni praebuisse, quam ob rem ea mihi decedat, aut minuatur autoritas, quae rei absolvendae non tam pro Mosco, quam fortasse etiam pro Vestra Maiestate non inutilis esse videatur. Quamvis, ut et desistatur ab irruptione, non solum peditatus ipsius defectus, qui oppugnandae tantae civitati maxime impar esse creditur, verum etiam lectissimorum militum, et strenue arces tuentium Moscorum, qui dicuntur ad octo milia isto in praesidio esse, credo non minimi esse momenti, cur in tempora oportuniora deliberatio haec differatur. Et est item frequens in civitate populus, qui cum ipsis mulieribus ex eminentibus locis, diem noctemque cernuntur transversas passim vineas egisse, aggeres excitasse, latentia propugnacula circumquaque aedificasse, tanta alacritate vigiliis ducere, ut extrema quaeque subituri potius videantur, quam ut quicumquam de consueta illa Moscorum, quem mihi Vestra Maiestas efferre Polociae dignata est, strenuitate et imperterrito animo sint remissuri. Quod si quis illos jam famem pati, mori vero non paucos dixerit, et e militibus quoque Maiestatis Vestrae non desunt qui moriantur, pluribus morituris, si ad belli et hyemis incommoda, accedant vulnera et caedes. Quod si ad pugnam comminus veniendum sit, iudicium esto Maiestatis Vestrae quid illi pro Patria oimicantes, quid cum tot tormentis abundant, cum et altas

illas octo ligneas turres habeant, e quibus assidue in nostros emittunt globos, quid denique in civitate in qua tam multos receptus ac denique tres habent arces, facient, cum si milites Maiestatis Vestrae pinnas murorum tormentis decutiant, iam ab ipsis turribus facilius impugnari poterunt; si per foramina moenibus a Vestrae Maiestatis tormentis facta, irruperint. fossa profundior, transversaque interior munitio circumquaque obiecta sit, quam prima oppugnatione, non minimo cum damno, experti sumus; si civitatis partem ingressi velint pedem figere, aut ab oppidanis, flamma in domibus ligneis excitata, possint comburi, aut (quod absit) tanquam in cavea comprehendi ac trucidari. Quae cum satis probabilia sint, vel ipsis oculis ista cernentibus, dispiciat Vestra Maiestas an tantuli temporis mora nectenda sit, donec meus a Mosco redierit tabellarius, an vero item tanquam sapiens non solum Rex, sed Imperator ostendat quando exitus bellorum incerti sint, praestare ut salvus exercitus deducatur, quam ut prorsus fractus et attritus sic denique discedat, ut neque honestae pacis condiciones admitti possint, et vero antequam nobilitas iterum ad bellum aliud instruendum animetur, ne difficiliorem nova belli tentatio repertura sit exitum. Tum vero Moscus perspicax satis observator omnium momentorum irrumpat in arces et terram quam Vestra Maiestas devicit Poloniaeque Regnum plus ex victoriis amiserit quam fuerit assecutus. Et quidem Vestra

Maiestas meminit Carolum V cum Metensem oppugnationem aggressus, videret, non tantum adversus Gallos, quantum adversus inclementiam coeli, horridumque anni tempus, sibi esse pugnandum, sapienti consilio exercitus salutem incertae spei anteposuisse. Nec Solymano vitio versum fuisse, quod cum Carolo V ad Danubium et Viennam praelium detrectasset, cum illo abeunte, ei reditus et aditus ad Hungariam pene universam sibi subjiciendam patuerit. Quod si vel dignitatis existimatio vel occasio temporis, quod videtur ob ingentia haec frigora vix bello gerendo superesse, Vestram Maiestatem movent, ut tentetur irruptio, certe nec dignitatem laedi apud Deum certissimum est, cum ob ejus amorem et animarum salutem ac vitam a caede absteineatur, neque vero apud cordatos et sapientes Principes, ac milites ea ullam passura est imminutionem, quando si quid agendum sit, obsidionis potius certiore, quam valde incerta expugnationis ratione, ut id fiat, certo omnes probabunt, cum et Moschi avus Basilius, eadem ratione, septennium totum, Novogardiam obsessam tandem sibi subjecerit, et Vestrae Maiestati non usquequaque hoc difficilius futurum sit, licet expositi isti coeli injuriae milites non hic residerent in castris, cum in aliquibus stationibus disponi queant, quae adeuntes ad civitatem observent, et quod vel ab externo milite subsidium posset ab iis expectari. id a Svetiae Rege praeclusum sit; quod autem ex

agris ad se importari aut colligi sperassent id a Vestrae Maiestatis milite latissime consumptum sit. Quamvis, ut fieri non potest quin ista cogitet Moschus, etiam illud intelligit suis rationibus omnino conducere, ut pacem quam primum statuatur, cum a copiarum Vestrae Maiestatis parte in Livonia, facilius quod restat, nisi sponte tradiderit, aut a Sveciae Rege occupatum sit, a reliquo vero exercitu in Moscoviam interiorem abducto, reliqua sint turbanda. Quod quidem consilium a Vestra Maiestate mihi propositum, licet soliditate suarum rationum nitatur, audebo tamen Vestrae Maiestati dicere, verere me quin si parvae copiae alacre equitum ulterius vagarentur, nec illas satis futuras, qua Tartarorum incursionibus vel ipsis Moschis aditus omnes scientibus, resistere possent; cum praesertim frequentes sylvae, eaeque sat densae, paucissimis vel peditibus in eis latentibus facultatem eiaculari in nostros sint praebiturae, qua Vestrae Maiestatis equitatum distraherent, aut interficiant; sin vero magna equitatus pars confertim procedat, dubitandum est ne pabulum desit et tectum; cum plerique pagi, aut combusti sint, aut facile (ut Opocae Tartari non ita pridem fecerunt) comburi possint; perpeti autem durissimae hyemis inclementiam sub dio in Moscovia vix unquam credibile est equitatum istum posse, cum equi nec labori valde assueti, ne estate quidem ista, cum alicubi deessent tentoria aut tecta, id in itinere in Moscoviam meo possent

perferre. At vero ab ista militum Plescoviensium valida manu, atque a Praesidio quod est Novogardiae, Porcoviae atque alibi, metuendum esset, ne reditus equitatu praeccluderet, aut interim Ostroviam, si eo impedimenta, et tormenta revererentur oppugnarent, ratioque continuandi belli impediretur. Interea vero, Serenissime Rex, quod altero meo scripto Vestrae Maiestati proposueram, id cum omni demissione repeto. Videat num iudicet divinam esse voluntatem, ut huic bello finem imponat, rebus et com meatui sic satis ubique assumpto; nec ulla solida spe, ut is anno sequenti nec iacto semine, neque excultis hoc anno agris, suppetat, cum et hoc anno, si hostis foenum, et stramen combussisset, exercitus iste nulla ratione diu hic subsistere potuisset. Mosco autem satis Polonicam, et Lituanicam, Vestraeque Maiestatis dexteram experto, ac pacem petente, addo et iam Regi Svetiae subiecto, quam victoriam exercitus Maiestatis Vestrae praesentiae nemo non tribuet, interim vero alia melius providente Deo, ut et quae devicit spiritualibus praesidiis impositis, (quod hactenus actum non est), sicut praesertim de Luco nudiustertius Vestrae Maiestati supplicavi, tam late patens regio, firmitus muniatur, et reliquis rebus propior esse possit, quae sive in regno suo, sive in finitimis ei regionibus possint accidere.

Responsio Regis.

Ad haec respondit Rex, se quidem varios senatores his ipsis de rebus privatim ac singillatim pressasse, eorum ut consilium perquireret, ut vero alius alio, vel ingenio ferocior, vel ruminacione cunctantior esset, eos varia sensisse, prout quisque in suo sensu abundabat : illos dixisse ut irruptio tentaretur, hos ut obsidione civitas caperetur, cuius populi frequentia non diu esset in ediam perlatura, nec alia ratione quam deditio salutis suae consultura. Se autem intelligere maximas civitates vix unquam oppugnatione saepe vero obsidione fuisse captas, quod Caroli V et aliorum Regum exemplo, vel nostro hoc seculo contigisse dixit. Quod nisi, inquit, mihi cum dubiae fidei Principe res esset, iam de pacificatione liberius agi, aut sperari posset. Sed prospiciendum est, ne ad idem redeamus, si pacem sanciamus, cum ille occasionem temporis quaerat, quo exercitum nostrum sua subductione ad internecionem trahat, cui tamen prospectum iri credimus, cum lacus gelu astringatur, quodque cibi, ac pabuli in insulas erat asportatum, inde nostris commodis cessurum sit; cumque peditatus noster Hungaricus in ipsa Hungaria hyemi saevissimae iam dudum in tentoriis duntaxat tolerandae fuerit sub nobis assuetus, huius autem coeli ferme accolae Poloni id perferant, nec maiorem unquam peditatum quam nunc habue-

rimus, cum pedites mille qui erant cum Trocensi Capitaneo, una cum tribus millibus equitum atque aliis quibusdam equitum Tartarorum ad nos accessissent, reliqui autem pedites supervenerint, quadringenti vero tantum germani sint, qui non adeo bene induti, molestias frigoris aegerrime ferant; civitati porro obsidionem quidem inferri posse, etiam si longius exercitus deduceretur in interiora Moscoviae. Verumtamen se ita eorum quae a me proposita sunt habiturum rationem dixit, ut in Senatu eadem consultari velle statuerit, interea elapsurum illud tempus, quod expectando Tabellario a me ad Moscum misso, visum esset satis. se autem probare quod primo saepe improbaverat, ut mitterem iterum literas ad Moscum ejus tenoris, cuius erunt huic scripto adiunctae, ad capita vero deliberandarum rerum in tentanda iterum pacis tractatione, quae capita ipsi tradideram, se quam primum esse mihi responsurum, jussisse autem, ut literae de sacerdotibus Vielikolukum accersendis Vilnam scriberentur, ut cum praesidiis passim religio injungeretur. — Archives du Vatican, *Germ.*, 93, p. 270.

XI

A tergo : Proposita a P. Possevino Ser.^{no}

Regi Poloniae atque ei ab ejus Maiestate responsa. — De pacis cum Magno Duce Moscoviae faciendae ratione. — Die IX novembris 1581, in castris ad Plescoviam.

Rex Serenissime,

Postquam intellectum est heri, eum quem ad Moscum miseram redire cum Mosci Internuncio, Legatos vero magnos propediem Novoguardiae futuros, cum quibus pacis tractatio possit absolvi, est, quod gratias Deo agam ex animo, et Vestrae Maiestati sperem me solidius non ita multo post gratulaturum, si mature quae ad tantam rem conficiendam spectant a Vestra Maiestate atque ab iis a quibus expedit, de tota re sic deliberetur, ut incommodissimo anni tempore, non sit ultro citroque frustra cursandum, nec fame equitatus enectus, omnino tabescat et pereat.

Et ea quidem, quae cogitanda videbantur, tradidi paucos ante dies Maiestati Vestrae quae si statuenda in discessum nostrum differantur, vereor quin nostrae rationes sint valde impeditae, ubi ad rem ventum erit, cum praesertim transfugae, quique a Mosco capti sunt, plus quam necesse sit, ea quae patimur vel dissidorum in exercitu, vel inediae et defectus commeatus in equis, vel aliarum rerum, potuerint liquidissime ipsi Mosco exponere, ut et ipse majora quam sunt esse ista cogitet.

Duo vero cum praecipua capita esse videantur, de quibus agendum sit, obsecro Vestram Maiestatem ea ut mihi ita jubeat explicare, ut qui jam de multis cum Mosco egi, ac cuius videor non-nihil intellexisse ingenium, ac rationes quibus nititur, si quid mihi aliud in mentem venerit, id (vel praesente Senatu) Vestrae Maiestati referam' ut quam minima haesitatione hinc ad Moscum, aut ad ejus Legatos redeam.

Primum autem caput est, ut si nulla ratione potuerit Mosci animus inflecti, quin velit in Livonia pedem retinere, an aliquid ei remittendum sit, cum ex altera parte Velicolucum, quosque Maiestas Vestra eius arcium coepit, velit Vestrae Maiestati relinquere, cumquē Danus, Svecus, Caesar ac forsitan alii iura sua praetendant in Livonia, qui facessere, non solum pugnantibus verum etiam integrae rei potentibus, negotium possint, nisi pax quam primum statuatur.

Quod si ad ea, quae dixi, Moscus etiam sponderet se Tartaros invasurum perhonorifica conditio pacis haec una esse posset, si minus reliqua, quae tunc fortasse tradet, conficerentur. Cum autem novem arces, quas Vestra Maiestas non obtinet, pollicitus sit se praeter alias illas plures quibus libere cedit, Vestrae Maiestati dedere, expediret forsitan quam primum in Senatu deliberare, num qua arx, si omnes haberi non possent, petenda esset, quae ad rem magis attineret; quidve respondendum si urgeret oblatas a Vestra

Maiestate fuisse eius Legatis dudum Velicolucum et alias arces; quid item si omnino diceret, se juri Livoniae reliquae velle, ut Vestra Maiestas cedat, praesertim iis quae obtinet Svecus, si Vestra Maiestas velit, ut ille reliquis arcibus, maiori-que parti Livoniae cedat. Quae omnia eo magis Vestrae Maiestati proponenda existimavi, quod heri tantum ex Magnifico D. Cancellario audivi, ita in comitiis ante biennium fuisse constitutum, ut prorsus Livonia tota cederet Moscus, ut nunquam de bello [exercitus licet Vestrae Maiestatis (quod absit) esset profligatus] remitteretur, quin vero sine nova comitiorum deliberatione acta illa nec a Vestra Maiestate nec ab alio ullo posse rescindi aut immutari.

Quae quamvis fortasse ipsi Mosco dici potuere, nescio tamen an ista hoc tempore locum habitura sint cum nec in comitiis credendum sit unquam recte statui posse, ut id quod nolle Deum videtur, mordicus aut retinere, aut assequi velimus, summumque jus plerumque summa iniustitia sit, sapientis autem sit mutare consilium, praesertim in tempore opportuno, ne dicam satis necessario. Quod si forsitan haec mihi ita dicuntur, ut efficacius Moscum trahere ad Livoniam restituendam possim, certo hoc jam sic efficaciter ac fideliter feci, ut nemini quantumvis Vestrae Maiestatis subdito me cessisse, quisquis recte judicaverit, sit dicturus. Sed ut rerum statum vidi, existimo pernecessarium esse, ut sciam

(quandoquidem in me ista tractatio cadit potissimum) quid fieri possit, ubi omnes rationes adhibitae erunt, cur Livonia Vestrae Maiestati tradatur, nec obtineri queat. Quod cum (ut dixi) pernecessarium sit, sciat eo adhuc magis necessarium esse, quod valde probabile est, non permissurum Moscum, ut ego commorer cum Legatis Vestrae Maiestatis, quod quidem nec fortasse rationibus Vestrae Maiestatis conduceret, cum me nimis Vestrae Maiestati addictum, ea ex re posset Moscus suspicari. Quam ob rem videtur necessarium, ut liquido sciam, quorsum usque, ac quibus rationibus tendendum sit. Qua in re nisi vocationis meae ratio pignoraque Collegiorum nostrae Societatis quae habet in suo Regno et in Transylvania et reverentissimus certe amor erga Vestram Maiestatem meus, ac denique ea quae in Svetia vel in Moscovia, vel hic in reditu meo gessi, certissimam fidem facere possent, me nemini Legatorum suorum fide (et fortassis diligentia) cessurum; certe ipsius Pontificis Maximi auctoritas, quodque pro Principe Schismatico, quicum mihi nulla ratio spei vel rei intercedit, nolim meam existimationem et animam (ut ita dicam) decoquere, satis esse debebunt, ut plenissime hac in re mihi confidat, sic ut hactenus fecit. Alioquin certe non scirem quomodo ad hoc negotium pertractandum reverti deberem. Quumque ut in Senatu tot aliis, qui nec catholici sunt, nec forsitan omnia reticent omnia haec aperienda sunt,

amanuensibus item fortassis externis, videat Vestra Maiestas quid cum eo efficiendum sit, qui ad hoc ipsum negotium praecipue missus sit non tantum a Pontifice, verum etiam ut credendum est a Deo, sine quo ne folium quidem arboris movetur.

Secundum autem caput est de Rege Svetiae, qui si inter pacis condiciones admitti debeat, negabit Moscus se iis assensurum, nisi Svecus capta restituat, quod quidem novas tricas pariet; sin Svecus excludatur, non solum indignari ille poterit, ac nova moliri consilia, verum, quod ad praesentem rem fortassis in primis attinet, negociis Vestrae Maiestatis incommodabit. Ut enim Moscus ex Livoniae parte vehementer offensus est, cum capta sit, eiusque consilia et vires esse non mediocriter fractae videntur, adigi ad aequiores pacis condiciones poterit, si intellexerit Vestram Maiestatem non esse alieno animo ab Rege illo, quin vero communibus quasi armis Moscoviam reliquam sese petituros, ut proinde non tam hiemis incommoda in exercitu Vestrae Maiestatis, si qua cognovit, consideret, quam impendentia sibi damna prospiciat et meditetur, quare non solum cum Mosco, verum etiam cum exercitu isto Vestrae Maiestatis non abs re futurum videtur si id ipsum dicatur, Senatoresque adeo ipsi intelligant Vestram Maiestatem bene sperare de Svetiae Rege, cum quo et affinitatis, et amicitiae jus foveat, quibus reliqua faciliorem, quam alia

ulla ratione, exitum sua sponte sint habitura.

Praeter haec cogitaveram valde e re fore si non solum in exercitu verum etiam aliqua ratione Plescoviae, et iis pristavis vel militibus, qui Novoguardiam vel alio ad excipiendos Moscos legatos processuri sunt, ubique intelligeretur Pontificis Maximi rogatu, quodque ipse venturos a Mosco legatos certo promiseram Vestram Maiestatem mihi concessisse, ne tentaretur irruptio, nec sanguis funderetur, quam denique novissime fuisse tentatam aliquatenus, ut ardor militum eam acerrime repentium tepesceret tantisper dum legati propius accederent, quos ubi appropinquare meumque hominem venire fuit auditum, voluisse Vestram Maiestatem mihi plenius gratificari, ut tormenta ex munitionibus deducerentur, sicque ego etiam certiore promisso possem Mosco cavere Vestram Maiestatem (si ille pacem iustissimam non detrectaverit) nolle Pontificis Maximi desiderio ac precibus non satis facere.

Responsio Regis.

Ad haec Rex nonnulla praefatus, de jureiurando quo suum Regnum se obstrinxerat ad Livoniam tuendam, inquit, cum essemus in Comitibus Varsaviensibus, nosque satis sciremus, quae solent diuturnitatem bellorum excipere incommoda, fatemur nos in eam sententiam pro-

pensiores fuisse, ut aliquis huic bello finis citius imponeretur, sed Senatus, in quo ad triginta praecipuorum Senatorum erant (quod quidem non semper accidit) ad unum omnes dixerunt de bello nunquam nisi tota restituta Livonia esse remittendum, fieri enim haud posse duo ut gladii eadem in vagina reconditi impingerent, bellumque ex bello non sereretur, quandiu ista Livonia ei non cederet integre, cui se integram tuendam tradidisset; quam nisi Sigismundus Augustus defendisset, Regni id culpa non fuisse factum, quandoquidem ipsi nobiles animis, armisque parati ad eam expeditionem semper fuerint, itaque sese contributionem ad exitum usque rei huius promptissimo animo duros. Quod cum publice et frequenti senatu decretum sit, fuisse nunc in castris, qui dicerent (tractationem extrahendo) differendam esse pacis compositionem, usque ad nova comitia, si quid esset de illo decreto remittendum, Nobis tamen (ait) visum est id difficile esse, cum ista quasi induciarum ratione exercitus esset deducendus, qui cum campi sit dominus, victor est, etiam si Plescovia nondum sit expugnata quum, ut expugnetur, nullam meliorem quam obsidionem iniri potuisse rationem, cum etiam eodem tempore, quicquid habet in Livonia Moscus obsideatur, quod ex hac regione ad eas arces qui solitus esset com meatus importari, is nec modo importetur, nec sequenti anno vastatis jam latissime, et hac hieme

vastandis agris importari possit. Interim ex hostico interiore esse vivendum, et pacis illas condiciones esse admittendas, quae in Senatu antea decretae sunt, praesertim quod Narva, de qua potissimum erat certamen non repetitur, quandoquidem in Mosci manu non est, sed Svetiae Regis. Quae res faciet ut totum hoc negotium, faciliorem exitum habiturum sit, si Moscus serio egerit. Alioquin (inquit Rex), ei continget, quod Regi illi Romanorum accidit, qui cum primo, quantum petebat Sybilla pretii ex 12 libris dare detrectasset, denique id ipsum non solum pro 12 sed pro uno vel duobus, quos ab incendio adhuc servaverat, dare coactus est. Quod si quid exercitus Regius patiat, non esse tamen tantum, quin ferri queat, partitis ita stationibus, ut ne unus quidem a Mosco vix Plescoviam ingressus sit; sensisse quidem se his diebus nonnihil difficultatis, quod quantam a contributionis exactoribus expectabat summam, multo ea minorem accepisset, quod in eo exigendi negotio admodum negligentes fuerint, inde autem factum ut centuriones ac milites, quibus solutis stipendiis iuberi liberius potuisset, conquererentur et dilapsuri essent eorum nonnulli. Verum huic incommodo fuisse obviam itum pacta cum iis unius anni integri solutione, quam nisi ex aerario acciperent, ipsimet ex ipsis regalibus bonis sibi possent vindicare.

Quod autem attinet ad Caesaris et Dani jus in

Livonia, nunquam Caesarem aut Romanorum Imperium opem ei ullam attulisse, quam ob rem eum nec de illa serio cogitare unquam saepe indicasse. Sed et Danum nihil habere quod in ea praetenderet, nam Osiliam quae ipsi paret, in qua sunt duae parvae arces, insulam esse quae Livonico fretu disterminetur a Livonia, Dani autem fratrem Ducem Magnum, nihil non agere, ut quas paucas in ea retinet arces, has nobis dedat, si illi pensionem aliquam attribuamus in Polonia. Quare ubi res cum Mosco transacta fuerit, Regnum Poloniae pacatum, nec tot praesidia necessaria fore, quibus tuendis hactenus pecunia ex interiori Polonia mittenda fuerit, quod ne post hac fieret, ipsos quoque senatores iudicasse, bellum haud esse intermittendum.

Sed de Svetiae Rege variatum est (inquit) fundamentum ab eo tempore, quo profectionem Reverentia Vestra in Moscoviam suscepit, neque enim ipse eas arces coeperat de quibus inter Moscum et nos est controversia. Rationes tamen istae, quae modo afferuntur cum alicuius ponderis sint non esse negligendas. Itaque forsitan unius anni inducias inter Moscum et Svecum posse procurari, quo tempore ipsi inter se res suas per legatos suos queant componere, interim vero juri Polonici Regni esse cavendum, ne comprehenso in pace facienda Sveco, novis (inquit) difficultatibus illigemur. Ut vero Coreliam, quam regionem Mosco Svecus ademit, et Ivanogorod

avitam ejus civitatem, hoc anno ab eodem Sveco occupatam, Moscus Sveco reliquat, numquam credimus Moscum assensurum.

Caeterum quod ad Velicolucum pertinet vix fieri posse ut illud retineatur, si eam (quae prius fuerat instituta) faciendae pacis rationem sequamur. Quod si captas anno superiore arces tenuerimus, ea prope illas est locorum et lacuum piscosorum natura ut ex multis millibus redituum illorum, et arces defendi, et collegia institui atque alia effici bona possint, Livoniam tamen (ait) spectamus imprimis in qua, praeter alias civitates, Venda Civitatem in qua Sacerdotes collocari possunt, quam quidem ante biennium coepimus, cum Mosci praesidium et exercitus fere ad internecionem a nostris caesus fuisset. Porro qui eius civitatis fuerant incolae, domos, reliquaque omnia vacua reliquerunt, tum ipsimet hostium crudelitatem exhorrentes igne turri subiecto, quam ipsi conscenderant, sibi potius consciscere mortem, quam in Mosci manus venire, maluerint.

Haec et alia pietatis plena, seque fidere mihi cum Rex dixisset, aliquosque Moscos quos petebam benigne concessisset, adiecit, toto in hoc negotio, cum primum legati Mosci advenient, se ita usurum opera mea, ut inter utramque partem sequester et arbiter essem. — Archives du Vatican, *Germ.*, 93, p. 305.





TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	1
--------------	---

CHAPITRE PREMIER

MISSION DE CHÉVRIGUINE A ROME

Situation critique de Moscou en 1580. — Ivan IV s'adresse au pape et à l'empereur. — Chévriguine est envoyé à Prague et à Rome. — Popler et Pallavicino l'accompagnent. — Négociations de Chévriguine à Prague. — Arrivée à Venise. — Discours au conseil des Dix. — Indiscrétions des Moscovites. — Fausse lettre présentée au doge. — Entrée solennelle à Rome. — Audience de Grégoire XIII. — Discours du pape au consistoire. — Résumé de la lettre d'Ivan IV. — Appréciation du cardinal de Côme. — Décision prise. — Possevino destiné pour Moscou, — Ses qualités, ses défauts, ses antécédents. ses deux missions en Suède. — Préparatifs de

voyage. — Instructions du 27 mars 1581, différentes de la première décision. — Détails sur Chévriguine. — Départ..... 1

CHAPITRE II

VOYAGE DE POSSEVINO AVEC CHÉVRIGUINE

Les voyages au xvi^e siècle — Lorette. — Popler et Pallavicino vivement impressionnés. — Récit de Malvasia sur l'échec de la mission pontificale en 1578. — Arrivée à Venise. — Etat de la Seigneurie, sa politique. — Inauguration du séminaire de Saint-Marc. — Possevino insinue à Rome l'idée d'un séminaire militaire. — Son discours au conseil des Dix. — Réponse du doge — Observations de Possevino. — Réponse évasive du doge. — Décision du doge et du conseil des Dix. — Dépêches rédigées. — Elles sont communiquées en partie à Possevino. — Doubles des pièces officielles envoyées à Braunsberg. — Récit de Giraldo sur sa mission à Moscou. — Chévriguine écrit une lettre au tsar sous la dictée de Possevino. — Critique sévère des envoyés moscovites. — Confidences politiques de Popler. — L'ambassadeur de Venise en audience chez le pape. — Possevino jugé par Grégoire XIII et par les Vénitiens... 37

CHAPITRE III

BATHORY ET POSSEVINO

Possevino à Gratz. — Il apprend à Vienne

l'accident de Pallavicino. — Il rejoint les Moscovites à Prague. — Départ de Chévriguine par la voie de Lubeck. — Relations de l'Autriche avec Moscou — Départ de Possevino pour Vilna. — Politique de Bathory. — Ses entretiens avec le nonce sur Chévriguine. — Demande de passeports pour les Moscovites et pour Possevino. — Bathory les accorde. — Bientôt il en est aux regrets. — Dépêche alarmante du nonce. — Arrivée de Possevino. — Audience du roi. — Satisfaction mutuelle. — Départ pour Disna avec Zamoyski. — Nouvelle audience de Bathory. — Détails sur Moscou au point de vue de l'Orient. — Récit de Tedaldi. — Mémoire de Possevino sur l'église de Lithuanie.....

61

CHAPITRE IV

NÉGOCIATIONS AVEC LES MOSCOVITES

Les Moscovites renouvellent les hostilités. — Retour de Dzierzek. — Entretien avec le P. Campan. — Lettre d'Ivan à Bathory. — Le tsar ne consent à céder qu'une partie de la Livonie. — Il refuse la contribution de guerre et la destruction des forteresses. — La mission de Possevino en devient plus importante. — Première entrevue avec les Moscovites. — Deuxième entrevue avec les mêmes. — L'une et l'autre sans succès. — Bathory réclame toute la Livonie. — Propositions de Possevino. — Réponses du roi. — Les Moscovites devant les sénateurs. — Les propositions du tsar sont repoussées. — Les instances de ses ambassadeurs également.

— Troisième entrevue de Possevino avec les Moscovites. — Conversation intime avec Bathory. — Le voyage de Moscou est fixé. — Réponse de Bathory au message d'Ivan.

87

CHAPITRE V

POSSEVINO A STARITSA ET A PSKOV

Bathory se dirige sur Pskov. — Départ de Possevino pour la Moscovie. — Un monde nouveau. — Précautions du tsar pour le voyage. — Malentendu à Smolensk. — Entrée solennelle à Staritsa. — Festin. — Audience du tsar. — Physionomie d'Ivan IV. — Possevino présente les dons du pape. — Conférence avec les boïars. — Discours d'Ivan au festin. — Les affaires à traiter se réduisent à trois chefs : affaires polonaises, suédoises, romaines. — Mode adopté dans les négociations. — Idée dominante de Possevino. — Ses propositions. — Réponses d'Ivan. — Les affaires suédoises sont écartées. — Quelques concessions. — Possevino s'offre pour parlementer avec Bathory. — Sa proposition est acceptée. — Ivan reçoit un message de Bathory. — Départ de Possevino. — Commentaire sur la Moscovie. — Défense héroïque de Pskov. — Message de Possevino à Ivan. — Entretien du 21 octobre avec Bathory. — Deuxième message au tsar. — Bathory interpellé sur les conditions de la paix. — Ouverture des négociations.

105

APPENDICE

N ^o I.	— Itinéraire de Chévriguine. — Indication de sources.....	143
N ^o II.	— Documents de Venise sur l'arrivée de Chévriguine en février 1580 (m. v. 1581).....	144
N ^o III.	— Sources sur la réception de Chévriguine à Rome. — Mémoire de Cobenzl.....	145
N ^o IV.	— Note sur Possevino et ses deux commentaires.....	146
N ^o V.	— Documents de Venise et de Rome sur le séjour de Possevino avec Chévriguine à Venise en avril 1581.....	147
N ^o VI.	— Rapport de Possevino au cardinal de Côme, du 23 juin 1581.	148
N ^o VII.	— Note sur l'entretien de Possevino avec Bathory du 5 juillet 1581.	168
N ^o VIII.	— Relation de Tedaldi.....	169
N ^o IX.	— Rapport de Possevino sur les négociations avec les Moscovites du 18, 19 et 20 juillet 1581.	180
N ^o X.	— Entretien de Possevino avec Bathory du 21 octobre 1581....	196
N ^o XI.	— Autre entretien du même avec le même du 9 novembre 1581..	204





524733

HRus

Pierling, Paul

P6196no

Un nonce du pape en Moscovie.

DATE

NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

